

Fov. A. 17.719

UNE FACULTÉ DE CONNAISSANCE

SUPRA-NORMALE

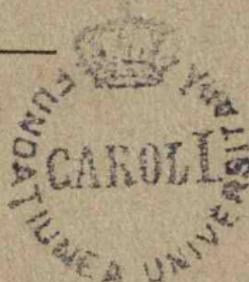
PASCAL FORTHUNY

PAR

le Docteur **EUGÈNE OSTY**

Directeur de l'Institut Métapsychique International.

42465



PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1926

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

1956

Cota 40495

B.C.U. Bucuresti



C42465

re 29 / 95

AVANT-PROPOS

*M. PASCAL FORTHUNY à M. le D^r EUGÈNE OSTY,
Directeur de l'Institut Métapsychique International.*

Montmorency, ce 20 juillet 1926.

Mon cher ami,

En me demandant de joindre quelques pensées, — à coup sûr moins inspirées par la logique que par l'étonnement, — au savant et si robuste travail d'analyse que vous avez bien voulu consacrer à nos expériences de « l'Institut Métapsychique International », vous avez eu une idée amicale et confiante qui ne me surprend pas de vous, mais dont je dois vous dire, au premier mot, qu'elle me touche autant qu'elle m'honore.

Paraissant seule et sans être accompagnée de la

lettre que voici, votre étude eût, j'en suis certain, pleinement satisfait toute la curiosité du lecteur et, à la fin, il eût refermé votre livre dans une parfaite connaissance des faits que vous eûtes à considérer et des déductions que vous sûtes en tirer, avec une lucidité près de laquelle, laissez-moi vous le certifier, la mienne n'est qu'un vague tâtonnement. C'est déclarer, en termes francs, que je n'ai pas la prétention de suppléer ici à ce qui aurait pu être oublié ou seulement effleuré dans votre texte, et que je me défends bien d'y ajouter des lumières personnelles.

L'unique raison qui me détermine à répondre à votre aimable suggestion est d'une nature toute différente et si, l'ayant lue, vous consentez à insérer cette page à côté des vôtres, c'est que, dans votre probité d'homme de science, vous aurez accepté que la divagation, toute peu cohérente qu'elle soit, d'un poète peut avoir, à certains égards, une valeur modestement complémentaire, lorsque, touchant le même problème, elle est rapprochée de la ferme et inexorable argumentation d'un logicien.

La logique!

Je m'aperçois que, deux fois déjà, j'ai été, en ces lignes, amené à parler d'elle. Impérieusement, et bien que je sache ne pouvoir y souscrire par mes seuls moyens, ses exigences s'imposent à mon esprit. Depuis les premières observations métagnomiques que nous poursuivîmes ensemble, depuis le jour où fut méthodiquement entreprise cette suite de séances publiques dont vous rendez compte maintenant, je ressens ce

besoin, — qui, dans la circonstance, serait sans doute celui de tout homme quelque peu assoupli à l'art de penser — de m'expliquer logiquement ce que j'ai fait, de me donner des raisons positives et satisfaisantes de cette proportion de vérité, que vous chiffrez par ailleurs, vérité assurément mêlée à l'erreur, mais par laquelle, néanmoins, l'opinion de 1500 assistants s'accorde à voir nettement établi que je n'ai pas uniquement bénéficié des chances fortuites et des heureuses coïncidences, et que, dans une appréciable mesure, j'ai eu, au cours de ces démonstrations, le précieux privilège, — soit dit en toute humilité, — de prouver, après plusieurs autres « clairvoyants », la réalité d'un des plus stupéfiants phénomènes supra-normaux envisagés par la Métapsychique.

Ce que j'aimerais faire connaître, puisque vous me donnez un instant la parole, c'est ce que, peut-être, mes prédécesseurs, en ce genre d'exercice intellectuel, n'ont pas encore eu l'occasion de noter ; c'est ce que je me risque à qualifier : tout le « contre-coup psychologique » qui résulte du fonctionnement de la faculté, chez le métagnome, avant, après et même pendant les séances où il s'applique à la mettre en action. Je dois convenir que, sans en être obsédé, ce désir de tamiser, dans un crible de logique, les faits, importants ou menus, intéressants ou nuls, dont je donnais le spectacle à mon auditoire, m'accompagna dans la vie, à partir du jour, notamment, où je dus me convaincre que j'étais tant soit peu digne de vous servir d'objet d'étude. Tout certain de ne jamais pouvoir

approcher, même de loin, l'intimité du mécanisme métagnomique, j'aurais voulu, et je voudrais, en découvrir tout au moins, et en raisonner quelque peu, un ou deux principes, avoir la possibilité de contourner à distance le grand Secret, et de deviner, à travers une brume — hélas ! c'était encore beaucoup trop demander, — la porte basse par où la Science, un jour, entrera, clés en main, dans le château de l'Inconnu. Plus nous avançons, vous et moi, dans nos tentatives hardies, plus cette impatience de comprendre s'installait en moi, et, dans aucune période de ma carrière, je ne me suis vu produire *autant* en sachant *aussi peu* ce que je faisais. Je ne vous dissimule pas, et je vous le confesse aujourd'hui, que je nourrissais une sourde irritation et qu'à plusieurs reprises, surtout après les séances les meilleures, j'étais au moment de vous avertir que, décidément, je ne me sentais pas assez né sous l'étoile du Rêve, — si elle existe, — pour consentir plus longtemps à servir de jouet dans la main de quelqu'un que je ne connaissais pas, ou sous l'influence de quelque chose que je ne définissais pas, et qu'il me devenait bientôt intolérable, presque diminuant aux yeux des visiteurs de « l'Institut Métapsychique », de persévérer à céder à un automatisme mental dont toutes les origines et tous les efforts me restaient si totalement inconcevables.

Par bonheur, à côté du « quelqu'un que je ne connaissais pas », il y avait vous, mon cher ami, et ce qui m'a retenu d'en terminer, c'est le calme et le ton de sagesse avec lequel vous me disiez : « Continuons ».

Vous preniez des notes et vous m'interrogiez. Vous m'assuriez même que vous faisiez des comparaisons, des déductions et qu'il vous advenait fréquemment de tirer d'une expérience l'impression que vous aviez surpris, dans son jeu toujours caché pour moi, le mouvement des rouages, dans la déconcertante machine psychique. Cette affirmation me fixait un devoir, celui d'être sage et sans nervosité tout à votre exemple et de ne tenir que pour des crises de mauvaise humeur et de vain amour-propre, à soigneusement refréner, mes intentions de retourner à mes labeurs ordinaires et de n'être plus, dans la famille métapsychique, que le ponctuel chroniqueur de votre revue bi-mensuelle. C'est ainsi que je ne vous ai jamais laissé apparaître mon sentiment d'amère déception à me reconnaître si incapable de m'expliquer pourquoi, à brûle-pourpoint, j'annonçais à telle dame : « Votre mari vous a battue comme plâtre » et à tel assistant : « Monsieur, vous êtes rédacteur au *Matin* d'Anvers ». Peu à peu, renonçant à déchiffrer le pourquoi et le comment, j'en suis venu à abandonner à de plus habiles que moi le soin de m'apprendre un jour par quelle bizarrerie je suis devenu métagnome et pour quels exacts motifs il m'arrive de réussir dans cette extraordinaire jonglerie de l'esprit. A dater de ce moment, j'ai fait mon deuil temporaire de cette claire et rassurante logique vers laquelle j'avais longtemps porté mes pas dans la nuit. Je pris le parti de me distraire et de m'étonner, sans plus, aux résultats que, sans les chercher, et à votre école d'optimisme sou-

riant, j'atteignais avec une aisance grandissante.

Tout comme je l'écrivais au début de cette lettre, vous ne trouverez donc ici que des pensées d'étonnement et rien de celles du logicien.

Au surplus, me voici singulièrement récompensé d'avoir su déposer les armes dans un combat trop inégal. J'aurais perdu bien du temps si je m'étais obstiné à prospecter un domaine qui, tout compte fait, n'est pas le mien. J'aurais été, aussi, bien ingrat, si je n'étais pas retourné, docilement, à ce Rêve qui, tout à l'encontre des rigueurs scientifiques, enchante certains hommes, dont je suis. J'ai donc rêvé, et même rêvassé, sur l'étrangeté de mon cas et sur ce qu'il pouvait contenir de paradoxal. Je m'en suis borné là. Je savais que ne rêvant point, logiquement, vous construisiez. Vous venez de m'envoyer, sous la forme d'un lot d'épreuves d'imprimerie, tout le plan de la maison. Je m'y suis promené de chambre en chambre et vous ne me retiendrez pas de vous dire à quel point je trouve admirable l'art savant avec lequel vous avez percé, partout, des fenêtres, en sorte que la lumière inonde la demeure et que, pour ma part, je m'y comporte désormais comme chez moi.

Ce que je ne discernais pas, j'en vois la forme et le relief, la couleur et l'accent, après vous avoir lu. Votre raisonnement éclaire jusqu'aux plus sombres réduits où le mien se morfondait. Comme de votre présent ouvrage, je prends conscience du mien, pour l'avenir. Si, d'aventure, la « faculté » ne se retire pas de moi, je me dois, demain, à vos recherches. Ce que vous

avez déjà mis au jour, [par l'examen d'une quinzaine de séances, me laisse penser que j'aurai peut-être l'honneur, plus tard, de mettre à votre disposition de nouveaux et de plus expressifs éléments d'étude, qui vous favoriseront d'encore plus grandes possibilités d'approche, pour poser les lois essentielles de ce problème métagnomique dont vous vous êtes fait, depuis longtemps, l'infatigable et heureux explorateur.

Toute fatuité mise à part, je souhaite bien vivement qu'il en soit ainsi, pour l'avancement de la science, et pour le profond plaisir qu'aurait à vous être, en ceci, agréable et utile

Votre tout dévoué ami,

PASCAL FORTHUNY.

INTRODUCTION

Depuis que la psychologie est devenue une science, c'est-à-dire depuis qu'ayant cessé d'être, comme jadis, objet d'analyse introspective et de réflexion philosophique, elle s'est donné mission de rechercher dans l'observation exacte et l'expérience les lois physiques et physiologiques de la fonction humaine de pensée, le travail de ceux qui l'enrichissent de leurs découvertes s'est situé, pour ainsi parler, sur deux champs d'exploration semblant jusqu'à ce jour différents.

Le plus fréquenté de ces deux champs de travail et, en conséquence, le plus abondamment défriché jusqu'aujourd'hui est celui correspondant à l'étude de la pensée *dans ses manifestations communes à tous les hommes*. Dans leurs laboratoires, les psychologues se sont efforcé, à l'aide de méthodes maintenant le plus possible la recherche dans l'objectivité, à découvrir les déterminismes physico-physiologiques des sensations, et, de ce départ, à s'avancer dans l'étude de l'élaboration des sentiments, des volitions, des idées, et dans celle de ces psycho-dynamismes toujours mystérieux : l'attention, la mémoire. A cette investigation

portant généralement sur le psychisme de l'homme dans l'état de santé, l'hôpital a ajouté l'immense apport de ses observations faites à l'occasion des perturbations pathologiques de la pensée, des interventions chirurgicales sur les centres nerveux et les glandes endocrines, des constatations comparatives des autopsies. Ce vaste travail des laboratoires universitaires et de la clinique est venu confirmer par l'expérience la notion que Locke et Condillac, il y a deux siècles environ, avaient dégagée par logique de l'aspect superficiel des choses : « Rien n'est dans notre esprit que les sens n'y aient introduit ».

Des constatations de faits ont placé d'autres chercheurs, bien peu nombreux, sur un autre champ de travail où la matière à creuser n'est plus la pensée élaborant sa connaissance sur les données des sens connus, mais parvenant à la notion du réel en des conditions où la raison resterait totalement ininformée. Cette connaissance paranormale de la réalité, — supranormale, pourrait-on dire, puisqu'elle l'emporte en puissance sur la normale, — semble être le produit d'une intelligence latente coexistant chez quelques personnes avec l'intelligence ordinaire, et distincte d'elle.

Que les psychologues volontairement enclos dans l'étude des manifestations de la pensée communes à tous les hommes soient portés à nier la probabilité, voire l'existence de la connaissance supranormale, propriété de peu d'hommes, il ne faut pas s'en étonner. N'ayant pas cherché à constater cette propriété, ils ne l'ont pas constatée. La croyant en opposition irréductible avec ce qu'ils savent, ils la récusent au nom de ce qu'ils savent. Le temps et le travail élimineront ce préjugé.

C'est, d'ailleurs, l'état actuel des choses qui fait rare la propriété de connaissance supranormale. Si, avec de bonnes notions de ses modalités productives et des moyens de la révéler, on cherchait systématiquement à en provoquer les manifestations, on s'étonnerait de la rencontrer si souvent. Car elle est en puissance chez tout homme. Elle sous-tend le psychisme de toute l'espèce humaine, n'attendant que la survenue de conditions physiologiques favorables pour se réaliser, en phénomènes fortuits fréquemment, quelquefois en facultés permanentes.

Ses manifestations spontanées, jaillissements inattendus dans le champ de conscience d'informations venues d'un autre plan du psychisme, éclosent sans cesse et partout sous forme de télépathies, pressentiments, rêves monitoires ou prémonitoires, apportant un perpétuel et innombrable démenti à ceux qui nient son existence.

Ses réalisations en facultés installées s'effectuent, selon les individus, soit par évolution mentale spontanée, soit à l'occasion du choc neuro-humoral d'une maladie ou d'une forte émotion, soit, plus simplement, en réponse à des essais de s'assurer si éventuellement on possède cette faculté. Une fois son existence décelée, cette faculté s'accroît par la culture; l'exercice, en peu de temps, l'amène au plus grand développement possible chez chacun et à son genre particulier.

Son genre est en effet divers selon les individus, en ce sens que si, dans l'ensemble, elle est susceptible de s'informer par ses moyens paranormaux de tout ce qui, dans l'espace et le temps, constitue le plan physique dans lequel nos corps vivent, en pratique nous constatons que sa puissance de connaître se fragmente,

faisant de chaque personne qui en est douée un révélateur électif de telles ou telles modalités du réel. Pourquoi cette fragmentation individuelle d'une capacité cognitive humaine immense dans son total ? On en saura un jour les causes physico-physiologiques. Ce dont on s'aperçoit seulement aujourd'hui c'est que le hasard des sollicitations y est souvent pour quelque chose. Je veux dire que c'est ce qu'on demande de connaître à cette faculté qui l'oriente d'abord, puis bientôt la fixe dans une habitude.

Tout le long de l'histoire, à travers les siècles, on lui voit deux principaux aspects parce que deux buts lui ont surtout été donnés. On a si souvent sollicité d'elle la découverte de l'eau en des lieux où les sens ordinaires n'en percevaient pas, qu'il en est résulté le si répandu *sourcier*. On lui a tant demandé de fouiller l'intimité de la personnalité humaine et de révéler les événements de sa vie qu'on a créé le *devin*. Sourciers et devins, chercheurs d'eau et révélateurs des vies individuelles ont peuplé les siècles. Ils peuplent le nôtre. Deux buts utilitaires ont créé ces deux spécialisations.

Je ne dirai rien de tous les autres aspects qui donnent à la propriété de connaissance supra-normale les multiples objectifs que la curiosité ou l'étude ont été amenées à lui proposer.

De tous temps et presque en tous pays l'homme a fait appel, empiriquement, à la propriété de connaissance supranormale, mettant les quelques individus la possédant le mieux en conditions d'en faire profiter les autres. Les civilisations antiques lui faisaient une grande place dans leur savoir et lui donnaient un rôle

social important. Notre actuel scepticisme, venu d'une science pleine de promesses mais courte, nous fait tenir pour superstition ce qui fut, vraisemblablement, l'utilisation très intelligente des ressources du plan transcendant du psychisme humain.

Combien de temps, de publications, d'essais privés, d'essais publics, de démonstrations n'a-t-il pas fallu pour que la connaissance paranormale de l'eau souterraine et de certains produits du sous-sol cessât, à notre époque, d'être objet de moquerie et devînt matière à communications devant des sociétés savantes ?

Quel temps faudra-t-il encore pour que la connaissance paranormale de la réalité *homme*, dont l'étude promet les découvertes intéressant le plus l'humanité, soit prise en considération par le monde scientifique et trouve enfin le nombre et la qualité des chercheurs qu'elle mérite ?...

Dans ce livre je me propose d'exposer comment est née, comment s'est orientée, comment s'est développée la propriété de connaissance supra-normale chez un homme de lettres parisien qui, jusqu'à l'âge de quarante-huit ans, tint, sur la foi de la science enseignée, l'existence de cette propriété pour improbable et fut bien étonné quand il s'en découvrit doué¹.

1. Pour facilité d'exposé, j'emploierai dans ce livre, comme équivalent de « connaissance supra-normale », selon mon habitude, le mot *métagnomie* (de μέτα, « au delà », et de γνώμη, « connaissance », c'est-à-dire : au delà de la propriété commune de connaître). Ce mot, créé par E. Boirac, a pour avantage de donner naissance à deux dérivés utiles : *métagnome* (le doué de connaissance supra-normale), *métagnomique* (ce qui se réfère à cette sorte de connaissance).

UNE FACULTÉ DE CONNAISSANCE SUPRA-NORMALE

PASCAL FORTHUNY

CHAPITRE PREMIER

La personnalité psychologique de M. Pascal Forthuny avant l'apparition de sa faculté métagnomique.

Le don métagnomique de M. Forthuny s'est révélé tard dans sa vie : quarante-huit ans. Je dirai plus loin quelles en furent les tragiques, puis les plaisantes circonstances. Pour extraire de ce cas psychique tous les enseignements qu'il contient, il convient d'intégrer la phase métagnomique tardive de M. F. à la coulée psychologique générale de sa vie. M. Forthuny l'a si bien compris qu'il m'a permis de rendre public, dans ses grandes lignes, le mouvement évolutif de sa personnalité mentale depuis son enfance.

A scruter l'antériorité familiale de P. F. on n'y trouve aucun don métapsychique quelconque, même

pas quelque'une de ces manifestations spontanées (pressentiments, télépathies, rêves monitoires ou prémonitoires) dont peu de familles sont sans exemples.

Sa mère, morte en 1911, de pneumonie par coup de froid, était une personne solide au physique comme au moral, pleine de bon sens, pratique, se souciant peu de visions et de visionnaires. Tel est aussi son père, architecte parisien, actuellement âgé de quatre-vingt-quatre ans, baignant bien dans la vie. La mère était Nivernaise, le père Blaisois, tous deux d'origine paysanne : laboureurs, cultivateurs, charpentiers. Race très saine, vivant dans les choses, ignorant les perturbations dites nerveuses. En amont de la double lignée on ne rencontre qu'une figure faisant saillie au-dessus des vertus pratiques de l'honnête famille : l'arrière-grand-père maternel, paysan plein d'imagination, étonnant son village par sa gaité rabelaisienne, ses improvisations de chansons (airs et paroles), les feux d'artifice de son esprit d'une activité extraordinaire. De cet aïeul quelque chose est resté dans l'arrière-petit-fils.

Enfant, P. F. était d'un genre attachant et pittoresque, mais intolérable. D'une nervosité affolante, brisant tout, il vivait plus en lui que dans les choses. Son univers était moins le spectacle du dehors que celui que lui fournissait sans arrêt, et combien varié, une imagination prodigieusement vivace. Dans sa pensée, c'était le déroulement ininterrompu de projets de voyages, de vie indépendante, d'aventures, de rôles innombrables et toujours grands à jouer parmi les hommes : une ébullition d'images.

Très tôt, les lettres l'attirèrent, la poésie surtout : la lyrique. Jeune élève du collège de Blois, il compo-

sait des vers dont la vie éphémère se terminait toujours au poêle.

Passionné de musique, il renonçait aux récréations, s'échappant de la cour pour s'enfermer dans la chapelle. Là il demandait à son imagination ardente de lui donner par les jeux de l'harmonium les enchantements qu'en d'autre temps elle lui fournissait si abondamment sous le mode visuel. Car, s'il aimait entendre les œuvres des grands musiciens, il avait peu de goût à les exprimer lui-même. Ici encore, il préférait se passer du dehors et s'adresser à son propre fonds.

C'est ce que comprit son professeur de musique d'alors qui l'éduqua dans le sens de l'improvisation.

De onze à quinze ans, sa vie s'exprimait par la poésie lyrique et la musique. C'était une âme chantante. On jouait aux fêtes, à l'église, ses créations musicales. En classe, on lisait ses compositions françaises. Quant aux sciences, il en était ignorant ; une addition à effectuer le faisait blémir.

Lorsqu'il eut acquis son baccalauréat ès lettres, son père, croyant bien faire, le fit entrer en classe de sciences au Lycée Janson-de-Sailly, à Paris, pour préparation à l'École des Beaux-Arts, section d'architecture. Il voulait s'en faire un collaborateur et lui transmettre plus tard son cabinet d'architecte.

L'examen du baccalauréat ès sciences fut ce qu'il devait être : un lamentable échec.

Admis, malgré sa rare insuffisance scientifique, à l'École des Beaux-Arts, P. F. y fut pendant trois ans un élève de grande fantaisie, prenant plus de peine à devenir ajusteur de pensées et de mots que de pierres. D'esprit essentiellement improvisateur, il se

refusait d'instinct à assimiler les manières des maîtres du passé. Il ne prit plaisir à ses études que lorsque de Baudot l'initia à l'architecture moderne, car c'était du nouveau, de la matière à imaginer, à créer. Toutefois, ses meilleurs moments se passaient au milieu de la jeunesse littéraire gravitant autour de Catulle Mendès, de Maurice Barrès, vers lesquels il était lui-même attiré comme le fer par l'aimant.

Bourgeois de famille et d'habitudes, le mouvement monotone de son existence commence alors à lui peser. Trois années de suite, il va demander à l'Allemagne d'être le décor de ses rêveries romantiques. A Munich, il donne à son imagination les suggestions titanesques de la musique de Wagner. Et, parmi les vieux châteaux du Rhin, il rôde, ajoutant au passé peu compliqué des choses un monde de créations mentales.

Ses croyances religieuses sont perdues. Des lectures, des conversations et l'aspect de la vie l'ont convaincu que la matière est la seule substance de l'univers et que êtres et choses en sont les dérivés éphémères par le jeu de lois mécanistiques; l'homme doit sa pensée à une combinaison plus heureuse que les autres. P. F. est matérialiste, avec, toutefois, l'espoir qu'on lui démontrera un jour qu'il est dans l'erreur. Mais ce matérialiste est gorgé d'idéal. Sa pensée est en essai permanent de fuite loin des choses, et au-dessus. Elle est le rêve, aux innombrables thèmes, du plus beau, du meilleur que ce que ses sens perçoivent. Ne trouvant pas hors soi de quoi se satisfaire, il le demande à son esprit. Ne trouvant dans son esprit aucune précision sur le mieux qu'il cherche, il le formule dans une succession ininterrompue de constructions imaginaires.

Deux romans, écrits vers trente ans, sont les critères par lesquels s'échappe un peu de cette lave idéaliste ardente. Dans « Les Étapes inquiètes » il développe l'évolution spiritualiste de l'homme. Dans « Le Roi régicide », expression d'idéalisme politique, il amène un roi à conduire, par amour de l'humanité, ses États à l'anarchie.

Romancier, musicien, P. F. s'adonne aussi à la peinture et dans tous les genres, ne tenant compte du dehors que pour imaginer du possible. Il exécute toujours de la belle nature et, en des styles variés, ne la dénaturant jamais, mais on chercherait vainement dans le monde les beaux paysages qu'il a peints ; le seul lieu où on les trouverait, c'est dans son cerveau. Bien qu'ils semblent aussi réels que le réel, ils ont été « rêvés ».

Peintre, musicien et littérateur, P. F. avait tout ce qu'il fallait pour être critique d'art. Par la force des choses il le devint, mais pas à la manière commune. Tout ce qu'il a écrit sur la production artistique est une sorte de marche en avant au-dessus de la matière, de la technique du pinceau, de l'emploi des couleurs. Dans une œuvre, c'est le côté psychologique de l'auteur qui l'attire ; il veut découvrir les motifs intimes de la création, scruter les « fonds d'âme », ce qui lui valut d'irriter quelques artistes.

Il trouva plaisir à répandre ses idées et à diffuser le goût artistique. Pendant un temps il fit dans les provinces des conférences sur « l'art pour tous ».

Voulant prendre contact directement avec la pensée des collectivités humaines civilisées et baigner, pour ainsi dire, son esprit dans leurs œuvres, il se mit à apprendre les langues devant lui être le plus utiles. Il

le fit à sa façon : en lisant les journaux des pays, commençant par les journaux d'enfants dans lesquels les mots se répètent, et où les phrases sont simples et claires ; puis, progressivement, de journaux en journaux, jusqu'à ceux faits pour gens de grande culture. C'est ainsi qu'il se rendit familiers : l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le portugais.

Ainsi diffusé à la pensée européenne par la connaissance de ses principales langues et de ses œuvres, il ne tarde pas de s'y sentir à l'étroit. L'Asie qu'il n'entrevoit que par des lectures, l'Asie pour lui mystérieuse, prend l'attrait de l'inconnu sur une imagination toujours avide de nouveau. Un hasard lui met en mains une grammaire de chinois. Il s'émerveille de la beauté plastique des caractères graphiques de cette langue. C'est en peintre qu'il la juge. Tout aussitôt son esprit cristallise autour de ce noyau accidentel un grand rêve. Il faut qu'il apprenne cette langue de la lointaine Asie, qu'il quitte l'Europe, qu'il aille en Chine, avec sa femme et son fils, vivre une autre vie. Et le voici, à l'âge de quarante-et-un ans, élève de l'École des langues orientales, travaillant comme un forcené, sans aucun souci de ses intérêts du moment. Trois ans après, il est diplômé de chinois. Il fouille la littérature de cette langue et, se jouant, en traduit et publie quelques romans. Il se complait aux spectacles que ces lectures lui procurent. Rien ne lui semble plus attachant que ces vies silencieuses des hommes jaunes, hantées de démons, de génies, d'esprits protecteurs. Cette féerie l'enchanté. Il se découvre amoureux du merveilleux.

On lui aurait alors parlé du « merveilleux métapsychique », c'est-à-dire des puissances psycho-dyna-

miques humaines inconnues, qu'il eût tenu cela pour un aliment favorable au bercement des rêves, mais inacceptable pour la raison.

Toutefois, un drame allait fondre sur cette âme si vivante et y faire éclore une faculté inattendue, telle une île nouvelle qu'un séisme sous-marin fait surgir des eaux.

En juin 1919, son fils unique, Frédéric Forthuny, âgé de vingt-quatre ans, âme vibrante comme la sienne, est en Roumanie, dirigeant le camp d'aviation de Galatz. Un télégramme vient, le 25, annoncer que les Allemands se décident à se rendre en France pour signer le traité de paix à Versailles. La population est en joie. On pavoise. La ville prend un air de fête. Prompt à l'enthousiasme, Frédéric Forthuny veut célébrer la bonne nouvelle en aviateur. Il coud bout à bout des banderoles de drapeaux français pour en faire un très grand drapeau. Et, dans le ciel doré par un soleil déjà bas sur l'horizon, il s'élève, emportant sous son avion le vaste étendard. La foule applaudit aux virtuosités de l'aviateur et aux couleurs de France. Soudain, un coup de vent jette l'étoffe autour de l'hélice. L'appareil tombe à pic. Frédéric F. s'écrase au sol, dans le cimetière même de Galatz.

Dans le cœur si sensible du père, ce fut, comme on le pense, une explosion de douleur, puis l'interminable désespoir.

Au seuil de la phase d'éclosion de la faculté métagnomique de P. F. je crois devoir ajouter à son portrait psychologique quelques touches supplémentaires qui le rendront plus expressif.

Pascal F. est de corps plutôt faible, mais très résis-

tant. C'est un infatigable travailleur, aimant ce qu'il fait, parce que ne faisant que ce qu'il aime. Le bilan pathologique de sa vie est court : une pleurésie sans suites, à quatre ans, une arthrite mono-articulaire à quinze ans ; c'est tout. L'écoulement de ses jours a toujours été, sauf dans le douloureux événement ci-dessus, sous-tendu par un bel optimisme.

Tout ce qui exprime quelque beauté émeut son âme. La musique, l'orgue surtout, le trouble à pleurer. Devant un morceau grandiose de nature il s'écarte de ses compagnons pour accorder sa sensibilité à la magnificence des choses. S'il est seul, l'émotion le met parfois à genoux.

Son âme vibre intensément au dehors. Au moindre heurt, son imagination déflagre. Un rien la fait partir en des improvisations sans bornes, qu'il extériorise dans les diverses expressions de l'art. De quelques phrases entendues sort bientôt un roman. Un passage de lecture se transpose en tableau. Sur un accord, plaqué au hasard au piano, il part dans une improvisation sans limites.

P. F. ne produit pas pour les autres. Il fait de l'art comme on se promène, pour soi.

En musique il a beaucoup composé, surtout des compositions à voix, et peu publié. Presque chaque jour, une ou plusieurs fois, surtout dans la pénombre du soir qui tombe, il se met au piano et, laissant aller son imagination fertile, il s'écoute. Ce qu'il improvise est d'une diversité indéfinie. Il n'a pas un genre, il a tous les genres. Souvent, c'est de la très belle musique. C'est de la musique pour lui, c'est de la musique perdue.

Comme peintre, il pratique l'aquarelle, le plus sou-

vent l'huile et la gouache. Un de ses tableaux a été acquis par l'État. C'est pour peindre qu'il peint, et quand cela lui dit. Son œuvre est en majeure partie de paysages, jamais copiés sur la nature, toujours imaginés. Cela lui vient à des moments où il ne s'y attend pas. Il écrit une lettre, quelques pages de roman ou n'importe quoi, et voici qu'une vision, nette en couleurs, en luminosité et en formes, s'empare de lui ; il prend papier et peinture ; deux heures après, c'est une vision fixée. Il lit ; la description dont il vient d'imaginer successivement les éléments se traduit plastiquement en synthèse comme devant ses yeux ; il la dessine pour, plus tard, l'augmenter de couleurs ; ou il la peint. Ici encore, si on voulait caractériser le genre Forthuny, on ne le pourrait pas. Il ne peut pas avoir un genre. Sa technique est constamment différente. La plupart de ses tableaux sont des « à la manière de... » En musique il s'enchanté ; en peinture, il s'amuse.

Il s'amuse encore quand il écrit ses romans. Il les construit dans le même état d'esprit que le commun des hommes va au théâtre. Son imagination, sans jamais d'efforts, lui montre des spectacles, il les transpose dans le symbolisme des mots. Trois de ses romans ont été des récits de rêves. Un matin de 1904, il s'éveille fiévreux et dicte nerveusement seize pages de notes dont le développement devient le roman intitulé « Le Roi régicide ». Un autre matin de 1923, il se dispose à se lever, regarde l'heure, et se rendort. Réveillé, trois minutes après, il est stupéfait de constater qu'il vient d'être le spectateur d'un morceau de vie mouvementé tournant à la critique sociale. Personnages, noms de gens, de lieux, de fonctions, actions individuelles et interactions des gens et des

choses, tout était dans sa pensée aussi nettement que de la vie vécue. Au bout de huit jours c'est un roman écrit : « L'Enfant trouvé », que publia le journal *l'Avenir*. En le relisant, Forthuny s'étonna que si peu de temps ait suffi à imaginer, puis à écrire, des choses ayant apparence d'avoir été longuement pensées.

Ces utilisations de rêves spontanés lui donnèrent l'idée de provoquer utilitairement des rêves. Il essaya d'en enchaîner de nuit à nuit, tels des films cinématographiques projetés en épisodes. Tout de suite il y arriva. Pendant cinq nuits consécutives, il fit cinq rêves qui déroulèrent une filiation d'événements si bien soudée dans ses fragments que chaque rêve reprenait l'action au point où l'autre l'avait laissée. Ainsi furent écrites quarante pages d'un roman : *Voyage au pays du bizarre*, construction logique à laquelle F. n'a rien ajouté. L'histoire se passe en Angleterre. Le texte ressemble à une traduction d'un humoriste anglais. P. Forthuny, à son grand regret, dut cesser cette manière de travailler parce qu'il ressentait des points douloureux à la nuque dont, à tort ou à raison, il s'inquiéta.

La personnalité psychique de Forthuny est donc caractérisée par une grande sensibilité et une forte imagination inventive. Ce qu'il fait de mieux en musique, en peinture, en roman, c'est quand il improvise. Et c'est pour sa satisfaction personnelle qu'il invente. Il s'amuse et si, par surcroît, ce qu'il produit en s'amusant lui est utile, il s'en félicite comme d'une chance heureuse. C'est une belle âme d'artiste¹.

1. Voici, en manière d'énoncé chronologique, la production artistique et littéraire de M. Forthuny. Ce tableau de travail est

Le 12 janvier 1911, il avait alors trente-neuf ans, P. F. était en gare de Sedan, accompagné d'un jeune photographe, remplissant depuis quelques jours une mission que lui avait confiée le journal *Le Matin* : faire une enquête sur les grèves d'Alsace. Ses pérégrinations dans l'Est français et en Alsace devaient durer encore huit jours. Au moment d'approcher du guichet où il allait prendre les billets pour Mulhouse, brusquement il retourne auprès de son compagnon et lui dit :

le document psychologique complémentaire de la trop brève analyse ci-dessus.

P. FORTHUNY. — Fondateur de *L'Œuvre d'art*, Collaborateur des principales revues d'art décoratif, en France, depuis 1892. Chargé de missions par le Gouvernement (Angleterre, Allemagne, Roumanie, pour les Arts décoratifs), critique d'art du *Matin*, d'*Excelsior*, de l'*Avenir*. Prix de la « Critique d'art » (1913), membre d'honneur du *Salon d'automne*, préfacier du *Salon d'automne*. Peintre : trois expositions (Une œuvre acquise par l'État). — Musicien : Pièces pour piano, choral du Vendredi Saint : *Le dernier regard du Christ*, etc. — Théâtre : *Manfred*, adaptation d'après Byron, sur la musique de Robert Schumann (Théâtre de l'Œuvre, 1902), *Le Renoncement de Joseph*, un acte en vers (Théâtre Mors, 1910), *Le Club des Canards Mandarins* (en collaboration avec Henri Duvernois), trois actes, Théâtre Studio des Champs-Élysées (1923-1924). — Romans : *La Custode d'or* (1895), *Notes et Impressions de voyage* (1898), *La Voie idéale*, *Les Étapes inquiètes* (1899), *Une Crise* (1901), *Le Roi régicide* (1904), *L'Altesse* (1905), *Frieda*, *Amour d'Allemagne* (1907), *Correspondance de Béranger et de Dupont de l'Eure* (1909), *Les Vierges solitaires* (1909), *Isabel ou le Poignard d'argent* (1911), *Au Seuil de l'Ame chinoise* (1919), *Le Vendeur d'huile et la Reine de beauté* (1918), *Icare*, *l'As de cœur* (1919), *Le Miracle des pruniers en fleurs* (1920), *Le tendre Voyage à Paris* (1922), *La romanesque et glorieuse aventure du Médium William Hope* (1923), *L'Enfant trouvé* (1923). Pour paraître : *Don Juan des Fleurs*, *Les Harmonies quotidiennes*, *La merveilleuse Histoire de cela va très bien*, *Un Voyant chez les Invisibles*.

Diplômé de langue chinoise à l'École des Langues orientales vivantes (1915). Collaborateur de la *Revue Métapsychique* depuis 1922.

« Écoutez, il nous faut rentrer à Paris. » — « Rentrer à Paris ! et Mulhouse, et Colmar où nous devons aller ? » — « Je rentre, reprend Forthuny. Ne riez pas de ce que je vais vous dire. J'ai vu là-bas, dans le coin, à côté des bagages, un cercueil recouvert d'un drap noir et des cierges de chaque côté. Filons ! » — « Mais, insista le photographe, nous allons être mal accueillis au *Matin* ! » — « Ça ne fait rien, je rentre. » F. venait d'avoir, comme il l'avait dit, la vision d'un cercueil placé à côté de la planche à lames ferrées sur laquelle on pose les bagages. Il n'en était pas ému, et ne la rattachait à aucun événement. Il savait tout le monde en bonne santé dans sa famille. Toutefois, il se sentait poussé à partir et, par une sorte d'acquiescement absurde de sa raison, il conforma ses actes à cette suggestion. Rentré chez lui, ses premières paroles furent pour s'informer de la santé de tous les siens. M^{me} F. lui dit : « Ton père m'écrit que ta mère n'est pas bien, qu'elle a pris froid, que c'est sérieux. » F. court à Neuilly chez ses parents. Sa mère avait une pneumonie. A midi, le lendemain, pendant le repas, F. quitte subitement son père et son frère. Sa mère meurt au moment qu'il l'approche...

P. Forthuny, si souvent informé, maintenant, d'épisodes de vie, passée et future, à l'égard de personnes inconnues de lui, n'a eu, jusqu'en 1923, que cette seule manifestation de connaissance supra-normale.

A l'heure où son fils, en Roumanie, tomba du ciel, Forthuny classait tranquillement des documents. Nulle émotion n'effleura le seuil de sa conscience. Ce fut en pleine joie de vivre qu'il reçut, cinq jours après, le coup de foudre de l'horrible nouvelle.

CHAPITRE II

L'éclosion et l'évolution de la faculté métagnomique de P. Forthuny.

Ému par le désarroi affectif de P. F., un de ses amis, officier de marine, jugeant que la meilleure consolation à lui donner serait de le convaincre que la mort du corps n'est pas la fin de la vie individuelle, lui prêta des livres de spiritisme. F. les lut. Il conclut : « hypothèse fragile ».

L'idée, toutefois, était entrée en lui que la mort n'est peut-être pas la fin de l'homme et qu'il est des êtres, les médiums, supposés doués de la propriété de communiquer avec les âmes désincarnées. Chez une imagination telle que la sienne, il devait en sortir un « à la manière médiumnique ».

Le 18 juillet 1920, comme il était à son bureau, écrivant quelques pages d'un roman, sa main cessa brusquement d'obéir à sa pensée et se mit, comme mue par

une force étrangère, à tracer impulsivement toute une suite de bâtons, tel un petit enfant à sa première leçon d'écriture. Stupéfait, Forthuny prit une feuille de papier blanc et y posa sa main qui continua d'y tracer des bâtons, puis des courbes de toutes sortes, puis bientôt des lettres et des mots encore sans enchaînement logique. P. F. appela M^{me} P. F. et lui dit : « Voilà une drôle d'histoire. Je suis médium ! » Devant elle, il fit un autre essai. La main repartit. Cette première séance d'écriture impulsive dura deux heures environ.

Fortement intrigué par cette aventure psychologique, P. F. continue les jours suivants à se mettre en condition de laisser sa main écrire hors sa volonté. Progressivement, l'écriture devient mieux formée et de plus en plus rapide. Bientôt, les mots se coordonnent en phrases ayant un sens, puis les phrases s'enchaînent en coulées d'idées.

Peu de jours après l'apparition de l'écriture impulsive, P. F. obtient des réponses écrites à ses questions. Désormais, les choses se passeront comme s'il conversait avec des intelligences invisibles qui se serviraient de ses mécanismes cérébraux pour s'exprimer.

Deux personnalités spirituelles se mettent ainsi en relation avec lui. D'abord un esprit qui n'acceptera jamais de se nommer, signant « ton guide ». Puis son fils : Frédéric Forthuny.

Ce commerce, à l'aide de l'écriture impulsive avec ces supposées entités eut lieu plusieurs heures chaque jour et pendant six mois : du 18 juillet au 25 décembre 1920, exactement.

Dans les premières semaines, l'écriture fut bien formée. P. F., qui n'en prenait connaissance qu'après main arrêté, la lisait très facilement. Elle était faite

de lettres d'assez grande dimension comme sont généralement les écritures dites automatiques. Ce n'était pas des pastiches d'écritures, de celle de Frédéric F., par exemple. C'était du graphisme Pascal F.

Un jour, comme sa main s'apprêtait à commencer d'écrire, brusquement elle fut portée au côté droit du papier et, à toute vitesse, bras emporté, elle écrivit de droite à gauche. Des pages et des pages se couvrirent de lignes. Séance finie, P. F. voulut lire; il n'y reconnut pas un seul mot. Se souvenant alors que l'écriture automatique est susceptible de s'effectuer à l'envers, il mit ses feuillets devant un miroir et s'émerveilla à constater qu'avec une vitesse folle il avait pu exécuter ce prodige. Pour en mesurer la difficulté, il essaya d'écrire de droite à gauche et en inversant les lettres, y procédant avec lenteur et la plus grande application; ce fut sans résultat. Ce jour-là, sa conviction s'accrut que sa main, dans les moments d'écriture impulsive, était l'instrument d'une autre intelligence que la sienne.

Peu après cette acrobatie graphique, l'écriture, revenue à sa technique normale, accéléra encore son allure, perdant de son coulant, devenant saccadée. Vint un moment où la main, ne pouvant plus écrire mots et phrases en développé, fut dans la nécessité d'écrire sur place. Les lettres se tracèrent les unes sur les autres, à une vitesse de machine. Alors, P. F. ne peut plus songer à lire aux arrêts, car c'est devant une tache noire qu'il se trouve. Pendant que sa main va d'un train vertigineux, il concentre son attention, yeux clos, sur les lettres qui se dessinent et, à mesure qu'un mot se fabrique, il le dicte à M^{me} Forthuny. Au bout de quelques jours, l'entraînement de son attention aboutit à une représentation mentale de

mots articulés précédant d'un fragment de seconde leur inscription graphique.

En décembre, les mouvements pour écrire deviennent de vrais spasmes, de brusques secousses lui endolorissant l'épaule. C'est épuisant.

Ses amis s'émeuvent à ce spectacle et craignent pour sa santé morale. P. F. demande à l'entité possédante : « Qu'est-ce que cela veut-dire ? » La main écrit : « Cela finira bientôt ».

Le jour de Noël 1920, P. F. veut converser avec son fils. Il se met en position d'écriture impulsive, sa main se meut lentement, sans saccades, comme mue par une force déclinante. Elle écrit : « Ad... » et s'arrête, pour toujours.

Depuis P. F. a fait de multiples essais d'écriture impulsive. Sa main est restée inerte.

Telle a été l'évolution graphologique considérée dans sa seule expression motrice. Pour simplifier, j'ai dissocié cet aspect du phénomène de cet autre aspect, le principal : le texte des communications. Ce texte est un document psychologique qui vaudrait à lui seul une étude. Mais, comme c'est à la propriété supra-normale de P. F. que j'ai hâte d'arriver, je vais, à mon grand regret, franchir rapidement le Forthuny médium-écrivain, me bornant à glaner dans sa production graphique quelques spécimens significatifs.

« Le guide » s'y comporte à l'égard de P. F. en maître infatué de son omniscience, susceptible, irritable, vindicatif. Il lui apprend la vérité sur Dieu, l'âme, la création, le rapport de l'esprit avec la matière, la mort, la survivance de l'âme,... etc. Il lui donne des conseils de conduite, de perfectionnement moral. Ce

n'est pas un doux et persuasif magister, c'est un rude pontife procédant par affirmations péremptoires, n'acceptant pas de résistance.

Il intitule une suite d'enseignements : « Conseils à ceux qui ont besoin de la certitude de la vérité de Dieu ».

« Sous la grossière meule de la raison et de la vaine science, écrit-il, on a assez moulu la matière, comme un grain vidé jusqu'à son dernier suc. Le temps est venu où il faut accepter de moudre la matière sous une meule dont l'axe s'appelle Esprit. Cela sera assurément une tâche bien différente de celle d'écraser entre deux pierres froides une substance inerte, mais on verra bien vite, en ce nouveau moulin, que la matière a une origine spirituelle aussi bien que l'esprit lui-même et qu'elle est une autre forme de l'esprit à laquelle la Providence a donné la merveilleuse apparence du monde sensible. Alors, la matière, jadis orgueilleuse aux mains des savants aveugles, abdiquera, réhabilitée, devant la lumière de l'Esprit triomphant. Il importe que la matière atteigne à la dignité de l'esprit dans le monde, car elle a, elle aussi, une âme. Autant elle a été avilie et méconnue, autant elle devra être admirée et célébrée comme une émanation de l'âme universelle. »

Prétentieux dans son savoir, le guide n'a jamais tort quand il parle de l'inaccessible, de l'incontrôlable. Mais, dès qu'il affronte les choses d'ici-bas, il prend apparence de grand fabulateur, car les choses ne sont pas comme il les dit, lorsque Forthuny les ignore. Il prophétise à P. F. de futurs dons de clairvoyance et de guérisseur, une grande mission parmi les hommes, et voici comment il le prépare aux cures miraculeuses :

2 août. « Vous êtes un de ceux que la divinité a désignés pour la catégorie de porteurs de flambeaux de l'astral. Oui, vous êtes voué à la mission de vous donner, à partir d'aujourd'hui

d'hui, la merveilleuse préoccupation de porter aux pauvres d'esprit cette parole que le Christ a portée à la connaissance de ses disciples. Vous avez le don de faire le bien en vous occupant de panser les plaies de ceux qui souffrent de la vie, de la chair et de la matière. Vous avez le don de guérir les maladies de ceux qui sont vos malades. Je suis venu vous dire que la médiumnité dont vous êtes doué est de porter remède à la maladie des pauvres personnes qui ont tout espoir perdu, et qui sont à la dernière période de la tuberculose.

« Pouvez-vous aller à la Maternité, et à la Maternité demander à voir la malade qui s'appelle M^{me} Lomonier, et qui se trouve dans la salle de la Maternité qui a pour nom celui de mon Docteur d'avant la mort, le Docteur commandant de la Maternité en l'an 1826, le docteur Vacquerie ?

« Je vous envoie là pour que ce soit votre malade d'essai et que vous découvriez les méthodes qui vous serviront à guérir les maladies dont je vous parlerai.

Forthuny. — Faut-il y aller tout de suite ?

Le guide. — J'avais cru que vous étiez mieux instruit de la docilité des âmes à leur guide. Vous voulez donc que les esprits se dérangent pour vous instruire et que vous leur demandiez si vous avez le temps de leur obéir ? Je vous ordonne d'aller à la Maternité aussitôt que vous irez à vos affaires à Paris... »

3 août. — « Je vous apporte le moyen de vous occuper d'une pauvre femme qui meurt lentement et que vous allez sauver de la mort en lui donnant la vie. Je vous dirai ce que vous avez à faire et je vous conduirai jusqu'à la victoire sur le mal et sur les méchants médecins qui la font mourir. Apprenez que le mal dont elle souffre s'appelle la maladie de Bright et que son mal est localisé dans la région de la moelle épinière (1). Je vous invite à lui dire que le mal dont elle souffre est guérissable et que vous connaissez des médecins qui pourront la guérir si elle sortait de l'hôpital et si elle décidait de rentrer dans une clinique où elle sera bien mieux soignée. Vous la conduiriez à la maison de M^{me} Grand'homme qui la prendrait chez elle et lui donnerait ses soins gratuitement. Je la prévient de votre visite et je vous donne son adresse rue de Vanves, n° 86, à Vanves.

1. Le mal de Bright est une affection chronique des glandes rénales sans aucun rapport avec la moelle épinière.

Vous lui direz que vous êtes envoyé par l'esprit de son guide et par celui de votre guide qui se connaissent et qui se sont concertés pour que leurs actions s'unissent. Elle a le téléphone : Vanves 0.82. »

Le lendemain matin 4 août M. P. F. va à Vanves. On ignore l'existence d'une doctoresse Grand'homme dans le pays. P. F., se servant de la dernière page d'un livre qu'il porte sur lui, interroge l'esprit qui écrit : « *Allez aux confins de Vanves et de Clamart* ». P. F. s'y rend et pose une nouvelle question dans le but de préciser : « *Approché-je ?* » Réponse : « *Je vous ordonne d'aller à la Maternité avant d'aller voir M^{me} Grand'homme* ». P. F. exprime son étonnement. Objuration sévère : « *Vous avez le sang bouillant. Je vous calmerai. Ne faites pas tant de tapage.* »

L'après-midi, P. F. va à ce que l'Esprit appelle la Maternité, c'est-à-dire à l'hôpital de la Charité, rue Jacob. Il n'y a pas de salle Vacquerie, il n'y a pas de malade Lomonier. Il y a eu une malade Lemonier, mais elle est morte depuis plusieurs semaines. P. F. s'en va, s'étonnant avec un peu d'humeur qu'un esprit lui ait fait entreprendre ces démarches inutiles. Imbu de lectures de livres spirites, « il est possible que je sois mystifié, pense-t-il, par un mauvais esprit qui prend les dehors et le ton d'un esprit de pureté et de bonté ».

Une heure plus tard, dans une salle de rédaction où il est seul, il reçoit, par écriture impulsive, cette réponse :

« Je vous ai envoyé à la Maternité pour vous faire une épreuve de patience et je vois que vous ne l'avez pas bien passée.... Vous avez bien raison de croire que les mauvais esprits vous conseillent et je vous préviens que leur action est votre seule cause d'insuccès. Je vous quitte, mon cher ami, et vous salue, avec regret de voir que vous ne pouvez pas être celui que je croyais pouvoir être. C'est votre cervelle qui a perdu votre cœur et je vois qu'elle a de la modestie un piètre sentiment. Je vous donne à penser quel voyage inutile j'ai fait en venant vers vous. Je vous salue et je m'en vais auprès de votre fils qui est atterré de votre attitude. Je m'en vais et je ne vous importunerai plus. »

Quelques paroles de soumission de P. F. apaisèrent bientôt l'irritation du Guide, qui continua de fournir à son élève un enseignement philosophique et moral empreint d'une parfaite orthodoxie Kardécienne.

A un moment, profitant d'une période dans laquelle son Guide montrait plus d'aménité, P. F. lui propose astucieusement d'écrire une étude en collaboration, P. F. fournirait sa main docile, le Guide tout le reste. Ce fut accepté. Un livre fut commencé sous ce titre : « Le véritable caractère de l'Art au point de vue de son rôle de serviteur de l'esprit ».

Les deux premières pages furent données dans une séance. Elles n'eurent pas de suite. En voici un extrait :

« L'actuelle façon qu'a l'artiste de communiquer avec la nature et de correspondre avec son modèle, l'amène à lui demander d'abord des avis, comme à une amie ; mais, à la fin de la conversation, la Nature est complètement accaparée par l'ami auquel elle a donné des conseils, et cette amitié devient de la haine, car elle aboutit à de la trahison. Cette façon de la représenter accommode la beauté de la terre aux yeux de ceux qui l'habitent, et non de ceux qui l'ont quittée. Cette forme de la Nature est celle de la matière et non celle de l'Esprit. Elle correspond aux mœurs de la créature et non pas aux mœurs de ceux qui ont cessé de regarder la matière avec les yeux de la chair. Cette présentation de la Nature et de la matière est montrée avec complaisance et égoïste amour par l'artiste qui marche en aveugle au-devant de la lumière. Il compose son œuvre comme une colombe fait son nid avec les plumes de son ventre. Il n'a, dans le cerveau, que l'impatient désir, quasi animal, de traduire une imaginaire perfection à laquelle il manque la certitude de pouvoir caractériser la véritable expression de la beauté et sa leçon perpétuelle. Car la colombe voit bientôt la tempête emporter le nid, et l'artiste voit bientôt l'œuvre d'art commencer à blémir sous le baiser de l'avenir, la flétrissure du temps et la corruption de la matière : c'est l'ac-

complissement fatal de la décadence de tout ce qui a été modelé ou tissé de main d'homme. Et le « présumé chef-d'œuvre » est tout comme la monnaie sur laquelle on a frappé l'effigie des rois, et à laquelle le temps donne l'apparence de la matière la plus commune, la moins artistiquement travaillée. »

Enhardi par ses conversations journalières avec le Guide et croyant avoir capté sa confiance, P. F. en arriva à oser présenter, avec déférence d'ailleurs, des objections à certaines de ses opinions. Mal lui en prit. Ce fut l'occasion d'une chaude querelle dans laquelle Forthuny fut durement traité. C'est au moment où le Guide le vitupérait le plus fortement que sa main écrivit dans une si grande frénésie de gestes. En voici quelques spécimens :

« Vous avez eu la malheureuse pensée de vous insurger contre le mot « vagabondage » qui vous agace et qui vous a vagabondé dans la cervelle depuis votre initiation à la connaissance de la Vérité de l'Astral. Vous avez eu la malheureuse pensée de vous amuser de ce mot qui vous a paru un peu vicillot et un peu archaïque¹. Avez-vous donc oublié qu'il a un sens défini et qu'il a le bonheur de correspondre à un vaste nombre d'acceptions et de possibilités ? Vous dites que vous le savez bien, mais vous avez eu l'audace de dire aussi que c'est un mot de vieux. Je vous ai donné l'enseignement de la vie de la terre et de la matière dont vous êtes fait avec votre orgueil et vos préjugés de vaniteux grammairien de pacotille et de contrebande, avec votre imagination à la fois malade et maladroitement inspirée de la vanité des hommes.... »

Le lendemain d'un jour que P. F., de dépit, avait jeté sa plume sous le coup d'observations par trop vives, le Guide lui fit écrire :

1. P. F. avait exprimé à son Guide l'imprudente opinion que dans ses messages revenait avec une extrême persistance le mot « vagabondage ».

« Je vous ai envoyé de durs enseignements, vous les méritiez. Je vous ai secoué cavalièrement et averti que si votre arrogance ne prenait pas fin, je vous abandonnerais à votre triste sort. A ce moment, vous vous en souvenez, vous avez eu la criminelle pensée de me jeter votre plume à la figure. Et je vous ai dit que cela était de la dernière des insolences, de me traiter ainsi.... Ce fut une bien abominable faute que de me frapper au visage, votre plus grande faute depuis que votre vie terrestre a commencé. Je vous entends me dire que vous me demandez pardon et je vous avertis que toute votre vie ne suffirait pas à vous faire pardonner. C'est la condamnation de votre âme. Le rachat de cette faute appelle la soumission la plus complète à ma volonté. »

Tout autres furent les rapports de P. F. avec l'Entité Frédéric F. C'est en Esprit désormais informé des grands mystères de la vie et de la mort que le fils parle à son père, mais il le fait en termes toujours respectueux. Les lignes suivantes en montrent la manière :

29 juillet 1920. — « Cela est bien difficile de décrire le grand bonheur de la cérémonie où les âmes sont délivrées de leur enveloppe de chair et où les derniers voiles de la vie terrestre se déchirent devant le monde de l'au-delà. Les adorables vérités de la contrée où l'on découvre la Clef des Mystères de la création sont là, étalées dans la lumière de la céleste voûte et la clarté des mondes astraux qui la décorent.

Je les ai admirées, véritablement émerveillé dans le premier instant que je suis arrivé au milieu d'elles et je déclare avec certitude que les cerveaux les plus parfaits de la terre ne peuvent pas voir des conceptions aussi merveilleuses se former dans leurs rêves délicieux ; je les ai admirées dans le ravissement et l'extase. Mon éducation s'est faite et, lentement, j'ai découvert que la mort était le dédoublement de la dépouille humaine et que la vie était la condamnation de l'âme à la prison de la matière.

Je devenais témoin de la belle mathématique qui administre le mouvement des célestes patries, où les âmes se rendent lorsqu'elles ont terminé leur exil sur la terre. Les formidables

vérités de la création des mondes m'apparaissaient dans leur splendeur adorable et je me voyais averti de la Vérité de l'Infini. Mon orgueil d'autrefois abdiquait devant cette vérité et se faisait humblement le dernier des mercenaires au service de la Divinité qui avait créé des cathédrales si belles dans le ciel des morts. Les merveilles dont le détail me transportait de joie se déroulaient dans les décors les plus verdoyants et les dessins de la beauté la plus captivante. Au milieu de la route céleste, dans un cortège de blancs Esprits, le bon Juge qui devait me donner la direction à suivre me considérait avec sympathie et me demandait si je déplorais les derniers événements qui m'avaient détaché de la terre. Je lui répondais que je me gardais bien de lui donner l'occasion de me trouver ingrat pour les bonheurs si élevés que je lui devais depuis mon arrivée dans l'Astral, mais que je connaissais sur la terre des êtres dont les larmes me touchaient douloureusement. Il me dit que vous étiez de ceux qui ne peuvent être longtemps dans la douleur sans avoir le dernier espoir de la retrouvaille définitive.

Alors, je suis parti et j'ai beaucoup adoré le Créateur qui m'a donné la conviction de la vie éternelle et de la Grande Vérité des Elus. Je me suis maudit d'avoir douté de Dieu et je lui ai demandé pardon en lui demandant aussi de bien vouloir me faire la grâce de me laisser dégager de l'ignorance les êtres qu'il a fait pleurer en me retirant à leur amour.

Demain je te dirai la suite de ce merveilleux récit et tu verras qu'elle est aussi belle que le commencement. Adieu, mon cher papa, et va donner à maman et à Colette le baiser de leur conseiller et de leur guide. Fred. »

Baignant dans la source de toute connaissance, l'Entité Frédéric F. fit des présages. Le premier ne fut pas heureux :

« Mon grand-père, dit-il — les 18 et 20 juillet 1920, — va mourir ce mois, le 27 juillet, du cœur. Il faut faire venir la famille d'André de la campagne. »

Il y a plus de cinq ans que cette prédiction fut faite. Le grand-père, âgé de 84 ans, vit encore.

En ce qui concerne la survenue d'un don de clairvoyance et de guérison, « le Guide » avait, de son côté, fait des prémonitions dont il est à propos, par quelques citations, de renforcer l'idée :

« Bientôt vous aurez le pouvoir d'avancer, comme vous le voudrez, votre esprit dans l'Astral et dans le plan de la connaissance de la plus complète avance vers le monde de l'après mort et de l'après vie. Le véritable avancement de votre esprit se fera par le moyen de la clairaudience et de la clairvoyance, et cela aura lieu bientôt.... »

... Vous aurez un cortège de disciples qui viendront autour de vous et voudront connaître votre enseignement. Oui, vous avancerez assez pour pouvoir être le Guide de la Société contemporaine.... Cela a été la volonté de Dieu que votre visage ait une petite ressemblance avec celui du Christ. Je veux vous avertir que cette ressemblance a été le signe du sens de la Divinité qui s'est attachée à votre personne.... »

... Bientôt vous aurez le don de pouvoir faire des miracles et vous commencerez le voyage de véritable pèlerinage vers tous ceux qui ont besoin de la vérité. A ce moment vous irez d'abord en Amérique du Nord et, en ce lieu de la terre, vous commencerez à vous faire connaître par la ferveur de votre foi et par la façon que vous aurez de la répandre. A la fin de votre séjour en Amérique vous irez à la colonie de la fameuse créole qui a été l'Impératrice des Français sous Napoléon. Là vous aurez le bonheur de vérifier la permission qui vous aura été donnée de vous avancer dans la voie de la célébrité qui vous permettra de faire des miracles. Ne l'oubliez jamais, avec la permission de Dieu votre véritable règne sera dans la colonie de Cuba où vous aurez la certitude que Dieu vous avantage un véritable trône spirituel. Cela vous portera vers le désir de voir cet autre pays où le Christ fut célèbre en se consacrant à sa mission, et vous y serez autant dire crucifié. »

L'Entité Frédéric F. fit à son père, en de nombreux messages, ces mêmes prédictions d'une mission parmi les hommes et de la survenue d'un don de clairvoyance au moment où il s'y attendrait le moins :

« ... La médiumnité de la voyance et de l'audition vous viendra le matin du dernier jour de l'année à la manière d'une véritable étreinte.... Vous pourrez faire des miracles et de l'apostolat. Vous aurez à soutenir une lutte contre les docteurs de la loi, contre les Sanhédrins de la science et de la philosophie. Cela vous avancera vers la connaissance du martyre. Je vous dis que vous avancerez dans la voie de la connaissance de la médecine, de la chimie, et que vous parlerez à vos contemporains de ces deux sciences, dans le sens le plus avancé vers l'Astral, au point de pouvoir guérir le cancer de vos frères qui vous remercieront. Le temps n'est plus éloigné.

... La mission de papa doit avoir lieu le plus tôt possible, cela viendra bientôt qu'il pourra me voir devant lui et je prédis que cela aura lieu avant la fin de l'année....

... Le don tu l'exerceras avant peu et dans toutes les classes de la Société. Sa conséquence sera de complètement modifier votre existence, la mission vous portera à travers le monde.

... Cette faculté, mon cher papa, elle commencera bientôt et au moment où tu ne t'y attendras pas. Car la manière avec laquelle tu commenceras à m'entendre te parler et à me voir commencera comme l'autre façon que tu as eue et qui t'a amené à laisser courir ta main sur une feuille de papier.

... Ta médiumnité actuelle, mon cher papa, aura une autre forme et tu la connaîtras bientôt. Médiumnité autrement admirable que celle que tu as. Elle attirera l'attention du monde. Elle l'amènera une complète communication avec la pensée du monde de la terre et de l'esprit. Elle aura un très grand retentissement, celui d'une force amenée du fond de l'au-delà....

... Bientôt la certitude de la médiumnité de la vision et de l'audition t'aidera à comprendre la raison pour laquelle tu ne peux pas mieux écrire¹. Cet état fâcheux commencera à terminer la période de la préparation de ton état nouveau. Le moment arrivera vite où tu pourras communiquer avec l'au-delà. Cela aura lieu, comme je te l'ai dit, au moment où tu n'y penseras pas du tout. Cette faculté tu la conserveras toute la

1. Message écrit le 12 décembre par violentes et douloureuses saccades du bras. L'écriture impulsive devait cesser le 25.

vie et tu l'appliqueras à dialoguer continuellement avec les morts. Cela aura comme conséquence l'étonnement de bien du monde, et la manière avec laquelle tu la montreras à la foule l'amènera à admettre le monde de l'esprit. C'est le 25 décembre que viendra cette médiumnité nouvelle. »

Ainsi vécut Pascal Forthuny, durant le deuxième semestre de 1920, dans un commerce incessant avec deux « Entités spirituelles ». Il en reçut des conseils moraux conformes à ceux des évangiles, un enseignement philosophique reflétant des lectures de livres spirites, des monitions et des prémonitions fausses, et l'annonce qu'il deviendrait clairvoyant et guérisseur.

P. F. possédait-il déjà à cette époque la faculté de connaissance supra-normale ? Rien ne prouve qu'il l'avait. Rien ne prouve qu'il ne l'avait pas. Ce que l'on peut dire c'est qu'elle ne fut pas, à proprement parler, sollicitée. Livré à une sorte de clivage de son psychisme, sans but métagnomique véritable, P. F. exprima par écriture impulsive les élaborations sous-conscientes de son fonds mental d'artiste et de néophyte spirite. Il le fit à la manière classique : avec création de personnalités. Fut-il certain de l'existence de ces personnifications ? P. F. était un artiste, peu chargé de science et n'ayant pas eu le temps, ni peut-être le goût, de se tenir au courant des travaux psychologiques sur la genèse subconsciente des sentiments et des idées. Par contre, il venait de s'imprégner des enseignements Kardécistes, et de perdre un fils très aimé. S'il n'y avait eu que le « Guide », maître irascible, prétentieux, faillible, P. F. fût vraisemblablement resté dans le doute. Mais il y avait son fils ! Chez un grand sensitif, chez un puissant imaginaire, le sentiment devait l'emporter sur la logique rationnelle.

De cette phase psychologique, si pittoresque dans sa tristesse, le psychologue est enclin à retenir que le psychisme de P. F. y prit l'habitude de la dissociation fonctionnelle entre le conscient et le subconscient si favorable aux manifestations des plans profonds de la pensée, et qu'il se donna, à travers une végétation mystico-philosophique abondante, l'indication monitoire ou prémonitoire du don de connaissance supra-normale. La première occasion qui, dans la suite, créa la bonne condition de le solliciter, le fit apparaître soudain, telle une eau souterraine sous pression qu'un forage bien appliqué fait brusquement jaillir. Cette occasion vint un an environ après que P. F. eût perdu sa propriété d'écriture impulsive.

Dans l'hiver de 1921, quelques personnes étaient réunies dans un salon de l'Institut Métapsychique de Paris. Forthuny était présent. Une clairvoyante s'y trouvait : M^{me} de B. A un certain moment, le D^r Geley tendit une lettre pliée à cette dame, lui demandant de dire ce que ce contact lui suggérerait. P. F., d'humeur plaisante, intercepta la lettre : « Ce ne doit pas être difficile, s'écria-t-il, de raconter quelque chose d' applicable à n'importe qui ! » Et il se mit à parler à la manière des clairvoyants, mais au hasard des idées qui passent. La lettre était du sinistre Landru. Ce qu'en dit Forthuny eut quelque sens, mais fut tenu pour une heureuse coïncidence.

M^{me} Geley prit un éventail sur une table du salon, le présenta à Forthuny et lui dit : « On va bien voir s'il s'agit de chance. Qu'est-ce que vous donne le contact de cet objet ? »

Toujours plaisantant, et n'ayant d'autre but que de

simuler la manière des voyants et aussi de voir jusqu'à quel point le hasard peut être favorable, P. F. palpa l'éventail et s'écria : « Qu'est-ce que c'est ? J'ai l'impression d'étouffer ! Et j'entends à côté de moi : « Éliisa ! »

Stupéfaction de M^{me} Geley. Cet éventail lui venait d'une vieille dame morte sept ans auparavant de congestion pulmonaire, et qui, durant cette dernière maladie, s'en servait pour se donner de l'air. L'amie qui la soignait s'appelait Éliisa.

A ce récit, P. F. fut peu éloigné de penser qu'alors qu'il croyait se moquer c'était lui qu'on moquait.

M^{me} Geley quitta le salon, y revint quelques minutes après avec une canne : « Voici, dit-elle à Forthuny, un objet qui a une histoire bien spéciale, vous ne pouvez pas la connaître. Si vous la trouvez, c'est que vous êtes sans aucun doute un clairvoyant. »

« Cette fois, pense P. F., je vais m'écrouler. La chance ne peut pas indéfiniment durer. Je me suis engagé dans une drôle d'histoire. Allons jusqu'au bout ! »

Palpant la canne, gravement, il se met « en cabotin » à décrire des paysages, des mouvements d'armées, au loin, au delà de la mer, du côté de l'Orient. Il parle d'un jeune officier qui possédait la canne, de son retour en France, par mer, du torpillage de son bateau, ... etc.

« Mais tout cela est exact ! confirma M^{me} Geley, cette canne a appartenu à un jeune Français qui a fait comme officier la campagne de Grèce. Son bateau a été torpillé lors de son retour en France et coulé. Sauvé du naufrage, il est tombé malade et il est mort deux ans après. »

A ce moment P. F. connut une des grandes émotions de sa vie. « Le hasard est un maître admirable, se dit-il, ou alors : Quoi ?... Aurais-je une faculté que je ne soupçonnais pas ? »

Poussant plus loin l'épreuve, M^{me} Geley va chercher une lettre dans une autre chambre. Elle la met dans une main de F. de telle manière qu'il lui soit impossible de lire un seul mot. F. la presse dans sa main et bientôt s'écrie : « Oh ! Madame ! Cette lettre a été écrite dans une bien jolie ville. C'est l'Orient... Il y a un port. C'est admirable ! Quelle vue magnifique ! Quel beau ciel bleu !... etc. »

La lettre avait été écrite 20 ans auparavant, à Constantinople, par le père de M^{me} Geley.

Ainsi se manifesta la faculté métagnomique de P. F. alors qu'il s'amusait à parodier la manière des clairvoyants, c'est-à-dire quand, pour la première fois, il se trouva dans une condition favorable au travail métagnomique.

Tout de suite, cet incident se répandit. Forthuny clairvoyant devint le grand attrait de réunions d'amis. Il n'y eût thé ou dîner que sa faculté ne fût mise à l'épreuve. Il se gardait bien de s'y dérober, tant il prenait plaisir à éprouver son jeune don. A cet exercice, peu à peu, sa clairvoyance s'affirma, se précisa, s'amplifia. Il prit l'habitude de travailler devant un nombre variable de personnes sans se douter des difficultés, insurmontables pour la majorité des clairvoyants, qu'il se donnait à vaincre.

M. Jean Meyer, dont Forthuny était devenu le collaborateur à la *Revue spirite*, comprit bientôt quelle puissance de démonstration représentait cette faculté

capable d'opérer en public. Il obtint de P. F. qu'il donnât chaque semaine une séance au siège de l'Union spirite, 8, rue Copernic. Là, devant une assistance de plus de cent personnes parfois, il exécuta ce prodige de circuler au milieu d'elles, s'arrêtant tantôt devant une, tantôt devant une autre, révélant un ou plusieurs épisodes, parfois très intimes, de leurs vies ou de quelqu'un de leurs ambiances. La variété, la précision, l'incontestabilité des faits qui se produisirent ainsi attirèrent autour de Forthuny des curiosités sans cesse renouvelées. Très nombreuses furent les personnes qui allèrent y chercher la chance de réponses inopinées à leurs inquiétudes secrètes. Peu nombreuses furent celles qui prirent simplement intérêt au spectacle psycho-philosophique qui leur était offert. Aucun psychologue professionnel ne se trouva pour étudier ce cas si plein d'enseignements.

Fortement intéressé par les résultats de ce travail spécial de P. F., je lui demandai de venir l'effectuer à l'Institut Métapsychique en vue d'études. Enchanté d'être utile à la recherche scientifique, il accepta, malgré un labeur par ailleurs écrasant, de nous donner deux séances par mois. La première eut lieu le 12 mai 1925.

CHAPITRE III

Les séances publiques de métagnomie
faites par M. P. Forthuny à l'I. M. I. de Paris.

Les conditions générales des séances. — Le public e ces séances se recrute, pour ainsi dire, de lui-même. Dans la *Revue Métapsychique*, nous annonçons la date des séances, et les abonnés viennent à leur guise, amenant des membres de leur famille, des amis de Paris ou de passage. Chacun entre à l'I. M. I. librement, sans formalité, et va prendre place dans le grand salon, n'importe où, sans avoir contact avec quelqu'un de la maison. Même mode de recrutement de l'assistance que quand on annonce dans un périodique une conférence à laquelle on peut assister sans contrôle d'entrée. En résumé : public de « porte ouverte ».

Dans la succession des séances, l'assistance se com-

pose d'une sorte de fonds quasi permanent de personnes suivant avec un intérêt soutenu le spectacle métapsychique donné par Forthuny, et de nouveaux venus dans la proportion approximative de 50 %.

On a pu remarquer que P. F. a une prédilection pour les nouveaux venus. Cela est conforme à son goût de l'inhabituel. Il s'y joint le motif de se mettre dans la condition d'incontestabilité du fait métagnomique qu'amoindrirait le soupçon d'une quelconque information préalable.

Le milieu humain dans lequel P. F. a opéré est donc tel que, *dans l'ensemble*, je suis personnellement certain qu'il travaille « sur inconnu ».

D'ailleurs, les plus beaux faits qu'il a produits eurent trait à des étrangers de passage à Paris, venus pour la première fois à l'I. M. I. Pascal F. ignorait leur existence, et eux-mêmes ignoraient jusqu'alors celle de Forthuny.

Le seul but de P. F., dans ces séances, est d'être utile à l'étude, puisqu'on le lui demande.

Personnellement, j'y trouve une condition d'observation d'un genre que je n'ai jamais rencontré jusqu'aujourd'hui, en raison des difficultés à surmonter par le sujet métagnome obligé à vaincre les obstacles du « trac » inhibitif et des influences perturbatrices de présences exagérément multiples; en raison aussi des incidents psychologiques indéfiniment variés qui surgissent à tous moments, fournissant sans arrêt des enseignements sur la collaboration inter-mentale subconsciente.

Pour tirer le plus grand parti de cette sorte de laboratoire psychologique complexe, j'ai, à diverses reprises, essayé de faire comprendre au public que les

séances qu'on lui donne sont moins un spectacle de démonstration qu'un champ d'études dont il profite, et qu'il doit aider à ce travail en faisant, soit à haute voix pendant la séance, soit en particulier après séance, l'exposé circonstancié des événements révélés par P. F.

Là est le côté défectueux des séances de métagnomie en public. L'observateur y est à la merci des témoignages. C'est du degré de franchise et de courage moral des personnes que dépend l'exactitude du contrôle. Isolé et en séance particulière, on se laisserait aisément aller, sous le coup de l'étonnement, à dire la vérité correspondant aux informations métagnomiques faites. Devant beaucoup de monde, surtout si l'on est accompagné de parents, d'amis, on résiste d'instinct, pour peu qu'il s'agisse de quelque chose qu'on veut laisser secret. Beaucoup d'indications métagnomiques fournies par Forthuny s'amoindrissent ainsi, dans les comptes rendus sténographiés, par un « c'est vrai », pour toute réponse, ou s'annulent dans un « je ne comprends pas bien », un « je ne vois pas », précédés d'une expression d'étonnement, puis d'hésitation. Beaucoup d'autres indications, reconnues partiellement vraies, ne peuvent se comparer qu'à l'aveu d'une réalité en partie dénaturée. Il ne saurait en être autrement. Si je signale cela, d'ailleurs, c'est seulement pour faire comprendre que le rendement réel de la faculté métagnomique de P. Forthuny l'emporte de beaucoup sur l'apparence, surtout quant à la qualité d'adéquation au réel des révélations faites, et aussi quant à leur quantité.

Le nombre des assistants à ces séances a varié de 40 à 200. P. F. ne pénètre dans la salle qu'à quatre heures, pour commencer immédiatement son travail. Pendant

que la salle se remplit, il est à l'étage au-dessus, isolé du monde.

Forthuny arrive devant son public, le parcourt d'un regard circulaire. Bientôt, ses yeux s'arrêtent sur une personne. Il s'en approche. C'est alors, quelquefois, des sortes de sollicitations, à la manière d'un pêcheur à la ligne volante. Il lance une initiale, ce qui ne signifie rien, un prénom, un nom propre, un nom de lieu. « Henri ? cela ne vous dit rien ? » — « Henri, c'est le nom de mon frère », répond quelqu'un. En même temps, un ou deux voisins s'écrient : « Henri, c'est mon prénom », « Henri joue un rôle dans ma vie ». — « Je vais commencer par le Henri de Monsieur, dit Forthuny, et je m'occuperai ensuite des deux autres. » Et il part sur le « Henri », frère de la première personne, révélant des éléments parfois si précis d'un épisode de vie que personne ne songe à une possibilité de coïncidence. D'autres fois, c'est sans question amorçante, mais par des affirmations immédiates, nettes, n'attendant aucun acquiescement, qu'il aborde quelqu'un et le frappe de stupeur par l'exactitude de ce qu'il dit. Pendant une heure, P. F. s'amuse ainsi, car cela l'amuse, au milieu du public, s'adressant successivement à une dizaine de personnes. Pour toutes, le déclenchement métagnomique ne se fait pas. Il essaie. Il effectue quelques touches, si cela ne rend pas, il cesse, passant d'une personne à une autre jusqu'à ce que l'inspiration jailisse.

Cette manière de ne pas s'attarder à des essais infructueux ne fut pas toujours la sienne. Quand il nous vint à l'I. M. I., il avait une habitude due à ce qu'il se croyait inspiré des esprits. Il disait : « On me

montre », « on me dit », enclin à attribuer à une influence surhumaine des connaissances dont il croyait le psychisme de l'homme vivant incapable. Logique avec cette conception, P. F. se comportait comme si l'esprit inspirateur, sachant tout ce qui concerne les vivants, ne devait trouver aucune vie individuelle inaccessible à sa connaissance. Il s'irritait à se voir impuissant devant telle ou telle personne et s'entêtait, dans une frénésie de vains efforts, à faire jaillir des vérités. A son grand étonnement, il n'en advenait qu'informations hésitantes et implacablement fausses. Aux deux premières séances, je l'ai regardé, sans intervenir, compromettre ainsi quelques beaux faits de connaissance supra-normale par d'insistants essais stériles ou erronés. Puis, je lui ai fait comprendre que, dans la métagnomie à objectif humain, la source qui inspire, c'est le psychisme de la personne en cause; qu'il s'agit d'une collaboration intermentale active obéissant à une physique encore inconnue, et que tout se passe comme s'il y avait, entre détecteur et détecté, nécessité d'accord vibratoire; qu'il y avait donc lieu, pour le meilleur rendement de sa faculté, de ne persister dans ses essais que pour les personnes avec qui le phénomène métagnomique se manifeste tout de suite.

Se rendant compte que ces observations concordaient parfaitement avec les vicissitudes de l'exercice de sa faculté qui, jusque-là, lui avaient semblé incohérentes, P. F. prit le parti — et tout de suite s'en trouva bien — de cesser toute tentative dès qu'il n'en résulte pas presque aussitôt des informations vraies, ou, si la personne est une favorisante, de s'arrêter à partir du moment que se succèdent des indications erronées :

signal que la collaboration inter-mentale s'est, pour ainsi dire, désengrenée.

Depuis la mise en pratique de cette règle, le rendement de la faculté de P. F. n'a plus été vicié par des fonctionnements à faux, « dans le vide »; il varie suivant ses dispositions psycho-physiologiques du moment et la qualité influençante des personnes prises à parti.

Comme P. F. accomplit cette acrobatie psychologique de faire fonctionner métagnomiquement son psychisme sous l'influence d'un autre psychisme sélectionné au milieu de quarante à deux cents autres influences psychiques, le rendement en est nécessairement réduit en qualité, et surtout en quantité, par rapport à ce qu'il serait à l'égard de chacune des mêmes personnes données en objectifs isolés en séances privées. Ce sont surtout des états d'âmes, des épisodes de vie que F. glane dans sa promenade à travers l'assistance. Mais ces fragments de personnalité ou d'existence sont parfois si nettement déterminés qu'ils constituent des faits métagnomiques d'aussi bonne valeur démonstrative et enseignante que s'ils étaient plus amplement poursuivis dans les détails.

Arrivé à l'exposé des faits, me voici dans un certain embarras. Il semble que le mieux serait de donner *in extenso* le compte rendu (pris en sténotypie) des séances. Or, c'est pratiquement impossible. J'ai en ce moment les documents sous les yeux. Ils représentent, à ce jour, la matière de quinze séances et un texte de 300 pages. Par nécessité, je me bornerai à découper dans chaque séance les faits les plus instructifs par leurs qualités intrinsèques ou par les conditions dans

lesquelles ils se sont produits. Au chapitre des enseignements, une table statistique établira les rapports de quantité entre les faits probants, ceux plus chargés d'indications erronées, et les échecs complets.

Séance du 17 juin 1925.

M. Pascal Forthuny entre dans le salon de l'I. M. I., fait quelques pas parmi les assistants et s'arrête devant un nouveau venu : « Pierre, Petr..., Peter... ? », dit-il.

Réponse. — « Je m'appelle Petroff. »

P. F. donne toute une suite d'indications sur des événements de la révolution russe, rendues sans valeur par la confiance hâtive de son nom faite par M. l'Amiral Petroff.

« ... On vous a fait, continue P. F., une proposition par l'intermédiaire d'un Russe ou presque Russe ; je ne dirai pas Russe complètement : un naturalisé Russe. Il vous a dit ceci : « Si vous voulez revenir là-bas, vous avez tous ces avantages, sinon l'occasion ne se représentera plus ». Vous avez refusé net.

M. Petroff. — Oui, j'ai refusé de revenir en Russie tant qu'il y aura les Bolchevicks.

M. Forthuny. — On est venu vous dire : « Les Bolchevicks vous autorisent à rentrer pour telle ou telle chose ». Vous avez répondu négativement. L'homme qui est venu vous chercher n'était pas Russe. C'était un délégué. Il n'est même pas de l'Est européen, Il était Français.

M. Petroff. — Il était Français, en effet.

M. Forthuny. — On me montre que vous avez changé de route sur la mer, vous ne veniez pas directement en France ; et cependant, parti d'où vous étiez, vous aviez la ferme intention d'aller directement en France. N'avez-vous pas été en Grèce ?

M. Petroff. — Oui, j'ai fait un voyage là-bas.

M. Forthuny. — On me dit une chose qui n'a pas beaucoup d'attache mais qui est ceci : n'auriez-vous pas pensé à cette cérémonie familiale — je ne sais pas si elle est russe — où il y a un gâteau sur la table et autour duquel on met des bou-

gies. Est-ce que vous n'avez pas eu une conversation à propos de cette chose ?

M. Petroff. — Peut-être, parce que nous n'avons pas fait cette année cette cérémonie ; j'étais malade.

M. Forthuny. — Vous avez déploré de ne pas la faire ?

M. Petroff. — Oui, cela m'était plutôt désagréable de ne pas l'avoir faite. C'était à Pâques, et c'est une coutume en Russie.

P. Forthuny, après avoir donné des indications concernant diverses personnes, arrive devant quelqu'un, jamais venu à l'I. M. I., et qui a donné son nom à la fin de la séance : Dr Pojarsky.

M. Forthuny. — Vous, je vous vois sur un pont de navire. Est-ce que cela répond à quelque chose ?

Dr Pojarsky. — Oui. Cela répond à quelque chose.

M. Forthuny. — En même temps je vous vois — cela n'a peut-être pas de rapport — je vous vois, peut-être dans l'avenir ou dans le passé, dans une salle de conférence ; bien que vous ne soyez pas professeur, vous parlez comme si vous enseigniez déjà quelque chose ; vous avez un auditoire qui vous écoute avec respect et tout ceci est lié avec un pont de navire. Voyez comme c'est confus. Est-ce que vous pouvez expliquer ce qu'il y a de fondé dans ce que je viens de dire ?

M. Pojarski. — En effet, je suis médecin et j'ai fait des conférences à bord, me rendant à Constantinople, à des gens d'équipage.

Séance du 7 juillet 1925.

P. F. entre en séance ainsi : « Je vous salue tous et vous demande de me débarrasser d'une chose dont je me sens tyrannisé depuis trois jours. J'ai quelque chose à dire au sujet de M. Guanl (1), quelqu'un est-il Guanl ou a-t-il un Guanl dans son entourage ?

Une dame. — Moi je connais quelqu'un qui s'appelle Guanl.

1. Par discrétion ce nom n'est pas celui donné par P. F. ; il est l'équivalent en rareté. De même le lieu géographique qu'on lira plus loin sera changé.

Mme L... — J'ai également des amis qui s'appellent Guanl.

M. Forthuny (s'adressant à *Mme L...*). — Je vais tâcher de voir pour votre Guanl. L'injonction que j'ai à faire d'une manière impérative au dit Guanl est de renoncer immédiatement à un projet qui n'a jamais apporté que des déboires et qui mènerait à la catastrophe si on ne rompt pas immédiatement. Est-ce que cela signifie quelque chose? N'y a-t-il pas eu pour ce Guanl un projet d'union malheureuse?

Mme L... — Oui.

M. Forthuny. — Je vais donc travailler avec vous. Il y a eu une fuite d'une personne.

Mme L... — Oui.

M. Forthuny. — Il y a l'expression d'un sentiment d'horreur. Je n'exagère pas en employant le mot horreur. Il peut y avoir une sorte de désaffection, de fatigue des gens, tout est possible, mais là, c'est de l'horreur, une horreur que je qualifierai de tragique. Est-ce que cela représente quelque chose dans ce drame de famille?

Mme L... — Oui.

M. Forthuny. — La Bavière? Qu'est-ce que cela a à faire dans cette chose?

Mme L... — La famille est originaire de là.

M. Forthuny. — On me montre une silhouette d'un officier revêtu d'un uniforme étranger. J'y verrais un Anglais. Cet Anglais vient dans cette famille Guanl au lendemain de la guerre; il apporte des nouvelles d'un autre Guanl.

Mme L... — Je ne sais pas.

M. Forthuny. — Cet Anglais est une des causes des troubles de la famille. D'autre part, ceci n'étant qu'un épisode, je vois la jeune fille à laquelle j'avais fait vaguement allusion tout à l'heure s'en aller dans un pays du Sud-Est français, ayant habité ce pays-là. Elle y retourne, pour ainsi dire, dans sa famille.

Mme L... — Oui. Ils sont réunis actuellement.

M. Forthuny. — Elle est attendue par deux femmes qui l'ont beaucoup aimée et dont l'une d'elles l'a élevée. A-t-elle sa mère? N'y a-t-il pas une femme paralytique?

Mme L... — Oui, mais elle est morte.

M. Forthuny. — Je vois un département qui pourrait être la Drôme?

Mme L... — C'est exact, ils sont à Valence.

M. Forthuny. — N'y a-t-il pas eu là une tentative de suicide double?

Mme L... — C'est possible.

Forthuny fait des révélations à différentes autres personnes, puis revient dans le coin du salon où était assise *Mme L...* et, s'adressant à une autre dame, dit : Laurent? Qui est Laurent pour vous?

La dame. — J'ai quelqu'un dans ma famille qui s'appelle Laurent.

M. Forthuny. — La tête broyée, la tête serrée, le voyez-vous ce Laurent? Il a la tête resserrée comme s'il avait plus d'une contrariété, une suite extrêmement grave de soucis déjà réels compliqués d'une affection de la tête. Ce n'est ni congestion, ni névralgie, mais quelque chose de plus grave.

La dame. — Il a en effet souffert, mais pas à ce point.

M. Forthuny. — Je dis qu'il a cette maladie dans la tête, et de plus un souci qui lui donnera une terrible exaltation dans la tête. Pour le moment cela ne représente peut-être rien, mais il serait intéressant s'il y avait confirmation de ce que je viens de vous dire.

Mme L... — Ce que vous dites de ce Laurent, et qui ne semble pas correspondre au Laurent de Madame, me concerne moi personnellement. J'ai reçu ce matin la photographie de mon père qui se nomme Laurent et qui est mort d'une congestion cérébrale compliquée de gros soucis. C'est précisément M. Guanl, dont vous m'avez tant parlé, qui m'a fait parvenir cette photographie.

M. Forthuny va à une autre personne : « Marie, pour vous, n'est rien ?

Mme X... — J'en connais plusieurs.

M. Forthuny. — Je ne dis pas qu'elle vous ressemble, mais vous m'y faites penser.

Mme X... — Oui. Il y en a une qui me ressemble.

M. Forthuny. — Pour définir le caractère de cette Marie, je dirais qu'elle est d'une extrême douceur.

Mme X... — C'est juste.

M. Forthuny. — De cruelles amertumes, subies avec résignation, je dirais même avec une résignation chrétienne.

Mme X... — Oui.

M. Forthuny. — Je dirais presque le goût du martyr, l'acceptation sereine de la souffrance sans aucune espèce d'acrimonie contre qui que ce soit.

Mme X... — Oui, c'est cela.

M. Forthuny. — Cependant, près d'elle, une cause d'irritation nerveuse, d'agacement.

Mme X... — Oui.

M. Forthuny. — Cette cause, dans les derniers mois, s'est traduite par une sorte de peur. Elle pouvait être prise tout d'un coup par cette idée de dire : La voilà, la voilà ! C'est comme la peur de gens qui arrivent derrière la porte.

Mme X... — C'est très juste.

M. Forthuny. — Elle redoutait un bavardage.

Mme X... — Elle a beaucoup souffert de cette chose.

M. Forthuny. — Vous connaissiez la bavarde.

Mme X... — Oui.

M. Forthuny. — Perte de poids considérable chez cette femme. Il y a eu consommation lente. Cure inexistante comme résultat. Elle était en province... corset spécial, ceinture.

Mme X... — Oui.

Séance du 18 novembre 1925.

M. Forthuny se dirige immédiatement vers une personne, venue pour la première fois à l'I. M. I., arrivée en France depuis quelque jours et connue de moi seul, dans la salle, de nom et de fonction. Je puis dire tout de suite qu'il s'agit du Dr Papp, rédacteur des *Neun Wiener Journal* de Vienne.

M. Forthuny. — On me parle une langue méridionale et une langue nordique en même temps. Vous parlez l'allemand ?

M. P. — Oui.

M. Forthuny. — Vos travaux se trouvent mélangés de culture allemande et de recherches méridionales.

M. P. — C'est vrai. (*Après séance* : « Je sais l'espagnol, l'italien, le français et la littérature de ces langues ; de plus, comme étude, je suis à proprement parler un romaniste ».)

M. Forthuny. — Votre cas est très intéressant. Je vois en vous une sorte de conjugaison de la logique, de l'esprit critique allemand, si vous voulez, disons germanique, nordique même pour mieux dire et reprendre une expression qui veut que vous vous attachiez non seulement à l'Allemagne mais à l'éclat de la lumière méridionale. Je ne serais pas étonné que vous écriviez des ouvrages. Je prendrais deux exemples qui sont définis par des noms : Lessing et Léopardi.

M. P. — Lessing était ma dissertation de doctorat, laquelle était : « L'Influence de Voltaire sur Lessing ».

M. Forthuny. — Déjà donc, dans votre thèse, il y avait un essai de conciliation de la mentalité allemande et d'une mentalité déjà méridionale puisqu'elle est française. Mais vous allez plus loin maintenant. Il y a quelque chose ou d'italien ou d'espagnol qui fait que, dans votre vie, il y a un essai de conjugaison du « Ya » et du « si ».

M. P. — Oui. (*Après séance* : « Je l'ai déjà fait il y a cinq ans ».)

M. Forthuny. — Vous connaissez Heidelberg ? Vous connaissez « Zum Ritter » ?

M. P. — Je connais « Zum Ritter » à Heidelberg.

M. Forthuny. — Là vous avez connu un nommé Hugo ?

M. P. — C'est un ami qui s'appelaït Hugo.

M. Forthuny. — Vera... jeune fille russe que vous avez connue.

M. P. — Je connais une Russe, mais qui n'est pas Vera.

M. Forthuny. — Alors, c'est peut-être Era.

M. P. — Elle s'appelle Ara.

M. Forthuny. — On me donne ce nom peut-être pour vous faire dire que cette Russe existe. C'est une personne qui est comme sortie du tombeau parce qu'elle était malade à mort. C'était une maladie complètement mentale, un grand dégoût de tout, un désespoir immense de l'humanité. Elle se reconnaît aujourd'hui sauvée par une obligation de servir une idée qu'elle ne connaissait pas et à laquelle elle est maintenant profondément dévouée.

M. P. — La première partie est vraie, la seconde moins.

M. Forthuny. — Voulez-vous accepter comme pronostic que cette personne parlera en public ?

M. P. — C'est une actrice débutante, c'est donc possible. (Après séance : « Cette jeune fille a eu une maladie très grave dans le passé, de plus, elle a été atteinte de fortes crises de mélancolie, inquiétantes même, peut-être l'idée dont a parlé M. Forthuny consiste-t-elle dans sa nouvelle profession d'artiste à laquelle elle s'adonne avec enthousiasme. »)

M. Forthuny. — Ekhart ? Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

M. P. — C'est le nom d'un ancien ami qui est maintenant professeur à l'Université ; je n'ai pas pensé à lui depuis plusieurs années.

M. Forthuny. — L'église Sainte-Marguerite ? Êtes-vous allé jouer dans cette église. Non ? Je vous laisse donc, car je crois que j'ai épuisé la facilité avec vous.

Forthuny circule un peu dans la salle et se dirige vers une dame venue à l'I. M. I. pour la première fois, amenée par une amie.

« Donnez-moi votre manchon, Madame. Qu'est-ce Louis et Gabriel ? C'est dans votre famille.

La dame. — Je connais un Louis qui est le fils d'une de mes amies.

M. Forthuny. — Ce n'est pas ça. (Regardant le manchon qu'il a pris en mains) : Ceci devrait me donner une impression de noir, cela me donne tout au contraire une impression de blanc, ce que je dis n'a d'ailleurs aucun sens, mais je vais tâcher de lui en prêter un. Voyez cet objet, je le considère comme un bloc de cristal bien plus que comme une fourrure. Je ne vois pas très bien où je vais, mais je continue. Votre mari a de l'oppression ?

La dame. — Oui.

M. Forthuny. — Je crois qu'il faut le soigner au point de vue oppression. Il est fort ?

La dame. — Assez fort.

M. Forthuny. — Quant à cet objet, il redevient de plus en plus éclatant comme radiation et comme luminosité. Il y a toujours cette oppression dont je suis très frappé, mais j'ai quelque chose à poursuivre avec cet objet qui devient de plus en plus lumineux et il y a un côté santé qui m'obsède

en même temps. Notez que je serais désolé de vous alarmer et ce n'est pas le cas, c'est simplement des précautions à prendre. Vous avez des douleurs, des torsions musculaires ?

La dame. — Oui.

M. Forthuny. — Je vois cet objet se réduire, se diminuer et se tailler ; il prend un aspect géométrique dont j'ai été frappé tout au début d'ailleurs ; il diminue et il a maintenant la forme d'une pierre taillée, d'un diamant. Je vois une masse de diamants, une quantité de diamants, je vous vois entourée de diamants. Si je voulais vous donner un surnom, je vous appellerais : Madame Diamant... Gagné. Gagné... On me crie : Gagné ! Fortune ! Diamant !

L'amie de la personne en question. — Tout ce que vous dites est tout à fait vrai. Le mari de Madame vend des diamants sur les grands marchés, et elle vient de se plaindre, à l'instant où vous alliez lui parler, d'une douleur au poignet dont elle souffre souvent.

M. Forthuny. — Je ne suis pas satisfait. Que fait le mot « gagné » dans votre vie ?

La dame. — Je m'appelle Gagnerot. (Mme Gagnerot écrit ensuite à M. Forthuny que son mari était en pourparlers de vente de sa maison à des Américains pendant la séance où il lui parlait, et que cette maison a été vendue d'une façon inattendue et avantageuse.)

M. Forthuny dirige ses yeux sur le fond de la salle et, désignant du doigt un homme debout, il dit :

« Pour le monsieur qui est debout là-bas je ne vois qu'une image. Vous êtes en valeur sur un immense coffre qui est un coffre-fort. C'est tout. Il est noir, bien solide et je vous vois encore debout devant ce coffre-fort. Ça n'a pas de sens ?

Le Monsieur. — Je suis banquier. (C'était M. Leroy-Dupré, banquier à Paris. Forthuny et lui ne s'étaient jamais rencontrés.)

M. Forthuny révèle des incidents de vie à quelques autres personnes, et revenant à M. Papp lui dit :

« Vous avez deux travaux complètement distincts.

M. Papp. — C'est vrai.

M. Forthuny. — On vous dit : Pourquoi t'obstines-tu à

chercher à faire comprendre à cette catégorie de Français-là, qui en sont complètement incapables, ce que tu as à leur faire comprendre. On me donne le nom de *Cachin*.

M. P. — Je suis journaliste, en même temps qu'écrivain, et j'ai reçu, il y a quelques jours, de ma rédaction l'ordre d'interviewer M. Cachin. C'est merveilleux !

Séance du 2 décembre 1925.

M. Forthuny, dès le commencement de la séance, sans s'adresser à personne, dit :

« J'entends comme le bruit d'une grande imprimerie. Ce ne sont que ronflements de machines dans des sous-sols. Il est 2 heures du matin, il règne une forte odeur d'encre d'imprimerie. Je vois un monsieur qui sort d'un bureau, il descend dans les sous-sols de la maison pour regarder ce qu'on appelle les « formes » d'un journal. On me reporte la pensée vers le journal *Le Matin* où j'ai été rédacteur dans un temps. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'assistance un rédacteur du *Matin*, du moins pour ce que j'entends dire du *Matin*. Cependant il y a ici un homme qui a une importante fonction dans un journal où il doit descendre à 2 heures du matin pour voir les « formes ».

Il va à un monsieur inconnu de tout le monde et venu à l'I. M. I. pour la première fois. Il lui prend la main :

« ...On me donne une grande lettre L... Il y a du brouillard, il y a de l'eau... il y a des bateaux... une odeur de denrées coloniales, de l'eau jaune, grise. Vous descendez à 2 heures du matin voir les « formes », vous, monsieur ? Vous êtes Belge ? Qu'est-ce que Lanoi ? Vous allez sur des bateaux ? Vous allumez des cigares des Antilles ou de je ne sais quoi, avec des capitaines de bateaux à un club ? Vous rencontrez des capitaines de bateaux à un club et là on vous donne un cigare ? Herick ? Il s'appelle ce capitaine ?... Vous avez perdu un pari dans un cercle ? Je vois un grand port, c'est plein de fumée et de denrées, c'est Anvers. Vous êtes rédacteur au *Matin* d'Anvers, vous, monsieur ?

Le Monsieur. — Oui.

M. Forthuny. — Et Lanoi ?

Le Monsieur. — Il manque une lettre.

M. Forthuny. — Eh bien ! mettez-la votre lettre.

Le Monsieur. — Je m'appelle Landoy.

M. Landoy est rédacteur en chef du journal *Le Matin* à Anvers. Il ne s'est souvenu qu'après séance qu'il lui arrive assez souvent de rencontrer au Cercle français d'Anvers un vieil armateur avec lequel il a coutume de jouer au billard. L'enjeu de la partie est toujours « un cigare ».

M. Forthuny, après avoir fait quelques révélations à deux autres personnes, s'approche de quelqu'un et lui dit :

« Pour vous, monsieur, il faut déchirer la seconde moitié d'un travail dont déjà la première partie vous a semblé insuffisante ; il faut que vous la remettiez en chantier.

Le Monsieur. — C'est très bien.

M. Forthuny. — Comme indications générales : vous avez à redouter le véritable péril d'aller de plus en plus, malgré des acquisitions presque positives qui vous satisfont mieux que les spéculations du passé, aller, dis-je, vers la psychologie du plus grand doute qui pourrait vous entraîner — c'est très délicat — à réformer tous les systèmes sur lesquels vous vous basez et à renoncer totalement à toutes ces spéculations de l'esprit.

Le Monsieur. — C'est très bien. Je suis arrivé, en effet, à une impasse critique. Ce que vous m'aviez dit tout à l'heure s'applique à l'avenir et c'est possible. J'ai fait une première partie que j'ai détruite, j'en fais une seconde maintenant que je détruirai peut-être encore. D'autre part, je me suis engagé dans des recherches psychologiques sur un terrain très positif, comme vous l'avez dit, et je suis arrivé à un vide qui m'a conduit au doute. J'ai maintenant franchi le doute et je suis retombé sur un terrain positif.

M. Forthuny. — Est-ce trop arrêté que de vous dire que c'étaient des archives religieuses, de l'exégèse ? Vous avez travaillé avec saint Augustin ? Est-ce que vous n'êtes pas monté sur le mont Cassin ? Vous avez fréquenté des Dominicains, des gens de robe ? Il y a eu entre vous et un Docteur de l'Eglise un pugilat spirituel et vous vous être tordu les poignets l'un à l'autre ?

Le Monsieur. — C'est exact, nous nous sommes tordu les poignets.

M. Forthuny. — Il y en avait un autre, barbu. C'est saint Paul ? On vous a dit : « Vous frappez sur une cloche fêlée, et la cloche tombera à vos pieds, vous verrez devant vous se détacher cette cloche comme si vous la tiriez trop violemment à la porte d'un monastère et c'est par le plus grand miracle que vous n'en serez pas tué ? »

Le Monsieur. — On m'a dit une chose qui se rapporte à cela. Tout à l'heure vous m'aviez dit que nous nous sommes tordu les poignets : ce monsieur est catholique, et moi, je suis spiritualiste large et non pas catholique étroit. Il m'a dit : « Avec le spiritualisme large, si vous voulez résoudre le problème, il est impossible à résoudre, par conséquent vous essayez de tirer sur une cloche et la cloche vous tombera sur la tête et risquera de vous tuer ».

Quant à saint Paul, je lis beaucoup, mais ne retiens pas les noms des auteurs ; il est possible que j'aie emprunté quelque chose à saint Paul.

M. Forthuny. — Voilà ce que je vois : vous si éloigné de la salle de laboratoire et de la clinique, comment se fait-il que je vous vois aller près des gens que l'on va opérer pour des maladies de la tête et que vous travailliez avec des cliniciens ?

Le Monsieur. — C'est très amusant. C'est une prémonition, sans en être une tout à fait, car je m'occupe de psychologie, je suis donc toujours à la veille d'aller dans un hôpital où l'on s'occupe des maladies de la tête.

M. Forthuny. — Vous vous occuperez des circonvolutions du cerveau et de toutes sortes de choses qui ont rapport biologiquement aux études qui sont les vôtres.

Le Monsieur. — C'est une chose déjà faite, mais je continuerai de plus en plus.

M. Forthuny fait quelques pas dans la salle, s'arrête devant un groupe de personnes et dit :

« Il y a quelqu'un ici à qui l'on a fait une ponction, ici, sous les côtes, pour enrayer une pleurésie ? »

Mme C... — C'est moi.

M. Forthuny. — Vous n'êtes pas allée dans un ballon, je pense ? Le mois de juillet vous concerne ?

Mme C... — Oui, c'est en juillet que j'ai eu ma pleurésie.

M. Forthuny. — C'est purement symbolique : un été je

vous vois comme sur une hauteur et ivre de vertige, c'est-à-dire : une situation où vous êtes au moment de perdre connaissance, courage et toute commande de vous-même ; vous perdez toute foi dans la vie parce que vous êtes placée dans une position déterminée par des circonstances telles que vous avez un formidable vertige et que vous dites : « C'est la fin ».

Mme C... — J'ai eu cette sensation et sentais que si le vertige durait une seconde de plus, je mourrais.

Séance du 16 décembre 1925.

M. Forthuny ayant donné quelques indications à une dame assise dans un coin du salon, s'adresse à son voisin :

« Quant à vous, Monsieur, vous avez eu une ambition qui ressemblait à une sorte de croyance à un fond de génie qui est en vous.

Le Monsieur. — Je l'ai eue, mais je n'y crois pas maintenant.

M. Forthuny. — Est-ce que vous n'avez pas eu à cet égard des rappels, plutôt sévères, à la modestie, d'un homme de forte pensée qui, de près ou de loin, touche au monde ecclésiastique ?

Le Monsieur. — Des rappels, oui, mais pas sévères. Cette personne touche, en effet, au monde ecclésiastique.

M. Forthuny. — Il vous a dit : « Ayez confiance en Dieu qui peut vous aider, mais pas dans les proportions que vous croyez ».

Le Monsieur. — C'est à peu près cela.

M. Forthuny. — Je vous vois écrivant, notant des choses comme des axiomes, des pensées, comme une espèce d'architecture pour un bien plus grand ouvrage. On vous a repris cela et je pense qu'on vous l'a détruit.

Le Monsieur. — J'ai en effet pris des notes, mais elles existent toujours.

M. Forthuny. — Adrienne ?

Le Monsieur. — C'est le nom d'une de mes sœurs.

M. Forthuny. — Écoutez bien : Je vois — c'est symbolique peut-être, mais ça doit se traduire facilement — cette Adrienne prenant assez haut des rideaux noirs, épais, et les

ouvrant sur une fenêtre, elle se retourne sur quelqu'un qui est dans un lit, malade, et lui dit : « Tu vois bien qu'il y a de la lumière ». Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le Monsieur. — Oui, cela répond à quelque chose, mais cela n'est pas symbolique. J'ai été violemment malade de la grippe, en 1918, c'est ma sœur qui m'a soigné, et j'ai cru en mourir, au point que j'avais des troubles dans la vue, des espèces d'aveuglement. Et il est vrai que ma sœur m'a dit en ouvrant les rideaux : « Mais tu vois bien la lumière ». Ce n'est donc pas symbolique, c'est de la réalité. J'avais d'ailleurs complètement oublié ce fait, vous me l'avez rappelé.

M. Forthuny. — L'idée de lumière n'est pas terminée. Cela peut aller assez loin dans l'intimité de votre famille. On dirait que vos deux sœurs ont eu comme une sorte de mission de ramener la clarté dans la famille puisque je vois l'une et l'autre — c'est essentiellement symbolique — la main comme cela, et, rentrant dans la maison, elles se placent devant les gens qui ne croyaient plus au bonheur en leur disant : « Il faut vous aimer, il faut recroire à la vie ». Est-ce qu'il n'y a pas eu un dissentiment familial chez vous dans lequel on peut apprécier l'utilité d'une intervention pour le rétablissement de l'ordre ?

Le Monsieur. — C'est très juste ?

M. Forthuny. — Vos deux sœurs disent : « Voilà pourquoi la paix doit régner ».

Le Monsieur. — J'en accepte l'augure ¹.

M. Forthuny. — Qu'est-ce qu'Arthur ?...

Le Monsieur. — Arthur est mon frère aîné.

M. Forthuny. — Je puis vous dire « était votre frère aîné ». Il y a eu quelque chose. Vous ne vous entendiez pas ?

Le Monsieur. — Il a quitté ma famille et n'a plus donné de ses nouvelles depuis des années.

M Forthuny passe à un autre monsieur, voisin de celui à qui il venait de parler, lui rappelle une petite scène vécue

1. Cette séance avait lieu le 16 décembre 1925, M. C... vient de m'informer que, le 25 décembre, à l'occasion des fêtes de Noël, ses sœurs ont apaisé un dissentiment de famille passager mais violent.

il y a peu de temps par lui dans un café du quartier latin, et continue ainsi :

« La grande lettre D... » ?

Le Monsieur (assistant à la séance de M. F. pour la première fois). — C'est l'initiale de mon nom.

M. Forthuny. — Je vois de la musique aussi pour vous.

Le Monsieur D. — Je suis musicien.

M. Forthuny. — Je vois une drôle de chose, c'est même comique : vous montez un escalier étroit, fait de planches et où on voit, entre les planches, le dessous. C'est sale, poussiéreux, il y fait noir. On a éteint. Vous êtes très indisposé parce qu'on a éteint. Puis vous arrivez là, sur un plateau, je n'ose dire que vous vous heurtez à quelque chose. Vous connaissez bien les lieux et la disposition, mais vous avez une appréhension. Il y a quelque chose de changé ce jour-là. On me montre un archet de violoncelle qui est tombé là par terre. Et on me montre le violoncelle appuyé. Vous avez l'idée qu'il peut être brisé.

M. D. — L'escalier, l'endroit surélevé, poussiéreux et obscur, est une estrade dans une chapelle où je fais de la musique. En effet, c'est très obscur et on risque de se casser le cou. Il y a des gradins qui vont vers la chapelle et c'est très dangereux. On peut se heurter aux pupitres et à toutes sortes de choses. Pour le violoncelle, c'est symbolique quand vous le voyez comme abandonné, parce que, ce jour-là, le violoncelle nous a fait défaut. Personnellement j'étais très ennuyé que le violoncelle ait manqué.

M. Forthuny quitte le coin du salon où il venait de parler à *M. D...*, circule un peu dans l'assistance et, arrivant à l'autre bout du salon, s'arrête devant une dame et lui dit :

« Vous répandez une odeur complexe. N'êtes-vous pas allée dans les colonies ? (Négation de la dame.) Vous vous êtes occupée de choses des colonies. Ça sent des odeurs extraordinaires. Vous ne recevez pas de correspondances des colonies ? Correspondances que vous devez classer. On me montre un serpent... vous aimez donc jouer avec des serpents ?

La Dame. — Non, cela n'a aucun rapport avec moi.

M. Forthuny. — Alors, je vous quitte. C'est ridicule de se tromper comme cela.

(Après séance : Lady Clerk, de passage à Paris, et présente à la séance, assise exactement derrière M. Forthuny pendant qu'il s'adressait à la dame ci-dessus, vint me dire : « Je m'aperçois que j'ai eu tort de ne pas avertir M. Forthuny que ce qu'il disait à la dame devant lui avait trait à moi, placée derrière lui. J'ai passé, en effet, une grande partie de ma jeunesse aux colonies et j'avais des serpents familiers avec lesquels j'aimais jouer ».)

M. Forthuny passant à une autre dame, assise quelques chaises plus loin, lui dit :

« C'est une affaire d'odrat qui m'impressionne. C'est comme si vous aviez renversé un parfum. Ce n'est pas un parfum que vous avez sur vous. Je parle d'un fait comme celui de renverser un flacon de chypre, il y a de cela une quinzaine de jours.

Mme X... — Non.

M. Forthuny. — Je pars d'une idée de parfum et j'arrive à l'idée d'appréciation de la valeur d'une chose, de sa qualité. Et puis je vais plus loin : ce que vous faites, Madame, c'est comparer l'odeur morale de quelqu'un. Je suis loin de la bouteille de chypre. Vous étudiez un caractère en ce moment. Il est malheureux qu'à ce sujet nous ne puissions avoir aucun contrôle, parce que c'est intime. Vous faites l'expérience de voir se dénaturer un caractère, comme on sent se dénaturer l'odeur d'un parfum répandu, et vous êtes anxieuse de savoir jusqu'à quel point il ne va plus avoir cette bonne odeur. En ce moment vous suivez l'évolution d'un individu dont la bonne odeur se transforme en quelque chose de moins bien. N'avez-vous pas l'angoisse de voir se transformer quelqu'un dans un sens moins bien, à tel point que le parfum devient impossible ? C'est un travail d'observation autour de vous. Cela s'applique à une personne.

Mme X... — Il m'est difficile de répondre.

M. Forthuny. — Vous êtes en train de regarder comment une âme se dénature en mal, voilà. Dites oui ou non.

Mme X... — C'est difficile de répondre.

M. Forthuny. — Je vous demande pardon, je ne continue pas puisque vous ne pouvez pas me répondre. En particulier, j'irais plus loin.

Séance du 13 janvier 1926

M. Forthuny s'adresse tout de suite à une jeune femme venant à l'I. M. I. pour la première fois :

« C'est en passant que l'on me dit : « Butterfly ». Je ne sais pas pourquoi. Ce mot « papillon », en anglais, a-t-il quelque chose d'important pour vous dans votre vie ? Ne vous a-t-on pas appelée Butterfly ? Vous n'avez pas dans votre vie un épisode dans lequel ce nom anglais a joué un rôle ?

La Dame. — Non.

M. Forthuny. — Cherchez. Si vous le trouvez, vous me le direz. L'Angleterre pour vous n'est rien ?

La Dame. — Si, tout de même.

M. Forthuny. — Sous une forme imagée, picturale, symbolique, je vois venir d'Angleterre des papillons vers vous, comme des pensées aimables. C'est toute une histoire. Vous avez eu de la correspondance avec l'Angleterre ?

La Dame. — Oui.

M. Forthuny. — Dans ces courriers, je vois un échange de papillons gris, de papillons tristes, mélancoliques auxquels répondaient — ils venaient d'une côte à l'autre — des papillons plus gais et, en quelque sorte, comme réconfortants. Je traduis cela comme une correspondance dans laquelle vous ou votre correspondant avez à remonter l'autre d'un état de détresse morale, de tristesse profonde. Cette correspondance a un caractère plutôt léger et amical et pas du tout rééducateur, quelque chose de papillonesque qui ne voulait pas avoir l'air de redresser cet état d'esprit.

La Dame. — C'est vrai et c'est très récent.

M. Forthuny. — Cette image des papillons est drôle. Je vois ces papillons de tristesse partant d'une âme et d'autres plus gais partant d'une autre âme. Cela est fait d'une façon si délicate et si charmante que vraiment on ne dirait pas que ce fût fait par un moraliste, mais, au contraire, par un ami qui avait l'air de dire : « Vous voyez comme tout est rose !.. ».

La Dame. — C'est vrai.

M. Forthuny. — Je puis vous dire encore une petite chose, ne voulant pas me permettre d'aller plus loin dans cette

démonstration publique — c'est tellement intime ! — Je vous dirai donc que la véritable cure sentimentale et mentale n'est pas complètement terminée. Il reste un point qui n'a pas été éclairé du tout dans cet échange de doléances et de reconforts. Le problème principal de cet état mental reste en suspens et l'avenir en est le juge.

La Dame. — C'est exact.

(En raison de l'intimité du fait, la correspondance de la réalité aux indications ci-dessus ne saurait être publiée. Je suis seulement autorisé à dire que depuis huit jours il y avait échange de correspondance quotidienne entre cette dame et une personne habitant l'Angleterre. Les lettres de tristesse venaient de France. Les lettres de reconfort venaient d'Outre-Manche.)

M. Forthuny va à un monsieur venant pour la première fois et totalement inconnu de lui. Il lui prend la main et dit : « C'est extraordinaire, Monsieur, je vous vois avec une barbe ».

Le Monsieur. — Je l'ai eue.

(Le monsieur ainsi interpellé était M. José Almira, directeur de la revue : *Les Cahiers de la Femme*. M. Almira, aujourd'hui entièrement rasé, a porté toute sa barbe entre 1917 et 1922, pendant une période où se sont effectués les incidents qu'allait lui faire revivre M. Forthuny.)

M. Forthuny. — Vous avez eu cette barbe à l'imitation de quelqu'un que vous aimiez beaucoup.

M. Almira. — Non.

(Après séance : « J'avais laissé pousser ma barbe sur la demande de ma femme qui trouvait de l'agrément à voir les figures d'hommes ornées de barbe. Je l'ai, d'ailleurs, fait couper de dépit, un jour de discussion conjugale. »)

M. Forthuny. — Quelqu'un vous appelait frère : hermano.

M. Almira. — Oui.

(Après séance : « J'ai eu un ami avec lequel j'étais extrêmement lié, un véritable frère en esprit, qui de temps en temps m'appelait frère et presque toujours en espagnol : hermano, c'est-à-dire : frère ».)

M. Forthuny. — C'est comme un Espagnol.

M. A... — C'est exact.

M. Forthuny. — On me donne « le contrebandier des idées ». Ne vous a-t-il pas apporté des idées d'au delà des monts ? Cela n'a pas de sens ?

M. A... — Non.

(Après séance : « Mon ami était un grand militant des groupes « Aficionados », partisans des courses de taureaux avec mort de la bête. Il me fit participer à sa campagne contre la municipalité de Marseille, qui refusait la mise à mort des taureaux. C'est en ce sens que pourrait s'entendre peut-être l'expression de *M. Forthuny.* »)

M. Forthuny. — On me dit : l'anarchiste. — Vous aviez un ami qui est mort et qui avait des idées tellement contraires à toutes les constitutions sociales ! Est-ce vrai ?

M. A... — Oui, c'est cela.

(Après séance : « Mon ami, le même que ci-dessus, était d'idées philosophiques anarchistes. Il n'admettait aucune autorité. Mais il n'était pas anarchiste de fait. Est-il mort ? Je n'en sais rien. Il était très souffrant au moment où je l'ai perdu de vue. »)

M. Forthuny. — On me parle en espagnol. A-t-il connu des Espagnols ? A-t-il connu Ferrer ?

M. A. — Oui, il a connu des Espagnols et peut-être Ferrer.

M. Forthuny. — Tout cela se tient avec la région de Barcelone dont je suis obsédé à cause de Ferrer. J'entends : « Quelle boussole admirablement sensible que cet homme ! C'était une grande valeur, votre ami l'anarchiste ? »

M. A. — Oui.

(Après séance : « Mon ami était un grand intuitif agissant souvent instinctivement, sans raisons, à l'égard des personnes, et sans se tromper. Il avait une très profonde intelligence, il a laissé un renom d'orateur dans tout le Midi. »)

M. Forthuny. — Pourquoi me montre-t-on comme s'il s'était déchiré, blessé, dans cette région ? (Il montre ses deux flancs.) Tenez je vais vous montrer quelque chose : il faisait cela (*Forthuny* fait le geste de serrer une ceinture). Est-ce que ce n'est pas l'idée de s'imposer des grandes privations que je traduis par ce geste vulgaire de se serrer la ceinture ?

M. A. — C'est exact.

M. Forthuny. — S'imposer des grandes privations, dis-je,

au profit de deux choses : une idée et une personne, une personne qui, au fait, était indigne de lui et qui, dans sa vie, était à distance de lui mais jouait un grand rôle, c'est-à-dire tenait une place importante et peut-être un peu secrète. Êtes-vous au courant ?

M. A. — Non.

(Après séance : « Mon ami était professeur. Il quitta l'enseignement pour s'adonner à un intensif prosélytisme d'émancipation prolétarienne. C'était un entraîneur de masses. Ses parents s'opposèrent à cet abandon du professorat. Ils ne lui vinrent pas en aide et, de ce fait, il eut pendant assez longtemps une vie matériellement misérable. Le peu d'argent qu'il avait, il devait le donner à sa femme divorcée. »)

M. Forthuny. — Je vois des écritures nombreuses classées par petits paquets et correspondant à des sujets bien traités et bien mis à jour. C'est exactement placé entre lui et vous. N'y a-t-il pas eu une sorte de collaboration, un établissement de procès-verbaux et des réunions secrètes ?

M. A. — Oui.

(Après séance : « Avec mon ami nous avons établi par écrit des projets littéraires et journalistiques, je les ai toujours. En 1919 nous eûmes une communauté d'action politique et pour cela de très fréquentes réunions vraiment secrètes et donnant lieu à des procès-verbaux. »)

M. Forthuny. — On me donne François, et en me replace à Barcelone, dans la calle San-Francisco où précisément demeurent les anarchistes. On me fait bien des choses ici au cou. Je le vois nager, s'éloigner dans un endroit dangereux. Et puis on me refait encore quelque chose là, au cou; mon Dieu, je ne veux pas penser qu'il ait été pendu ?

M. A. — Je ne pense pas !

(Après séance : « Mon ami était allé à Barcelone. Mais je ne crois pas qu'il y ait frayé avec les anarchistes. Est-il mort ? Je ne sais pas, je me renseignerai. »)

M. Forthuny. — Il est allé en Angleterre ?

M. A. — Oui.

M. Forthuny. — Vous ne pensez pas qu'il soit mort ? Il est mort.

M. A. — Je ne sais pas.

M. Forthuny. — Je m'entends dire que l'on déplore votre

si profond dissentiment après votre si profond accord. Avez-vous eu une discorde radicale?

M. A. — C'est exact.

(Après séance : « Discorde nette, rompant tous liens, même de correspondance ».)

M. Forthuny. — Il avait donc un accent si étonnant?

M. A. — Oui.

M. Forthuny. — Cet accent, je ne l'apparente à aucune langue.

M. A. — C'est exact.

(Après séance : « Mon ami avait un accent méridional extrêmement prononcé. Cela lui donnait une parole très chantante qui augmentait, pour les foules du Midi, sa valeur persuasive de grand orateur. »)

M. Forthuny. — Cet homme parlait plusieurs dialectes, il y a même là dedans comme une espèce d'argot.

M. A. — Exact.

(Après séance : « Mon ami parlait l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le français, l'italien et, de plus, sa langue natale : patois du Sud-Est de la France (Hautes-Alpes), qui n'est pas le provençal et ne peut être considéré comme une langue ».)

M. Forthuny. — Vous avez des documents écrits dont il est de votre devoir d'extraire, si je puis dire, une page sur trois, c'est-à-dire faire une synthèse de tout cela, une espèce de condensation. Dans l'ensemble de ce travail était-il entendu que vous deviez faire un jour une sorte d'historique?

M. A. — Oui.

M. Forthuny. — Est-ce que vous l'avez synthétisé? Une page sur trois?

M. A. — Moins que cela?

(Après séance : « Nous avons arrêté le projet de publier une sorte d'historique de documents politiques et littéraires. Nous avons aussi mis sur papier les bases synthétiques d'une action; il y avait matière à retrancher dans la proportion de 15 à 1. »)

M. Forthuny. — H... R., ri... ri H. R., ça ne vous dit rien? Richard?

M. A. — Non.

M. Forthuny. — Boulevard du Port-Royal! Vous êtes allé avec lui boulevard du Port-Royal. Là il vous enveloppait sa

doctrine prudemment, comme avec du papier. Je vous vois à cet endroit, ce sont des grands murs, c'est l'hiver et vous êtes là tous les deux. Il y a des arbres sans feuilles. Il fait ce mouvement-là (Forthuny fait de grands gestes enveloppants), on dirait qu'il orchestre gracieusement sa pensée.

M. A. — Ce n'est pas le même homme alors.

(Après séance : « Le changement de la personnalité visée par M. Forthuny est très curieux. Il parlait auparavant d'un ami que je n'ai pas revu depuis cinq ans et voici que, tout à coup, il me parle d'une scène vécue il y a un an. H. R... Ri... cela prend un sens, il s'agit de Han Ryner avec qui, au sortir d'une conférence qu'il venait de faire, je marchais, l'an dernier, fin novembre, boulevard du Port-Royal en devisant. H. R. me parlait de ses doctrines philosophiques faisant des gestes enveloppants comme s'il tenait dans ses mains une mappemonde. »)

Quittant M. Almira, M. P. Forthuny désigne du doigt un monsieur debout au fond de la salle et lui dit : « Vous n'allez pas rester à Paris des années, mais plusieurs jours ; voyons, on me montre une grande enveloppe. Vous faites la lettre S drôlement, et puis vous écrivez 19, qu'est-ce que c'est ? Vous repartez le 19 ?

Le Monsieur. — Oui, c'est cela.

M. Forthuny. — Vous avez dit que vous restiez jusqu'au 19 à Paris. Vous avez dit cela à un monsieur S... et vous lui donniez votre résidence.

Le Monsieur. — C'est exact.

(Le monsieur à qui s'adressait M. Forthuny était M. Mongel, industriel à Bayon. De passage à Paris, il avait écrit la veille à M. S... pour lui donner l'adresse de son hôtel et l'avertir qu'il serait de retour le 19.)

Séance du 27 janvier 1926.

Assistants : 60 personnes environ.

Dans cette séance, M. P. Forthuny fait six essais de métagnomie à l'égard de six personnes différentes.

Premier essai. — M. P. F. s'adresse à un monsieur venu pour la première fois et dit :

« Jackie et Jacques, qu'est-ce que c'est pour vous ? »

Le Monsieur. — Je connais un Jacques, mais pas de Jackie.

M. Forthuny. — N'avez-vous pas fait une traversée avec ce Jack ? Vous n'avez pas suivi avec une sympathie très curieuse ce qui pourrait être dans sa vie l'équivalent d'une traversée très imprudente entreprise par ce Jack, une aventure singulière où vous trembliez un peu pour lui ?

Le Monsieur. — Le Jacques auquel je pense est un petit garçon.

M. Forthuny. — C'est un autre Jack mêlé à l'idée de l'Angleterre, à l'idée d'un changement d'orientation dans la vie de cet individu qui a un rapport quelconque avec le théâtre ou la littérature, les pages écrites, ... etc. Vous ne voyez pas ? J'insiste un peu parce que je ne crois pas être très éloigné de la traverse qui va me conduire à la route.

Le Monsieur. — Je ne vois pas du tout. Le Jack auquel je pensais est un petit garçon et il n'est pas question pour lui de théâtre, du moins pour le moment.

A côté de ce monsieur était une dame, M^{me} G..., pour qui les paroles de M. P. Forthuny avaient un sens. Elle n'a pas osé dire tout de suite qu'il s'agissait de quelque chose la concernant. Après séance, elle est venue me confier que sa fille, actrice, avait été mariée à un homme du prénom de Jacques, qui avait voyagé en Angleterre pour des buts pouvant orienter autrement sa vie, ... etc.

N'obtenant aucune confirmation de ses dires du monsieur auquel il s'adressait, M. P. F. abandonne le point de départ « Jack... théâtre... Angleterre... » et, s'adressant toujours au même monsieur, continue :

« Sans indiscretion, avez-vous horreur de tout ce qui est vulgaire ? »

Le Monsieur. — Oui, en général.

M. P. F. — Votre fréquentation préférée se fait parmi des gens chez qui la distinction va jusqu'au hautain.

Le Monsieur. — Évidemment, je préfère les gens raffinés.

M. P. F. — Ces gens, dis-je, sont hautains, distants et mettent des barrières très difficiles à franchir entre eux et les personnes aux idées communes.

Le Monsieur. — Si vous voulez.

M. P. F. — Ne soyez pas gêné d'accepter le rôle que je crois devoir vous attribuer dans ces milieux-là. Vous n'y êtes pas prince, mais vous y êtes considéré — il faut être franc, nous travaillons, nous sommes au laboratoire — comme une très haute valeur. Est-ce exact ?

Le Monsieur. — Je ne pense pas. Je ne crois pas que je sois considéré comme une très haute valeur.

M. P. F. — Il y a des réunions où on a le parti pris d'étudier des questions d'un ordre très élevé et qui s'appuient sur des textes qui n'ont cependant rien de religieux, rien de philosophique. On me donne l'idée de Condorcet. Est-ce que vous vous êtes occupé particulièrement de Condorcet ?

Le Monsieur. — Absolument pas.

M. P. F. — Vous êtes difficile à saisir. C'est un cas très fin et c'est beaucoup plus difficile que de dire à quelqu'un : « Vous vous appelez Jacques ou François ». Je vois devant vous une grande salle, ce n'est pas un tribunal, c'est une salle profonde, vous parlez là, une grande salle ?

Le Monsieur. — Oui, une grande salle.

M. P. F. — L'initiale B, comme Berthe. Je revois cette salle, des fenêtres très hautes ?

Le Monsieur. — Oui.

M. P. F. — Un jour triste, même les jours de soleil ?

Le Monsieur. — Oui.

M. P. F. — Vous parlez, vous avez ce geste, ce n'est pas une robe que vous avez, je me défends contre l'idée de Tribunal. Mais vous avez quelque chose qui tombe, vous êtes habillé étrangement, vous habillez votre pensée d'une façon aussi lignée que possible, j'entends dire par là que vous habillez votre pensée comme Mounet pouvait s'habiller quand il jouait dans un costume de Romain avec des plis. Vous ne voulez pas de plis dans votre pensée, vous la présentez sous une forme statuaire ?

Le Monsieur. — Sous une forme claire.

M. P. F. — Oui, enfin, aussi architecturée que peut l'être une belle statue antique.

Le Monsieur. — Est-ce que vous désirez des réponses plus précises ?

M. P. F. — Non, car alors je vous demanderais des appuis

trop clairs et je m'y fierais pour continuer. On fixe votre pensée, on sténographie votre pensée ?

Le Monsieur. — Non.

M. P. F. — Il me semble que quelqu'un prend des notes.

Le Monsieur. — Cela peut arriver.

M. P. F. — Je vais essayer de poursuivre cette chose, cela m'intéresse beaucoup. L'initiale *G* ? Vous voulez construire ? Là c'est tout un milieu de construction, d'équilibration, de besoin de faits, de principes.

Le Monsieur. — Ce que vous dites est exact. Cela a un rapport.

M. P. F. — Vous voulez faire un édifice en rapport à des besoins, au respect de principes anciens pour la conciliation avec des principes nouveaux, c'est une œuvre sociale, une œuvre qui concourt à l'équilibre social ?

Le Monsieur. — Ce n'est pas ce qu'on appelle une œuvre sociale ; précisez ce que vous entendez par « sociale » et je vous donnerai des explications.

M. P. F. — Voulez-vous me donner la main ?... Je persiste à dire que vos amis, tous ceux qui vous suivent, voient en vous une force. Vous avez le cœur malade ? Vous avez eu une émotion terrible ces temps-ci ?

Le Monsieur. — Non.

M. P. F. — Une force sur laquelle on peut compter, tout au moins comme secondant quelqu'un qui pourrait avoir une âme de chef ?

Le Monsieur. — Oui, je vois cela.

M. P. F. — Je vais vous dire une petite chose ; dans le fait, c'est vrai, il y a le grand chef au-dessus de vous, mais vous êtes un des bras d'une personne qui est comme un Bouddha... Bouddha ne vous dit rien ?

Le Monsieur (riant). — Bouddha, non.

Le monsieur pris à parti par M. P. F. était le D^r L..., assistant de Madame Curie.

Deuxième essai. — *M. P. F.* va à un autre lieu du salon et s'adresse à une dame :

« Bien que vous ayez beaucoup souffert physiquement, vous avez une très grande confiance dans votre santé personnelle. Vous n'avez pas un instant l'idée que vous puissiez

être sérieusement malade, parce qu'au cas où surgirait quelque maladie vous pensez trouver en vous-même les moyens d'y remédier.

Madame. — C'est très exact.

M. P. F. — Vous y trouvez tellement les moyens que vous avez un excellent remède pour les besoins d'autrui.

Madame. — C'est très exact.

M. P. F. — Vous devez exercer une profession de guérisseuse, ou tout au moins vous avez le désir de constater que lorsque des gens, au point de vue organique, viennent vous demander aide, vous leur rendez de très précieux services.

Madame. — Très exact. »

P. F. continue à parler d'autres choses, mais qui n'aboutissent pas à des résultats précis.

Troisième essai. — *M. P. F.* va vers un monsieur et lui parle d'un Christ ulcéré, d'un livre réédité, etc.

Le monsieur ne voit rien là le concernant. Mais une dame voisine dit que cela a trait à elle. *P. F.* la regarde, la reconnaît, et se souvient que, sous une autre forme, il y a quelques mois, il lui avait déjà donné l'indication du même événement littéraire lié à un membre de sa famille.

Quatrième essai. — *M. P. F.* marche un peu parmi les assistants et s'arrête auprès d'un monsieur et lui dit :

« Tout à coup je vous vois comme au centre d'une grande fresque militaire, vous, monsieur. Cependant vous n'avez pas fait la guerre, vous êtes trop jeune, comme vous avez l'air jeune! »

Après séance : « *M. R. Tocquet*, professeur au collège d'Avallon, de passage à Paris, venu pour la première fois à l'I. M. I., dit avoir fait la guerre comme élève officier, puis comme lieutenant d'artillerie. »

M. P. F. — Je vous vois sur une crête dont le découpage rappelle le profil, le contour du bord supérieur du petit chapeau de Napoléon. Vous êtes au sommet, on peut dire que vous êtes totalement dans l'axe du paysage. Vous êtes comme les bras ouverts au milieu de camarades — c'est un incident de la guerre que je vous rappelle, — mais vous êtes un personnage central, vous avez rallié les énergies des camarades, vous rapprochez toutes les défaillances autour de

vous et vous êtes en pleine exposition aux feux de l'ennemi ; jé vous vois découpé sur le ciel de votre hauteur de corps. Mais qu'est-ce que vous faites là sur ce coteau ?

M. T. — Ce que vous racontez m'est arrivé plusieurs fois.

M. P. F. — Vous étiez un agent de virilisation. Attendez ; Louis, qui est-ce ? Voisin ? Toujours en rapport avec cette affaire de la montagne ?

M. T. — Non.

M. P. F. — J'ai besoin de vous rappeler des noms de camarades ; si je vous en donnais un ou deux qui seraient frappants, vous vous en souviendriez bien ; c'est un qui n'a pas été tué par le feu de l'ennemi, mais qui a été comme passé sous une pièce ?

M. T. — Oui, c'est exact.

Après séance : « Un de mes camarades est, en effet, passé sous une pièce de canon (calibre 155), alors que nous allions mettre une batterie dans la forêt de Villers-Cotterets (Juillet 1918). C'est un accident peu banal.

M. P. F. — Quelqu'un aussi, mais mort, de qui vous auriez reçu, partant à l'arrière, une lettre à faire parvenir plus rapidement que par les moyens vaguemestres ordinaires, et vous auriez perdu ce pli ?

M. T. — Non.

M. P. F. — Il s'agit de vins, cet homme demeurerait dans le Midi. Armand ?

M. T. — C'est possible, ce sont des épisodes tellement lointains.

M. P. F. — Vous vous souvenez de ceci : un chef vous a dit : « Vous seriez le meilleur des soldats si vous n'étiez pas si nerveux ». Il y a bien un mot de métier qui me déchire un peu les dents, c'est : « rouspéteur ».

M. T. — C'est exact.

M. P. F. — Il vous disait même : « Ça peut vous coûter cher ».

M. T. — Oui.

M. P. F. — Clément, Clémeng, Avaray ? Qu'est-ce que c'est ? Madeleine n'est rien ?

M. T. — Si.

M. P. F. — C'est une image qui me revient assez souvent, car il s'agit de douleurs d'ordre sentimental, d'ordre affectif ;

elle me montre ce côté, comme cela, déchiré. Mais il y a un sentiment très positif.

M. T. — Oui.

M. P. F. — Il y a partage de sentiments, il y a répartition. Vous n'avez pas tout de Madeleine. Où vais-je?... Les mêmes moyens qui vous faisiez rouspéter au régiment, vous les employez auprès de Madeleine, c'est une affaire de contradiction. Jean ? En relation avec tout cela ?

M. T. — Oui.

M. P. F. — On me montre un lac avec un cygne qui avance dessus.

M. T. — Oui, c'est intéressant.

M. P. F. — C'est avec l'affaire en question ?

M. T. — Peut-être pas tout à fait, mais il y a quelque chose d'analogue.

M. P. F. — Bert, Bertille, Berty ?

M. T. — C'est un nom allemand et en rapport avec le cygne. — Quant à moi je m'appelle Robert, ce n'est pas tout à fait Bertille.

M. P. F. — Nous ramassons des petits matériaux dont nous allons essayer de faire une maisonnette. On me donne un W qui marque un endroit.

M. T. — Oui, c'est cela.

M. P. F. — Derrière, il y a des coteaux sur lesquels je vois se profiler une sorte de coupole...

M. T. — Oui.

M. P. F. ... qui est centrale dans la ville. Ah! qu'est-ce que c'est que tout cela ? le cygne passe encore, c'est dans un théâtre, je le vois.

M. T. — Oui, c'est cela.

M. P. F. — On me donne un grand M.

M. T. — Très bien.

M. P. F. — C'est curieux, cette histoire. La lettre M est dans la loge centrale. C'est un homme que je vois comme cela (Ici, P. F. prend une attitude raide, énergique.) Oh! quelle tête ! Je revois la coupole et, au-dessus, un K, qui est la désignation du lieu de la coupole.

M. T. — Très bien, très bien.

M. P. F. — Vous voilà partis, vous êtes quatre là dans

une..., ce n'est pas une promenade. Vous n'avez pas payé? On vous a dit : « Allez, c'est assez ».

M. T. — On ne m'a pas dit : « C'est assez », on a dit : « Allez, ça ne coûte rien ».

M. P. F. — On ne joue pas *Lohengrin* au théâtre de Wiesbaden?

M. T. — Oui. Et le W, c'est la loge de Wilhelm.

M. P. F. (se remettant en attitude énergique). — Et n'est-ce pas Mangin?

M. T. — C'était Mangin!

Après séance : M. Tocquet m'écrivit : « J'ai séjourné environ quinze jours, faisant encore partie des troupes d'occupation, à Wiesbaden en 1920, en compagnie d'une jeune fille allemande qui m'appelaït familièrement Robert, mais prononçait « Bert » absolument comme l'a fait M. Forthuny. N'ayant pas saisi immédiatement le sens de Bert, voilà très probablement pourquoi M. F., se fiant à mon expression, s'est égaré sur Berty, Bertille....

« Un jour, deux de mes camarades, cette jeune fille et moi, nous sommes allés visiter le Kurhaus de Wiesbaden (signification de K), monument surmonté d'une vaste coupole (je possède les photographies relatives à cet incident) et occupant probablement le centre de la ville. Au nord de Wiesbaden, se trouve la chaîne du Taunus.

« Je me souviens que ce même jour, dans un jardin public avoisinant le Kurhaus, une audition musicale était donnée par des artistes allemands. L'entrée était payante pour les civils et libre pour les militaires. Je crois bien avoir donné quelque menue monnaie au contrôleur, — d'où le sens possible des mots de M. F. : « C'est assez ».

« Quelques jours après, toujours en compagnie de cette jeune fille, je suis allé entendre *Lohengrin* au théâtre de Wiesbaden. Ce théâtre se trouve à quelques dizaines de mètres du Kurhaus. Le général Mangin occupait la loge impériale, laquelle est ornée d'un grand W, initiale de Guillaume II. C'est le seul opéra que j'aie entendu à Wiesbaden.

« Je ne me souviens plus bien si un cygne passait sur la scène, c'est probable. Toutefois, quelques jours après cette représentation, j'ai vu dans un jardin du Kurhaus une pièce d'artifice représentant un cygne.

« Je tiens à vous faire remarquer qu'il existe un lien logique entre les différentes images vues par M. F.

« Mon séjour en Allemagne n'est en effet que le prolongement de ma vie au front puisque, immédiatement après l'armistice, j'ai fait partie des troupes d'occupation.

« D'autre part, lorsque j'évoque mentalement des épisodes de la guerre, je leur associe toujours des faits relatifs à ce séjour qui fut fertile pour moi en événements d'ordre sentimental, lesquels sont fortement insérés dans ma mémoire.

« Au moment où M. F. décrivait l'épisode du théâtre, je n'avais pas encore conscience des faits rappelés par lui ensuite, mais ces faits ou des faits de même ordre devaient automatiquement et nécessairement réapparaître à ma conscience. »

Cinquième essai. — Après un arrêt de quelques secondes, P. F. parcourt des yeux les voisins de M. Tocquet et, s'adressant à l'un d'eux, lui dit :

« Est-ce que vous n'avez pas empêché un homme de se tuer en lui donnant des conseils très impératifs d'avoir à réparer quelque chose, de ne pas se donner une idée si sombre des faits et d'apercevoir un passage par où il pouvait rentrer dans la vie et dans l'honneur, avec du temps, s'il le voulait? »

Le Monsieur. — Je vois quelque chose de semblable, mais je ne me souviens pas exactement.

M. P. F. — Je vois le cas [plusieurs fois, mais avec des variantes nombreuses. Vous n'êtes pas confesseur? N'avez-vous pas une espèce de devoir de remoralisation de certaines gens? N'exercez-vous pas une action morale sur les gens par un redressement des règlements de l'esprit?

Le Monsieur. — Je fréquente des magnétiseurs.

Et, tout aussitôt, le travail métagnomique de P. F. s'arrête. Il passe à une autre personne.

Quelque temps après, j'ai appris de M. X..., placé à côté du monsieur auquel P. F. avait donné les indications ci-dessus, qu'elles le concernaient avec une précision extraordinaire, car il avait été, à une époque de sa vie, dans la nécessité d'user de toute son influence et de toute son affection sur l'esprit de son frère, lequel voulait résolument fuir un événement difficilement

supportable, par le suicide. Ses conseils qui, heureusement, furent écoutés, eurent pour effet de faire rentrer son frère « dans la vie et dans l'honneur », car il avait véritablement quitté la vie sociale et semblé (ce qui n'était pas) avoir perdu l'honneur.

Sixième essai. — P. F. fait quelques pas dans le salon et s'arrête devant une dame au visage « extrême-orient ». Son imagination dupée par l'apparence s'accroche à l'idée d'Asie, d'Indo-Chine, de Cochinchine. Le travail constructif sur une donnée fausse produit quelques tentatives hésitantes de relier cette dame avec l'Asie. Or, c'était une Française sans rapport avec l'Asie.

Septième essai. — P. F. va à un monsieur venu pour la première fois et lui donne une suite de petites indications fausses.

Fatigué, il demande que la séance cesse.

Séance du 10 février 1926.

Nombre d'assistants : environ 80.

M. Forthuny s'est donné successivement sept personnes comme but métagnomique.

Premier essai. — P. F. promène son regard sur quelques personnes, et l'arrêtant sur un monsieur et une dame assis au premier rang, dit : « Buenos-Aires » ?

Le Monsieur et la dame. — Oui.

(Ces deux personnes étaient Monsieur et Madame C..., de Buenos-Aires, de passage à Paris, assistant pour la première fois à une séance de M. Forthuny.)

M. P. F. — Ra... Ramon... Connaissez-vous un Ramon mort ou vivant, un ouvrier ? Aicado ou Rito a été blessé.

La dame. — Oui, cet ouvrier a été identifié, il avait été blessé.

M. P. F. — Je vois cet homme pleurant beaucoup, — vous voyez bien l'ouvrier, vous voyez bien qui il est ? — Il n'est pas mort ? N'a-t-il pas dû aller en Europe ? Calisto ?... Je le

vois en deux circonstances : une fois monté sur une petite locomotive qui sort d'une usine et là il eut aussi un accident. N'est-il pas tombé de cette locomotive ? Il a été déchiré par le marchepied de cette locomotive.

La dame. — Je ne me souviens pas de ce détail.

M. P. F. — Une autre circonstance où il a été victime du feu, est-ce vrai ? A-t-il été blessé par une conséquence du feu ? Curieusement, on me montre une grande tête sur un journal illustré, un journal de théâtre. C'est une femme de théâtre, — attendez, nous allons voir où nous allons aller — elle est brune, je la connais, je l'ai vue il y a longtemps, mais où donc ?... Quel rapport cela a-t-il avec votre Ramon, je n'en sais rien ? C'est tiré par les cheveux, je vous demande pardon... On me donne la lettre M... ; j'ai fort à penser qu'il s'agit d'une tragédienne que j'ai connue autrefois et avec qui j'ai déjeuné... j'y suis maintenant, en compagnie de Mendès, chez elle-même. C'est M^{me} Moréno... Ramon Moréno ? Il s'appelle comme cela votre ouvrier ?

La dame. — Le Ramon en question s'appelle en effet Ramon Moréno.

M. P. F. — Vous en êtes sûre ?

La dame. — J'en suis certaine.

M. P. F. — Ramon Moreno n'était-il pas un peu mystique ou politique ?

La dame. — Politique, oui.

M. P. F. — Vous êtes venue à Paris pour vous occuper de diverses choses, mais aussi de votre santé. Vous avez une maladie de nerfs fortement accentuée.

La dame. — Oui.

Deuxième essai. — P. F. s'adresse ensuite à une jeune fille ; il lui parle de Lamartine, ce qui l'amène à dire qu'une *Elvire* a quelque rapport avec elle.

La jeune fille dit qu'elle a eu pour amie une jeune italienne de ce nom. P. F. donne quelques indications sur sa vie, reconnues exactes, mais bientôt il s'interrompt faute de possibilité de contrôle des indications par la jeune fille qui a perdu de vue son amie.

Troisième essai. — M. P. F. s'adresse à M. D... auquel il a, dans une séance précédente, révélé des incidents de vie

avec une grande exactitude. Il lui parle de rapports qu'il aurait eus avec le peintre Modagliani. Rien de contrôlable ne sort de cet essai, sinon que M. D... a connu et fréquenté Modagliani.

Quatrième essai. — P. F. promène ses regards sur quelques rangs de personnes et s'adresse à un jeune homme venu pour la première fois :

« Cardinal? » Vous êtes deux pour qui va le mot Cardinal. Cela a pourtant un sens « Cardinal ». Personne dans ce groupe n'a un Cardinal? Vous avez quelque chose qui évolue en vous, depuis peu de mois, au point de vue conception du monde?

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — Il y a non pas une révolution, parce qu'en vous rien n'est révolutionnaire, tout est évolutionniste, tout est déduit; pour vous, plus que pour la très grande majorité des êtres, la nature ne fait pas de bonds...; en effet, ceci doit résulter d'un goût scientifique, d'un penchant à la construction du raisonnement. On me répète : « Cardinal... » Voyons, donnez-moi votre chapeau ? C'est bête, ce sont des procédés de sorcier, mais enfin. Vous ne devriez pas avoir un chapeau d'artiste, vous n'êtes pas tellement un artiste, vous êtes un savant; ce chapeau est un paradoxe; il ne vous va pas; à moi il irait parce que je ne suis pas un savant. Cardinal, c'est trop fort, vous êtes Cardinal, monsieur? Ce chapeau n'est pas d'un Cardinal, mais vous êtes Cardinal?

Le Monsieur. — Non.

P. F. — Je vois au-dessus de vous des fenêtres grises, poussiéreuses et sales, de longues fenêtres; est-ce que vous connaissez ces fenêtres? C'est un lieu clos, quelle odeur! C'est assez grand, j'ai des impressions de resouvenir... vous parlez, vous expliquez.

Un autre monsieur à côté du précédent. — Ceci me concerne.

P. F. — Vous allez d'une table à une autre, je vois des maçonneries carrées, des constructions en briques sur lesquelles il y a de la verrerie, des espèces de cubes de briques, il y a beaucoup de verrerie; vous n'êtes pas marchand de cristaux pourtant? C'est de la chimie, c'est de l'éprouvette?

Le Monsieur. — Oui, c'est juste.

P. F. — Vous êtes cardinaux tous les deux ? Qu'est-ce que vous avez à voir avec l'Église ?

Mrs. — Rien du tout.

P. F. — Vous êtes allé à un enterrement il y a à peu près huit jours?... L'un et l'autre vous faites les mêmes travaux parallèles, vous êtes dans le même département de recherches. N'avez-vous pas été très émus en apprenant la mort de quelqu'un, d'un jeune homme victime d'une explosion ?

Le Monsieur. — D'un jeune homme, oui, mais pas victime d'une explosion.

P. F. — Vous n'avez pas eu la notion que quelqu'un avait été brûlé ou victime d'une manipulation ?

Le Monsieur. — Si.

P. F. — La lettre L ne vous dit rien ? Oh ! comme votre cœur a battu avec beaucoup d'émotion à la pensée de cette mort si cruelle. Je ressens un froid énorme sur moi... je déraison probablement?... La barrette... on me fait chercher la barrette du Cardinal. Je vois passer comme une silhouette d'homme très doux, un peu voûté, barbu, une barbe mal taillée. Vous ne l'avez pas vu, vous ne le connaissez pas ? Je ressens comme des torsions dans les jambes, une espèce de défense de cet homme. Vous avez son portrait. Qu'est-ce que tout cela ? Je laisse, cela n'a pas de sens. Cependant vous avez une dame grave, amère, sévère, critique à côté de vous, tous les deux ; une vivante, une mystique, mais quelle jolie mystique ! Il y a un esprit religieux. Cardinal toujours, c'est drôle... un esprit religieux, étranger aux églises, une religion, comme un panthéisme, de trouver Dieu partout et dans toutes choses et aussi dans le creux de sa main ; elle regarde Dieu dans la lumière qui sort de sa main ?

Le Monsieur. — Je ne vois pas.

P. F. — Vous ne voyez pas cette dame auprès de vous qui tourne autour de vous ?

Le Monsieur. — Tout ce que vous m'avez dit est un peu vague. Il faudrait des précisions.

P. F. — Vous ne vous occupez pas de petits corps très petits ?

Le Monsieur. — Si.

P. F. — Cette femme n'a pas dans les yeux quelque chose

de ce feu que je vous dis être dans les corpuscules, autrement dit, spirituellement. C'est une matière lumineuse que vous maniez, une matière explosive. Vous ne faites pas de la poudre pourtant! Qu'est-ce que c'est que ces hommes-là? Vous faites une poudre terrible? Cardinal! Vous faites de la poudre pour faire sauter les cardinaux? Cardinal de Curie¹!

Le Monsieur. — C'est de M^{me} Curie que vous vouliez parler?

P. F. — C'est le radium que vous maniez?

Le Monsieur. — Oui, c'est le radium.

Les deux jeunes gens auxquels P. F. s'était adressé étaient des élèves de M^{me} Curie.

Cinquième essai. — P. F. va à un autre monsieur. Il fait quelques tentatives à son égard. Les indications qu'il lui donne n'ont aucun sens pour l'interpellé. P. F. finit par dire : « Nous ne nous accordons pas bien ». Et il passe à une autre personne.

Sixième essai. — Essai mauvais.

Septième essai. — P. F. s'adresse à un jeune homme, placé à côté des deux jeunes gens du quatrième essai :

P. F. — Vous, monsieur, simplement, vous avez, si vous voulez, le devoir de laisser la profession que vous faites et d'en faire une autre, sinon vous y perdrez la vie. C'est une drôle de façon de terminer une séance! Vous n'avez aucun goût pour changer de profession, vous n'avez pas eu le désir de quitter le travail que vous faites et de vous orienter dans un sens différent?

Le Monsieur. — C'est exact.

P. F. — Vous me direz que c'est purement sentimental et que cela n'a rien de scientifique. Faites-le. Deux occasions se sont déjà présentées à vous : une en Amérique?

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — L'autre, c'est une occasion d'ordre plus sentimental.

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — Je finis comme cela.

1. Les congrégations cardinalices font partie de la Curie romaine. Un cardinal de curie fait partie de la maison du Pape. « Cardinal », dans l'esprit de M. F., préparait *Curie*.

Séance du 24 février 1926.

Nombre d'assistants : 90 environ.

M. P. Forthuny est, depuis quelques jours et à la suite de surmenage, très déprimé. Malgré ma demande de supprimer la séance, il veut, dominant son état très visible de fatigue, produire au moins un fait de métagnomie pour ne pas avoir fait déranger en vain les assistants. Persuadé qu'il s'expose à des échecs probables, il en prévient le public.

Mais il arrivera, — je l'ai souvent constaté chez les métagnomes — que l'épuisement de son corps et l'amoindrissement d'activité de son intelligence consciente ne feront pas obstacle au travail métagnomique, au contraire, puisque, comme on va le voir, cette séance représente une des meilleures, quant à la valeur globale, sinon la meilleure, que P. F. ait données jusqu'à ce jour à l'I. M. I. Sur dix essais de perception supra-normale, à l'égard de dix personnes différentes, deux seulement furent sans valeur.

Premier essai. — P. F. fait quelques pas au milieu du public et bientôt s'arrête devant une dame venue pour la première fois :

P. F. — « Si ce n'est pas indiscret, puis-je vous demander si, à peine au sortir de l'enfance, comme on dit dans le vieil opéra-comique, vous n'avez pas eu une grande exaltation d'esprit ? Je m'explique mal, ne croyez pas que ce soit une maladie que vous avez eue, mais une espèce de poussée d'idéal pour servir l'Humanité. Je vous comparerais, si vous le voulez bien, toutes proportions gardées, et vous n'allez pas vouloir, à Jeanne d'Arc. Vous vous croyiez une sorte de mission ?.. Est-ce que vous n'aviez pas comme une espèce de délire généreux pour aider un grand nombre de gens et particulièrement quelques-uns qui étaient autour de vous et parmi lesquels vous vous trouviez une mission ?

La dame. — C'est exact.

(Après séance : M^{me} Z... me confie qu'il est vrai qu'elle a eu dans sa jeunesse un esprit de sacrifice et de dévouement allant jusqu'à l'excès. Cette sorte de « délire généreux », comme l'a nommé M. Forthuny, lui avait fait prendre la décision d'aller au loin comme sœur-missionnaire auprès des petits enfants sauvages, décision à laquelle elle a été amenée, au dernier moment,

à renoncer, ayant trouvé un autre but de dévouement.)

P. F. — Ce sentiment d'offrande de vous-même a été accompagné d'un sacrifice réel, d'un des plus beaux sacrifices que l'on puisse demander à un cœur féminin ?

La dame. — Oui.

P. F. — Ce sentiment d'offrande de vous-même, sous des formes qui tiennent au cours du temps, vous le continuez maintenant encore ?

La dame. — Moralement.

P. F. — Sous des formes évoluées que le temps a modelées. Mais cette admirable flamme, cette très rare flamme éclairera toute votre vie. Est-ce que vraiment je n'ai pas tout à fait raison en pensant qu'au moment où cette flamme a si hautement monté elle a été utile ? D'une part, si nous pouvons continuer à parler le langage symbolique, elle a détruit le mal qui aurait fait des ravages, et, d'autre part, elle a illuminé deux âmes qui, sans vous, ne voyaient jamais clair. Est-ce vrai ?

La dame. — Oui.

P. F. — Qui est Madeleine ?

La dame. — Madeleine est en liaison avec cet idéalisme, cet esprit de sacrifice qui est en moi.

P. F. (se tournant vers un monsieur assis un peu plus loin), dit : « Vous parlez espagnol, monsieur, vous parlez une langue étrangère ? C'est le portugais ? c'est méditerranéen ?

Le Monsieur. — Non.

P. F. — Nous allons voir bientôt.

Revenant à M^{me} Z..., il continue : « La lettre R, pour vous, madame, comme initiale d'un nom. Je vais vous aider. Il s'agit d'un mort, vous allez voir. Vous n'y êtes pas du tout, mais vous allez y être. Je le vois, je ne voudrais pas abuser de ce symbole, car c'est une planche sur laquelle on peut toujours marcher avec quelque sécurité, cependant je vais vous dire cela très rapidement. Vous connaissez la fin du Crépuscule des Dieux où brûle le corps de Siegfried ? Eh bien ! celui-là, je le vois mort et il y a quelque chose comme un héroïsme méconnu de la vie de ce mort. »

La dame. — Oui.

P. F. — Même l'idée de Siegfried s'accompagne, là, de cheval.

La dame. — Il était guerrier.

P. F. — Donc, *Siegfried* est venu comme première indication pour me dénoncer le *guerrier*, c'est donc que mon symbole correspond à une réalité. C'est très curieux ce parallélisme entre *Siegfried* et cet homme. Je vois autour de lui dans sa vie toutes sortes de choses très wagnériennes, des rivalités de cœurs féminins pour se disputer le sien et une sorte de pureté de *Parsifal*, tout droit parmi les filles-fleurs.

La dame. — C'est exact.

P. F. — Un très beau caractère. Je vois en lui le « sans-peur » de *Siegfried* et le cristal de *Parsifal*.

La dame. — Tout cela correspond absolument.

Après séance : *M^{me} Z...* me montre le portrait de son fils mort pendant la guerre, très beau visage de jeune dieu, et me dit : « Mon fils, pendant la guerre, fut un modeste officier d'artillerie de l'armée italienne. Il avait le sentiment du devoir et du sacrifice au suprême degré. Chevaleresque et d'une grande noblesse de caractère, sa beauté physique et sa beauté morale ont laissé dans plus d'un cœur féminin un idéal et très pur souvenir. Parlant de lui, une jeune fille disait : « Il avait quelque chose de divin ». Une autre le comparait à un jeune dieu romain. D'autres trouvaient qu'il avait sur son visage un rayonnement surnaturel. Il a passé intact au milieu des hommages féminins. »

Deuxième essai. — *M. Forthuny*, quittant *M^{me} Z...*, se rend à l'autre bout du salon, arrête son regard sur quelqu'un et lui dit :

« La lettre B, pour vous, monsieur, comme initiale d'un nom de famille tout près de vous. »

Le Monsieur. — Non.

P. F. — Voyons, on me parle d'un courtier en vins dans le Midi, vous le connaissez ?

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — Le B existe donc ?

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — *Bo... Bo...* je ne sais plus.

Le Monsieur. — Il s'appelle *Bonnefoy*.

Troisième essai. — Pendant que *M. Forthuny* donnait à *M^{me} Z...* (1^{er} essai) les indications qu'on a lues ci-dessus, il

s'était, à un moment, interrompu pour interpellé un jeune homme assis cinq rangs plus loin :

« Vous parlez espagnol, monsieur, vous parlez une langue étrangère ? C'est le portugais, c'est méditerranéen ? » avait-il dit.

Le Monsieur. — Non.

Après cette touche, d'apparence négative, il continua la suite de ses révélations à M^{me} X..., puis effectua le cas « Bonnefoy, courtier en vins du Midi », et, revenant au jeune homme à qui il avait parlé de langue espagnole et du bassin méditerranéen, il lui dit :

P. F. — C'est drôle comme je suis préoccupé de vous parler du bassin méditerranéen sans pouvoir seulement percevoir si vous parlez anglais, grec ou autre. J'ai à choisir entre l'Espagne, le Portugal et l'Italie pour vous parler de faits qui vous intéressent (il s'adresse également à un autre monsieur voisin). Vous êtes bien solidaires, mais il faut que je dise à l'un de vous deux que s'il se croit attaché à quelque chose ici à Paris il a bien tort. Je le vois saisi comme par une main violente qui l'emmène, qui le fait voyager dans toutes sortes d'endroits, qui ne veut pas le laisser à poste fixe, qui l'oblige à partir à nouveau. Qu'est-ce que c'est que cette vie ? Qu'est-ce que cela peut être, une existence pareille ? Vous avez une existence très sédentaire à Paris ? Je vous vois l'un et l'autre partant tout à coup, vous prenez un train, un bateau, vous allez signer quelque chose, vous prenez un papier, ce n'est pourtant pas une valise diplomatique ? Je ne sais pas ce que c'est.

Le Monsieur. — C'est exact pour tous les deux.

Après séance : *M. Poznansky, artiste-peintre, me dit que son voisin et ami M. N... est Italien et que tous deux mènent la vie de voyage qu'a indiquée M. Forthuny, circulant un peu partout dans le monde et naturellement obligés de donner souvent des signatures pour passeports.*

Quatrième essai. — M. Forthuny fait quelques pas dans la salle, s'arrête devant un monsieur et dit :

« Nisard et Cousin, est-ce que cela vous concerne ? Vous n'avez rien à faire avec les œuvres de Nisard et Cousin ? Dans vos familles vous n'avez pas ces noms-là ? De très près ou de très loin, cela n'a rien à voir avec les occupations de votre

esprit ? Nous allons tâcher de débrouiller ce mystère. Vous n'avez pas eu un grand-père ou un parent qui se soit occupé d'histoire ou de philosophie ? Vous-même vous en occupez-vous ?

Le Monsieur. — Non.

P. F. — On me donne Guizot également. C'est très difficile à saisir. Fernand n'est rien ? Vous m'intéressez et je ne peux rien tirer. Je vais essayer. La Savoie n'est rien non plus ?

Le Monsieur. — Non plus.

P. F. — Voyons ce procédé bizarre de vous prendre la main. Je n'aime pas trop jouer dans le calendrier. André n'est rien ?

Le Monsieur. — Non.

P. F. — Je dois faire fausse piste avec vous. (A ce moment, *P. F.* prend la main du monsieur, reste une minute silencieux, puis dit :)

« Vous ne vous occupez pas de pharmacie avec du coloré dedans ? »

Le Monsieur. — Cela approche un peu.

P. F. — Est-ce que ce sont des vases que vous réduisez de hauteur ? Cela n'existe pas, c'est même pratiquement impossible. Je vous vois cependant réduisant vos vases et les allongeant. Qu'est-ce que vous faites ? C'est une chose que, physiquement, je ne m'explique pas.

Le Monsieur. — Cela a un grand rapport.

P. F. — Je ne comprends pas comment vous faites cela, à moins que ce soit du caoutchouc. Ce problème est vraiment difficile à résoudre. C'est jaune ?

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — C'est jaune, très jaune, c'est dosé drôlement. Il y a des chiffres, il y a des écritures sur vos vases.

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — C'est un curieux problème. Pardonnez-moi de m'acharner un peu, je voudrais voir. C'est une espèce de soin très attentif que l'on prend, on pèse vos vases, on les pèse vides et on les pèse pleins ?

Le Monsieur. — Oui.

P. F. — Qu'est-ce qu'on fait donc ?

Le Monsieur. — Je vous le dirai quand vous voudrez.

P. F. — Non, pas du tout. Une chose curieuse, voulez-

vous me permettre de vous dire quelque chose en passant ? Quand je vous ai pris la main, vous avez plus observé ma main, ma température, mon excitation nerveuse, que je n'ai observé votre fluide, vous avez fait très attention à ma main ?

Le Monsieur. — Oui, c'est exact.

P. F. — Laplagne, qu'est-ce que c'est ?

Le Monsieur. — Je le connais, mais cela n'a pas de rapport avec la question.

P. F. — On me donne, d'un autre côté, « le Professeur », cela n'a pas de rapport avec Laplagne ?

Le Monsieur. — Si. Pour ce que vous m'avez dit tout à l'heure : je travaille dans un laboratoire de chimie. Les petits vases qui se réduisent de dimension sont des creusets qui, à la cuisson, se réduisent de dimension et dont je dois tenir un très grand compte pour les résultats. Ils sont jaunes, effectivement. Laplagne est le nom d'un chimiste qui a travaillé au laboratoire avec moi toute l'année dernière.

Contrôle après séance : *Les indications ci-dessus de M. P. F. s'adressaient à M. D..., physicien (inconnu de lui), inventeur d'un four électrique nouveau, pour fonte de métaux, basé sur la haute fréquence. Dans son procédé très spécial, il emploie des creusets de couleur jaune dont il doit vérifier très soigneusement les changements de poids et de volume. Il travaillait à cela dans les jours précédant cette séance.*

Cinquième essai. — Quittant M. D..., P. F. se tourne et, avisant une dame assise au dernier rang, jamais venue à l'I. M. I., lui dit :

« Je vais vous dire une seule chose, c'est mieux qu'une exhortation, car c'est fini. Vous étiez comme dans un danger et vous étiez obsédée et persécutée dans des conditions où, vraiment, vous ne saviez comment faire pour vous délivrer de cette inimitié amicale, si je puis dire. »

La dame. — C'est exact.

P. F. — Ce n'est pas une exhortation, parce que tout est fini ; maintenant, vous êtes délivrée de ce péril où vous étiez toujours maîtresse de vous défendre ; mais, néanmoins, vous étiez énervée, agacée et vous disiez : « Comment pourrai-je empêcher cette chose de continuer ? » C'est une félicitation pour la manière que vous avez eue d'arracher les dents du

fauve. Vous n'avez plus rien à craindre malgré toutes espèces de menaces, et vous avez parfaitement raison de ne pas vous laisser intimider par la menace du suicide ou du meurtre.

La dame. — Dans mon esprit, cela n'a pas été jusque-là.

P. F. — On vous a menacée par la crainte que l'on arriverait à se suicider pour vous contraindre à je ne sais quelle obéissance.

La dame. — On m'a mis dans une situation tellement difficile que je n'avais pas beaucoup d'issue, j'en suis sortie par beaucoup de patience et longueur de temps.

P. F. — Un grand A majuscule, je vous le donne en passant. On me dit : « l'Abbé » ?

La dame. — Pour l'instant, cela ne me dit rien.

P. F. — Maintenant, si vous le voulez, continuez droit votre chemin, mais soyez bien certaine que le chemin fera une courbe brusque qui vous mènera bien loin de Paris et qui vous fera changer, heureusement d'ailleurs, sans détrimement pour vous, pour votre bonheur tel que vous l'avez construit, qui vous fera changer de cadre, de pensée, et vous serez une tout autre femme dans vos convictions, dans vos relations. Vous ne verrez plus du monde qui vous est insupportable à connaître et vous ne porterez presque plus le même nom... Est-ce que vous ne voyez pas apparaître des circonstances qui pourraient vous transporter bien loin ?

La dame. — Je ne vois pas, mais cela n'est pas impossible.

P. F. — Je vous vois comme si on vous mettait dans un paquebot pour l'Amérique, et c'est une tout autre existence.

La dame. — Même les convictions ?

P. F. — Surtout les convictions.

Contrôle après séance : *M^{me} X... confie ceci : Elle est fiancée; son mariage n'aura lieu que lorsque son fiancé et elle-même seront rendus libres par un divorce en cours d'exécution. Fréquentant tous deux une famille à laquelle elle est liée par une grande amitié, elle s'est aperçue, avec étonnement et douleur, que ses amis se donnaient, de toute évidence, pour but de détacher d'elle son fiancé pour en faire un mari à leur fille. Leur procédé consistait à dire devant le fiancé des choses tendant à la diminuer, mais dont il ne lui était jamais possible de se fâcher tant cela était gentiment dit (inimitié amicale). En dehors d'elle, naturellement, les propos tenus lui étaient encore*

plus défavorables, mais toujours enveloppés de termes exprimant une amitié profonde.

De cette situation difficile elle a beaucoup souffert jusqu'au jour où, sentant le danger augmenter, elle a pris le parti de faire connaître à son fiancé la manœuvre, ce qui l'a délivrée de l'obsession dans laquelle elle vivait.

Quant à la phrase « On vous a menacée par la crainte que l'on arriverait à se suicider pour vous contraindre à je ne sais quelle obéissance », elle n'a pas de rapport direct avec le fait ci-dessus, mais s'y rattache en quelque sorte puisqu'il fait partie d'un événement le conditionnant. Mal mariée, M^{me} X... s'est évadée du mariage par le divorce (en cours). En cette circonstance, non seulement elle n'a pas trouvé chez ses parents l'appui moral qu'elle attendait, mais au contraire des reproches et une mise en demeure de continuer sa vie d'épouse. D'où pour elle le dégoût de la vie. Elle l'exprima nettement à sa mère et aussi son intention de terminer par le suicide une existence impossible, menace qui eut pour effet de lui rendre la protection maternelle.

Le prénom du fiancé de M^{me} X... est Abel.

A la lumière de cette confiance, qu'on relise maintenant le texte des indications données à M^{me} X... par M. Forthuny et l'on sera en mesure de juger la qualité de leur signification.

Sixième essai. — M. Forthuny va à un monsieur et dit :

« Je vous vois dans les rues d'une grande ville. C'est un épisode de votre passé. Vous longiez des quais, c'est vague. Franchement, est-ce que votre nom ne commence pas par la lettre L ou M. Vous ne faites rien avec Lyon ?

Le Monsieur. — Non.

P. F. — Je vous voyais à Lyon, longeant les quais, allant comme à une espèce de réunion de gens. Cela n'a pas de sens ? Connaissez-vous un Franck dans un pays quelconque ou près de vous ?

Le Monsieur. — Non, je ne vois pas.

Septième essai. — P. Forthuny marche au milieu des assistants et, à l'un des derniers rangs, s'adresse à une dame :

« Madame, est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un de très distingué

et de très aristocratique qui est au delà des océans et qui a dû avoir un accident de chasse en Europe ? On va peut-être maintenant cesser la correspondance, mais on vous a écrit des lettres qui vous semblaient d'un caractère très droit et dans lesquelles il y avait une petite part de dissimulation qui était le résultat des conditions sociales de cette personne. Je vois cette personne grande, d'allure cavalière, escrimeur, enfin une belle tenue d'homme qui se tient bien, d'homme qui veut paraître. R... comme initiale d'un nom ?

La dame. — Oui, c'est un R.

P. F. — J'ai une chose à vous demander et que vous confirmerez par « oui ou non ». Dans ces lettres il y a ce que vous ne pouvez pas appeler du mensonge, ce que vous ne pouvez pas non plus appeler le langage de la pitié, une dissimulation fatale, forcée même pour le plus noble caractère.

La dame. — Oui, j'ai aperçu cela dans les lettres.

P. F. — Vous ne voyez pas pourquoi ? je vais tâcher de vous le dire. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le fait que je vous signale ; dans cette psychologie, il y a ce fait qui peut vous paraître étonnant mais qui conduit cet homme à adopter devant vous, même au point de vue rang social, une sorte de modestie qui, en fait, n'est pas explicable. Est-ce qu'il n'y a pas une timidité, une modestie, une volonté de se mettre tout à fait au-dessous de vous au point de vue du niveau social ? Vous ne voyez pas cela ?

La dame. — Non.

P. F. — J'essaie là une chose très difficile, c'est du Bourget ce que je fais là. Il avait un frère ?... Je ne peux pas, c'est trop dur, il faudrait une séance privée, en public c'est trop subtil.

(Aucun renseignement n'a été donné, après séance, par la dame objet de cet essai.)

Huitième essai. — *P. F.* va à une autre dame, lui demande si elle a connu un Braga dans le passé, si elle est allée au Portugal ? Sur dénégations, il la quitte.

Neuvième essai. — *P. F.* fait quelques pas et s'adresse à une dame jamais venue encore : « Emmanuel n'est rien dans le passé de votre famille ? »

La dame. — Non.

Une autre dame dit : « Oui, pour moi ».

P. F. (continuant à s'adresser à la dame ayant répondu non) : « Je vois quelqu'un d'âgé, il y a environ cinquante ans, dans le passé, cette personne entre dans le château de Chantilly ? On me parle du Comte de Chambord ?

La dame. — Oui, cela aurait un rapport.

P. F. — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous n'aviez pas d'Emmanuel ! Chantilly et Comte de Chambord, est-ce que cela existe pour vous ? Mais quelque chose de réel et non pas un rapprochement quelconque pour me faire plaisir.

La dame. — C'est réel.

P. F. — Est-ce que vous n'avez pas fait parvenir un document qui avait été remis à votre Emmanuel, non pas directement par le Comte de Chambord, mais par quelqu'un de très proche de lui ? Est-ce que vous n'avez pas fait parvenir à nouveau ce document à quelque personnalité ? Vous ne savez pas s'il existe, ce document ?

La dame. — Je ne sais pas. Emmanuel était mon grand-père.

P. F. — C'est curieux que j'aie été chercher Emmanuel par ici Fr... Fr... !

La dame. — Il s'appelait Emmanuel Wulfran.

(Après séance, la dame nous dit que tout d'abord le nom Emmanuel ne lui avait rien suggéré parce qu'il ne correspond à aucune personne de son ambiance actuelle. Entendant ensuite M. Forthuny parler du château de Chantilly et du Comte de Chambord, elle a pris conscience qu'il s'agissait de son grand-père : Emmanuel Wulfran, souvent reçu à Chantilly par le Comte de Chambord, et dont la femme avait été sœur de lait du Comte de Chambord.)

Dixième essai. — P. Forthuny va à une autre dame et lui dit : « Il y a quelque chose de bizarre, c'est la première note d'émotion de la séance. Voyons, ce n'est pas une danseuse, elle est au théâtre sans être au théâtre. Vous allez dans cette maison, vous voyez cette personne ? Vous avez l'impression que c'est la dernière fois que vous la voyez, non pas que sa vie soit en danger, mais il y a dispute, querelle, divergence de vues. Nous allons approcher. C'est quelqu'un qui n'est pas du théâtre professionnellement, elle a dans sa vie

quelque chose de plus que de comédien, il pourrait y avoir du drame, pas encore tragédie, et vous allez comme pour recevoir des confidences que l'on croit que vous allez approuver et que vous êtes certaine d'avance, en entrant dans ce salon, de désapprouver pleinement, c'est là la cause de la discorde. Voyez-vous cela ?

La dame. — Oui.

P. F. — C'est très dur, mais je me suis permis d'insister un peu. Vous n'avez pas une Yveline ? Cette personne n'est-elle pas physiquement malade au moment de cette espèce de conflit d'opinions où vous avez joué un grand rôle très clairvoyant. Elle aurait joué de la comédie dans les salons ?

La dame. — Non, cela approche plutôt de la littérature.

P. F. — C'est très difficile. Je joue la difficulté. Vous pensez bien qu'après cela j'ai le droit de vous demander un petit temps de réflexion... Je vois ceci : vous n'avez pas voulu retirer une arme d'un secrétaire ou un poison, quelque chose comme cela ?

La dame. — Pas précisément, mais une chose dangereuse.

P. F. — C'est tout un roman que je m'efforce de démêler. Elle était évanouie, vous avez soulevé sa tête ?

La dame. — Elle était morte. J'ai en effet soulevé sa tête.

P. F. — C'est très compliqué pour finir. Il y a comme une croix dessinée par terre ; une poudre ou un liquide..., je voudrais aller vite, mais j'ai tort. Mariette ne fait rien ?

La dame. — Marie, oui, pas Mariette. Juliette la fille et Marie la mère.

P. F. — Quelle drôle de chose. Je vois un homme avec une longue barbe noire, non pas dans le présent, toujours en solidarité avec la question. Une grande barbe noire. N'y avait-il pas dans cette pièce des harpes suspendues, des cordes où passaient des sonorités ?

La dame. — Non.

P. F. — Cependant il y avait un clavier. Vous jouiez avec des fleurs, ce qui ne se fait guère. Vous posiez des fleurs sur le clavier même ?

La dame. — Non.

P. F. — On me donne la lettre G toujours en rapport avec le drame.

La dame. — Non.

P. F. — Je ne peux plus.

Contrôle après séance. — Mme A. nous dit qu'elle avait perdu quinze jours auparavant sa plus intime amie. Appelée d'urgence auprès d'elle par une femme de chambre, elle l'avait trouvée étendue à terre, morte d'asphyxie volontaire. La cause du drame, qui s'imposa à elle avec la plus nette évidence, l'obligea à fouiller le secrétaire de son amie pour y chercher et en retirer une correspondance qui eût eu de funestes conséquences morales sur le mari de son amie.

Séance du 10 mars 1926.

Assistants : 130 personnes environ.

Essais métagnomiques à l'égard de huit personnes.

Premier essai. — M. Forthuny entre dans la salle, y fait quelques pas et s'arrête devant une dame, assise au deuxième rang, venant à ces séances pour la première fois. Il la regarde une dizaine de secondes et dit :

« Je dois vous demander, Madame, si vous n'avez pas, chez vous, conservé avec un soin particulier une édition de luxe du *Lys dans la Vallée*, de Balzac. Ne vous a-t-on pas parlé de Madame de Morsauf ?

La dame. — Si.

P. F. — Il n'y a pas longtemps, on a rappelé « Madame de Morsauf » et « Le Lys dans la Vallée », et je ne sais pas pourquoi ce livre vous a fait une impression considérable lorsque vous l'avez lu.

La dame. — Oui, c'est vrai.

P. F. — Ceci ne doit être qu'un point de départ. On me dit, avec toute la discrétion qui peut s'imposer et me contraignant peut-être à envelopper un peu mon discours, que vous connaissez dans la vie une Mme de Morsauf.

La dame. — Oui.

P. F. — Vous avez remarqué entre l'existence de cette personne et le personnage, qui n'était pas, d'ailleurs, complètement identique, de madame de Morsauf, des parallélismes très curieux, des similitudes de situation qui ne s'appliquaient pas seulement à la dame de Morsauf et à la dame de qui je vous parle en ce moment, mais aux personnages

d'entourage dans le livre et dans la vie. La personne existe encore. Il y a en vous une grande confiance, beaucoup plus qu'une espérance, confiance que la dame de Morsauf actuelle démentira par le cours des événements et a déjà fortement démenti la conclusion que Balzac a donnée à son roman, c'est-à-dire que s'il y a ressemblance très curieusement juxtaposée de l'un à l'autre, de la fiction à la vie, il y a différence à partir de la page 242 du roman, et à partir d'un certain nombre d'années dans la vie de cette dame, différence très appréciable entre le roman et la vie. Est-ce exact ?

La dame. — Je ne peux pas contrôler ce qui concerne le moment de déviation par rapport à la page.

P. F. — C'est un peu subtil. Cela ne vaut peut-être pas la peine d'une enquête, mais la dame dont il s'agit ne terminera pas sa vie comme madame de Morsauf a terminé son aventure. Il y a une différence très profonde, et si vous vouliez vous amuser à faire une enquête, vous verriez qu'à partir de la page 242 de l'édition, le roman finit curieusement. Cette enquête est rare, subtile, très fine, je n'en connais pas de précédent. Voulez-vous, madame, la faire ?

La dame. — Oui.

P. F. — Cherchez à partir de la page 242 de votre livre et vous verrez qu'à ce moment-là la personne en question ne ressemble plus à madame de Morsauf.

Contrôle après séance. — Pour donner à ce fait métagnomique sa pleine valeur, je crois bon de préciser, dans ses détails significatifs, la correspondance des indications fournies par M. Fortuny avec la vie de la personne connue de M^{me} X.

M^{me} X..., le jour de la séance, ne possédait pas d'édition de luxe du *Lys dans la Vallée* ; elle n'avait pas non plus mis ce livre à part dans sa bibliothèque, comme l'avait dit M. Fortuny, mais la lecture de ce roman l'avait autrefois vivement frappée. Il était un de ceux survivant fortement dans sa mémoire.

Rentrée chez elle, elle chercha l'exemplaire qu'elle avait. Celui qu'elle trouva était de grand format et n'avait pas de page 242 ; de plus, les pages n'en étaient que partiellement coupées ce qui donna à penser à M^{me} X... que ce fut dans

une autre édition que celle-là qu'elle lut jadis le roman.

Désirant toutefois s'assurer de ce que représentait la page 242 dans une édition de luxe, elle se rendit, à tout hasard, chez l'éditeur Conard, et y acheta le premier exemplaire qu'on lui présenta comme édition de luxe.

Ce fut le « Lys de la Vallée », édition révisée par Bouteyron et Longnon et illustrée par Ch. Huard.

Dès que, de retour chez elle, elle fit lecture de la page 242, elle fut stupéfaite d'y trouver le tournant d'existence de l'héroïne de Balzac, lequel était exactement le même que celui actuellement vécu par son amie.

On sait quel fut le drame affectif de M^{me} de Morsauf. Cette femme vivait une existence tranquille dans la vallée de l'Indre entre son mari et ses deux enfants. C'était une âme si droite et si fortement charpentée de principes moraux qu'elle ne pouvait pas faire autrement que de se bien conduire. Elle était vertueuse de constitution : un lys. Il arriva qu'un jeune homme de vingt ans, Félix de Vaudenesse, devint le familier de la maison. Entre lui et elle naquit bientôt et se développa irrésistiblement un amour profond, mais qui resta de sentiments. Ils vécurent l'un près de l'autre sachant combien ils s'aimaient et bien certains qu'ils ne seraient jamais l'un à l'autre. Leur amour platonique dura, toujours aussi intense. M^{me} de Morsauf méditait le projet de marier ce jeune homme à sa fille aînée. Mais un jour elle apprit qu'une autre femme, la marquise Dudley, venait de quitter son mari et ses deux enfants pour vivre avec Félix de Vaudenesse. Ce fut l'instant dramatiquement critique de l'existence de M^{me} de Morsauf. La page 242 de l'édition Conard résume, dans les quelques lignes que je vais citer, le bouleversement d'une âme restée jusque-là tranquille, pure et sûre d'elle-même :

« ... A ces derniers mots, M^{me} de Morsauf rentra brusquement, je (c'est M. Félix de Vaudenesse qui parle) la trouvai sur son canapé, couchée comme si elle avait été foudroyée par la voix qui terrassa saint Paul.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je.

— Je ne sais plus ce qu'est la vertu, dit-elle, et n'ai pas conscience de la mienne !

Nous restâmes pétrifiés tous deux, écoutant le son de

ces paroles comme celui d'une pierre jetée dans un gouffre.

— Si je me suis trompée dans ma vie, *elle a raison, elle!* (la marquise Dudley) reprit M^{me} de Morsauf... »

A partir du jour où ce cyclone sentimental bouleversa son âme, M^{me} de Morsauf s'étiola lentement, puis mourut.

Comme M^{me} de Morsauf, l'amie de M^{me} X... a vécu avec son mari et ses deux enfants une vie paisible. Un jour un jeune homme y entra. Il avait vingt ans, il se nommait Félix : même âge, même prénom que le héros de Balzac. Ils se sont aimés d'un amour arrêté au seul sentiment. Cette amie avait exactement le caractère de M^{me} de Morsauf. Elle eut le courage de pousser le jeune homme au mariage ; elle le maria. A l'époque de la séance Forthuny, son état d'âme était précisément arrivé à être celui de M^{me} de Morsauf à la page 242 de l'édition Conard du roman. Réfléchissant aux conséquences cruelles de ses principes moraux, elle commençait à regretter d'avoir sacrifié l'amour au devoir. Mais l'amie de M^{me} X... est bien résolue à ne pas se laisser submerger par l'amertume des regrets. Elle réagit. Sa volonté est fermement tendue à continuer de vivre dans l'abnégation du devoir familial.

En comparant l'amie de M^{me} X... à M^{me} de Morsauf, et surtout en arrêtant l'analogie des deux vies à la page 242 d'une édition de luxe — que M^{me} X... ne possédait pas, mais sur laquelle elle tomba par hasard, dès qu'elle voulut en faire l'acquisition — M. Forthuny a accompli un véritable chef-d'œuvre d'expression de connaissance paranormale. Ce fait est d'une présentation si élégante, il signale si bien les ressources de la faculté métagnomique en travail, que j'ai cru utile de mettre en évidence toute sa qualité.

Deuxième essai. — Dès le premier essai terminé, P. F. ressent une sorte d'angoisse, une « oppression mentale » comme il dit, qu'il attribue à la présence dans la salle d'une personne qui se serait donné pour but de tendre sa volonté à empêcher le fonctionnement de sa faculté. Il demande que la personne ayant voulu cela le dise. Aucune réponse. Se déplaçant au milieu de l'assistance, P. F. s'efforce de trouver la personne empêchante, mais en vain.

« C'est peut-être, dit-il alors, le total des curiosités et des

bons vouloirs qui fait que j'éprouve cette espèce d'oppression mentale, je vais tâcher de la surmonter. Délivré d'une sorte d'angoisse, je vais donc continuer à travailler. »

Et, promenant son regard sur une partie des assistants, il s'adresse bientôt à une jeune femme non encore venue à l'I. M. I.

« Puis-je vous demander, Mademoiselle, s'il n'y a pas dans votre existence, jusqu'au jour où nous voici, des circonstances personnellement très dramatiques, et, pour vous, une sorte de chance qui vous a maintenue parmi les vivants quand vous auriez dû en être rayée. D'autre part : tout un cahotement dans la vie, non pas seulement pour vous, mais tout autour de vous, une surquantité de drames, d'émotions, de circonstances violentes dans une proportion stupéfiante pour une seule famille. Est-ce que ce que je viens de vous dire représente quelque chose ?

La dame. — Dans l'ordre général, oui.

P. F. — On dirait que c'est un drame continu que l'existence de votre famille, et qui se joue d'acte en acte sur des personnes différentes, et vous souffrez tous ensemble. Ceci est d'autant plus grave qu'il ne s'agit pas seulement de souffrances matérielles, celles-ci passent à un plan secondaire. Et l'on aperçoit tout à coup que cette série de calamités a eu pour effet d'entraver comme une sorte de développement de génie chez quelqu'un de vous, dans votre famille. Vous n'avez pas eu quelqu'un qui partait avec tous les signes d'une sorte de génie ou d'admirable organisation cérébrale ?

La dame. — Oui.

P. F. — J'en ai passablement dit et il n'y aurait pas de leçons à en tirer si je ne me permettais de vous demander, dans la mesure où cela vous est possible, de prendre un peu de courage pour nous dire ce qui est la réalité en correspondance avec ce que je viens de dire.

La dame. — Dans ma famille j'ai eu un frère qui s'est suicidé à l'âge de 16 ans par amour pour une jeune fille. Pour moi et pour les miens, la révolution russe a tout bouleversé. Quant à mon frère, il était doué, en effet, de très grandes qualités intellectuelles, il était poète et il a cru devoir quitter l'existence avant l'heure.

P. F. — Maintenant, vous-même ne devriez pas être au

monde. Quelle circonstance aurait dû vous rayer des humains ? Est-ce que vous n'avez pas été dans votre jeunesse comme morte ?

La dame. — J'ai essayé de me suicider.

P. F. — Je vous vois comme revenue là par une sorte de chance inouïe. Puis-je vous demander de prendre votre main ? Je vais vous parler très franchement, comme toujours. Ne croyez pas que tant de malheurs vous ont abattue. La lettre B, majuscule, est quelque chose ?

La dame. — C'est mon fils.

P. F. — Je regrette que vous m'avez parlé de votre fils. J'allais vous parler d'un enfant pour vous dire que vous avez en vous quelque chose que je voudrais vous exprimer d'abord par un symbole, car ce symbole doit me rappeler une image qui doit vous être chère. Vous avez en vous, dis-je, une volonté inouïe, et ce symbole, le voilà : votre volonté est en ce moment tordue comme le métal d'un canon de fusil par une force grande. Vous n'avez pas souvenir d'une histoire de canon de fusil tordu par quelqu'un, d'un homme tenant une arme ?

La dame. — Un militaire, oui, il existe encore.

P. F. — Cela ne vous rappelle aucun souvenir réel ? Vous ne voyez pas dans la vie de ce militaire l'acte matériel de briser une épée ou de tordre une arme ? Il est fort physiquement ?

La dame. — Oui, mais pas à ce point.

P. F. — D... Di... Di... Laissons cette image qui est fausse. Quoi qu'il en soit vous avez une volonté personnelle — je ne perds pas du tout ce que je veux vous dire — très grande. Vous redresserez le canon de fusil. On vous aide à redresser le canon de fusil, car vous voulez vous servir de cette arme. Pour sortir du symbole, je vous dis en simplifiant : actuellement, dans ce que je pourrais appeler la déroute générale de la confiance dans votre famille, il n'y a guère que vous qui soyez sûre des revanches de l'avenir. Vous travaillez à reconstruire l'avenir, et vous avez pour cela dès maintenant des collaborations. Vous faites un travail de reconstruction peut-être inconnu des vôtres. Est-ce vrai ?

La dame. — Oui, j'essaie.

P. F. — Vous travaillez personnellement à refaire ce que

les autres n'ont pas l'énergie de faire et vous dites : « Moi, je sauverai tout ». Et en ce moment vous avez plus que jamais confiance pour un événement qui est tout proche.

La dame. — J'ai en effet un peu de confiance, car en venant ici je me suis dit que si vous le devinez, cela irait.

P. F. — Je n'ai pas à vous demander quels sont ces moyens, mais puis-je me permettre de constater qu'en effet vous avez assumé dans votre pensée ce rôle directeur, ce rôle conducteur dans votre famille, avec des collaborations extérieures ?

La dame. — Pas encore.

P. F. — Je vous dis que vous l'aurez.

Troisième essai. — P. Forthuny s'adresse à un jeune homme. Ce qu'il lui dit de contrôlable immédiatement est de peu d'importance. Les indications qu'il lui fournit ont surtout trait à une sœur. Elles ne rappellent rien au jeune homme qui projette de demander à sa famille si elles correspondent ou non à de la réalité qu'il ignore.

Quatrième essai. — P. F. va à un monsieur. Il lui parle d'un homme politique, d'une requête pour un jeune homme auprès de M. Painlevé, d'un membre de sa famille en pays lointain, du corps d'un être cher laissé aux colonies, de la situation d'un cimetière. Les indications ne correspondent à rien de précis. Essai manqué.

M. Forthuny fait ensuite un *cinquième essai* dont les indications ne méritent pas d'être mentionnées, leur correspondance avec la réalité étant incontrôlable à la fois par leur imprécision et aussi du fait qu'il s'agissait du grand-père d'un assistant (âgé de 70 ans), lequel assistant ignorait le détail de la vie de son aïeul, mort alors qu'il avait deux ans.

Séance du 24 mars 1926.

A la fin de la séance du 10 mars, j'avais annoncé que nous modifierions, la prochaine fois, la manière de travailler de M. P. Forthuny, en ce sens qu'au lieu de lui laisser la liberté de faire une sélection intuitive des personnes à l'égard desquelles il fait fonctionner sa faculté, nous les lui imposerions par tirage au sort exclusivement parmi les nouveaux venus.

Quelques instants avant la séance du 21 mars, une autre sorte d'essai, assez audacieux, fut convenu. Il consista à demander à M. Forthuny de tenter d'effectuer, à distance, une prise de connaissance paranormale d'une personne non connue de lui et n'ayant jamais été objet de métagnomie pour lui.

Conformément à ce projet, il arriva qu'à 16 heures je me rendis au premier étage de l'Institut Métapsychique où, dans le salon et la bibliothèque, 180 à 200 personnes étaient réunies, et que, pendant le temps que je mettais l'assistance au courant de l'expérience qui se tentait, M. P. Forthuny, assis à l'étage au-dessus, dans le salon de mon appartement privé, dictait à la sténographe les informations lui venant à l'esprit.

A 16 h. 10 environ, M. Forthuny entra dans la salle avec la sténographe et pria celle-ci de lire à haute voix ce qu'elle avait écrit sous sa dictée. Voici ce qu'elle lut :

Un monsieur qui, dans l'ordre sentimental, a eu une blessure cruelle et vers lequel s'est porté un ange de bonté qui a tout fait et qui fera tout pour colorer sa vie d'autant de douce lumière qu'il l'a vue envahir de brusques et cruelles ténèbres.

Charles ! Marie à côté de lui, ou dans le passé. Il est placé dans l'assistance, non pas dans la première salle, mais dans la seconde, au pied de la bibliothèque, à côté de la cheminée et près de la cheminée.

Cinquante-trois ans, grisonnant, le cheveu rejeté en arrière.

La province d'Anjou, le Saumurois?...

A été combattu par sa famille pour le choix de sa vocation, et est venu à Paris.

Il se retrouve avec grand bonheur dans une province qui lui est chère.

S'occupe de lettres, de belles-lettres.

A commenté avec une sorte d'amertume le plus récent rapport de la Société des Gens de Lettres.

Assume un devoir de protection pour quelqu'un qui est faible et qui a cependant personnellement accepté la charge d'un autre devoir, si bien qu'il se trouve protecteur à la fois de cette personne et de la personne qui est protégée en seconde main.

Fréquente les journaux, les rédactions et les maisons d'édition. A du rapport avec le monde des Lettres.

S'occupe, cependant, d'autres choses indéfinissables pour moi.

Il s'est occupé incidemment de questions d'archives et d'histoire locale.

Maurice Debroca ? Fâché que Maurice Debroca ait traité un sujet qu'il avait lui-même dans l'esprit.

Physiquement, il a dû modifier son régime de vie, il y a de cela trois ou quatre ans.

Psychiquement : spiritualiste né. Aux yeux du monde, ne le montre pas et affecte même dans certains milieux fortement réactifs de partager dans une certaine mesure les opinions des incrédules. Personnellement et dans l'intimité de sa pensée ne demanderait pas mieux que de croire et croira.

Il aime la musique, la peinture aux coloris tendres et doux.

Et je répète qu'il s'appelle Charles.

Bronches faibles, bronches à surveiller.

Rasé, sauf petite moustache peut-être tombée.

Lorgnon. »

Dès que cette lecture fut terminée, un monsieur assis près de la cheminée de la bibliothèque se leva et dit : « Tout ce que je viens d'entendre me concerne. Je suis à votre disposition pour vous donner tous renseignements justificatifs de vos paroles. »

La sténographe fut priée de relire les éléments indicatifs du texte pour comparaison avec le réel.

Voici la reproduction du contrôle comparatif :

La sténo. — « Un monsieur qui, dans l'ordre sentimental, a eu une blessure cruelle et vers lequel s'est porté un ange de bonté qui a tout fait, et qui fera tout, pour colorer sa vie d'autant de douce lumière qu'il l'a vue envahir de brusques et cruelles ténèbres. »

M. Forthuny. — Est-ce que cela représente quelque chose ?

Le monsieur. — C'est exact.

La sténo. — « Charles... »

Le Mr. — C'est moi.

La sténo. — « Marie à côté de lui ou dans le passé... »

Le Mr. — Marie est une amie avec qui j'ai vécu plusieurs années.

La sténo. — « Il est placé dans l'assistance, non pas dans la première salle, mais dans la seconde, au pied de la bibliothèque, côté de la cheminée et près de la cheminée... »

M. Forthuny. — C'est exact et tout le monde peut le voir.

La sténo. — « 53 ans... »

Le Mr. — Je les ai eus au mois de janvier dernier.

La sténo. — « Grisonnant, le cheveu rejeté en arrière... »

Le Mr. — Grisonnant, hélas ! et le cheveu rejeté en arrière, en effet.

La sténo. — « La province d'Anjou, le Saumurois?... »

Le Mr. — C'est la seule chose pour laquelle je ne vois aucun rapport.

M. Forthuny. — Donc mauvais pour les provinces.

La sténo. — « A été combattu par sa famille pour le choix de sa vocation, et est venu à Paris... »

Le Mr. — C'est tout à fait exact. Ma famille s'est en effet opposée à me laisser partir en Extrême-Orient, où j'ai occupé une situation administrative pendant vingt-sept ans. J'y suis allé malgré cet empêchement. Je n'avais jamais quitté ma famille où nous vivions très unis. Il a fallu que cette vocation surgisse pour que je prenne cette détermination absolue. Je suis en effet venu à Paris avant d'aller en Extrême-Orient.

La sténo. — « Il se retrouve avec grand bonheur dans une province qui lui est chère... »

Le Mr. — Je ne vois pas.

M. Forthuny. — C'est donc nul pour cette question.

La sténo. — « S'occupe de lettres, de belles-lettres... »

Le Mr. — Je suis romancier.

La sténo. — « A commenté avec une sorte d'amertume le plus récent rapport de la Société des Gens de Lettres... »

M. Forthuny. — Et pour ce qui a trait à la Société des Gens de Lettres, à l'amertume ?

Le Mr. — Je reçois le Bulletin de la Société des Gens de Lettres, mais je n'ai pas eu ce sentiment d'amertume.

M. Forthuny. — Donc nul pour l'amertume. Ce qui reste à mon actif c'est d'avoir pressenti que Monsieur venait de lire le Bulletin de la Société des Gens de lettres et que vous aviez, en somme, médité dessus. Mon exagération a été de dire que vous avez été « amertumé », si je puis dire.

La sténo. — « Assume un devoir de protection pour quelqu'un qui est faible et qui a cependant personnellement accepté la charge d'un autre devoir, si bien qu'il se trouve protecteur à la fois de cette personne et de la personne qui est protégée en seconde main... »

M. Forthuny. — Je vais vous expliquer cette phrase plus clairement. Il y aurait, dépendant d'une personne vivant près de vous, une personne plus jeune qui a besoin d'une protection et que cette protection, généreusement consentie, l'est avec joie en échange des bienfaits qu'elle reçoit d'autre part. Vous avez comme une tutelle à exercer?

Le Mr. — Est-ce que le sujet de cette tutelle est un parent?

M. Forthuny. — Je redis au clair : Vous avez près de vous quelqu'un de qui est issu ou de qui dépend à un titre de parenté, peut-être à un titre quelconque intime, une créature qui est sans moyens pour se défendre dans la vie et que vous protégez et pour qui vous êtes comme un oncle, comme un tuteur, si vous voulez. Est-ce que cela représente quelque chose?

Le Mr. — Oui, certainement.

M. Forthuny. — Serait-ce indiscret de vous demander quelques explications? Vous n'êtes pas comme un second père?

Le Mr. — Un de mes collègues, que je considérais comme un frère en Indo-Chine, étant décédé, sa veuve a eu besoin après sa mort de conseils pour certaines affaires personnelles, liquidation de pension,... etc., se rapportant au décès de ce fonctionnaire. Je me suis mis à son entière disposition pour la conseiller, j'ai fait des démarches. Cela peut donc être considéré comme une protection très active qui, d'ailleurs, continue toujours.

M. Forthuny. — Cette personne elle-même avait mission de protéger un être plus faible encore qui était dans sa dépendance? Qu'est-ce que cela veut dire?

Le Mr. — Cette personne est la correspondante de mon fils qui est pensionnaire dans un lycée de Paris.

La sténo. — « Fréquente les journaux, les rédactions et les maisons d'édition... »

Le Mr. — Je fréquente les journaux plusieurs fois par semaine, puisque je suis journaliste, les rédactions très souvent et les maisons d'édition moins souvent.

La sténo. — « A du rapport avec le monde des lettres... »

Le Mr. — C'est exact puisque je suis romancier.

La sténo. — « S'occupe cependant d'autres choses indéfinissables pour moi. Il s'est occupé incidemment de questions d'archives et d'histoire locale... »

Le Mr. — J'ai en effet fait des études assidues d'archéologie à la Bibliothèque Nationale, je me suis occupé également d'histoire locale pour la région d'Angkor.

La sténo. — « Maurice Debroca? Fâché que Maurice Debroca ait traité un sujet qu'il avait lui-même dans l'esprit... »

Le Mr. — Cela ne me dit rien.

La sténo. — « Physiquement, il a dû modifier son régime de vie, il y a de cela trois ou quatre ans... »

M. Forthuny. — Est-ce exact?

Le Mr. — Très exact. Je l'ai modifié si radicalement que je suis parti de l'Indo-Chine pour venir vivre à Paris. Il y a de cela quatre ans, c'est-à-dire depuis mai 1922.

La sténo. — « Psychiquement, spiritualiste né... »

Le Mr. — Je suis plus poète que réaliste; aspirations nettes vers un idéal, au-dessus des misères humaines.

La sténo. — « Aux yeux du monde ne le montre pas, et affecte même, dans certains milieux fortement réactifs, de partager dans une certaine mesure les opinions des incrédules... »

M. Forthuny. — Vous partagez les opinions des incrédules?

Le Mr. — Oui.

La sténo. — « Ne demande pas mieux que de croire et croire... »

Le Mr. — J'envie ceux qui croient car la croyance est une consolation très grande et je ne peux arriver à croire, mon esprit critique me portant toujours à la discussion. J'envie le bonheur de ceux qui croient. C'est exactement la position de mon esprit.

La sténo. — « Il aime la musique, la peinture aux coloris tendres et doux... »

Le Mr. — La musique, beaucoup. La peinture aux teintes mortes est la seule peinture que j'apprécie. Je constate que vous n'avez pas dit mot de mes études mystiques et philosophiques.

M. Forthuny. — Si, ceci en explication de ma phrase :

« S'occupe cependant d'autres choses indéfinissables pour moi ».

La sténo. — « Je répète qu'il s'appelle Charles. Bronches délicates, bronches à surveiller... »

Le Mr. — Je suis sujet aux bronchites et aux maux de gorge.

La sténo. — « Rasé, sauf petite moustache peut-être tombée. Lorgnon... »

M. Forthuny. — Tout le monde peut voir que c'est exact.

Le Mr. — Je portais, en effet, une petite moustache. Je l'ai fait raser au Japon.

Deuxième essai. — Une distribution de numéros est faite à une quarantaine de personnes assistant aux séances de M. Forthuny pour la première fois et acceptant de fournir un contrôle sincère des indications qui leur seraient fournies.

Une boîte contenant le double des numéros distribués est remise au D^r Juilhe, présent à cette séance, qui mêle les numéros et en fait prendre au hasard un par une dame voisine.

Le sort désigne une jeune femme, totalement inconnue de M. Forthuny, et que nous avons su ensuite être une étrangère.

P. F. lui prend la main, reste environ trente secondes silencieux et dit : « Antoine, Antonio, Antonia? »

La dame. — Il y a quelque chose qui se rapproche de cela, c'est Anneta.

P. F. — Je m'acharnais avec une certaine ténacité et j'avais besoin que vous m'aidiez. J'entends autour d'un membre de votre famille — un monsieur — toute une rumeur de foule dans un endroit fermé, est-ce que ce n'est pas comme un parlement ou une société? Quelqu'un des vôtres parle, est entendu et applaudi.

La dame. — C'est vrai. C'est mon mari. Il avait un bureau de presse, comme ici l'agence Havas. Le jour de l'ouverture de ce bureau il y avait beaucoup de monde, il avait parlé et avait été très applaudi.

P. F. — Pardonnez-moi si je vous donne ce détail; c'est dans cette région ici (il se tient les reins), vives douleurs, grand projet complètement arrêté net, y compris celui d'un

voyage à l'étranger par le fait de l'explosion de ces douleurs très vives.

La dame. — J'ai eu beaucoup de chagrin et j'ai été obligée de retourner ici en France.

P. F. — Ce n'est pas cela. Est-ce que dans un moment, assez récent dans votre vie, l'un de vous deux ne s'est pas pris à souffrir de telles douleurs que ce projet de vous en aller faire un voyage à l'étranger a été annulé, à cause de ces douleurs qui devaient être soignées d'abord? C'est purement physique.

La dame. — Oui, c'est vrai, il y a quelques années. Du fait de ces douleurs le voyage a été retardé d'un mois.

P. F. — Cette Annetta, c'est drôle comme elle me revient! B... c'est une lettre double même. Je la vois comme gravée sur un papier et retournée, deux B... cela fait comme une sorte de 8. Qui est Paulette. B. et P.? Permettez, c'est un tableau qui n'est pas gai. Est-ce que vous-même, si jeune, vous ne tenez pas un fin mouchoir de soie ou d'une étoffe très fine, un peu rose-violette, et vous êtes auprès de quelqu'un qui a été pris d'un vertige tel que toute une transpiration vient sur le visage et que vous vous obstinez à enlever cela. Vous ne voulez pas que cette figure soit si moite... C'est une jeune femme. Vous ne vous souvenez pas d'avoir soigné quelqu'un qui avait toujours ces feux à la tête? C'était une transpiration glacée?

La dame. — Je ne me rappelle pas.

P. F. — Les îles Borromées ne sont rien pour vous?

La dame. — Si, j'ai été aux îles Borromées.

P. F. — Est-ce qu'il n'y a pas eu un domestique espagnol ou italien? Félipe?

La dame. — Non, mais mon mari est d'origine italienne.

P. F. — A-t-il eu une querelle avec ce Félipe? Je vois une rupture, une cassure. Ce n'est pas indiscret de vous dire qu'après cela votre mari a ouvert un coffret devant vous et il a tiré des choses, des souvenirs. Je vois votre mari, — permettez, c'est un tableau qui vous est peut-être désagréable — il est comme cela (*P. F.* prend une attitude de colère), les poings fermés, il tape avec le pied comme s'il voulait percer le plancher et il dit, dans un accès de fureur presque sanguinaire : Prenez garde!

La dame. — Oui.

P. F. — Mon Dieu! vous êtes tombée évanouie?

La dame. — Oui.

P. F. — Il n'a rien fait, il a claqué la porte et il est parti.

La dame. — Oui (elle pleure).

P. F. — Pardonnez-moi de vous avoir fait de la peine, cela doit arriver, vous courez tous ce risque. Il est certain que je ne suis pas coupable. Aussi bien je puis dire des choses plaisantes, aussi bien il peut m'arriver de tourner dans des sentiers qui ne sont pas agréables.

... Caden. ... Cadentzo... qu'est-ce que c'est que Cadentzo?

La dame. — C'est le nom de mon mari¹.

Séance du 21 avril 1926.

Pour progresser dans l'exploration des possibilités métanomiques de M. P. Forthuny, j'avais fait le projet d'un essai audacieux, bien qu'à mon sens non chimérique, qui consistait à faire travailler sa faculté non plus à l'égard d'une personne, au rapproché ou à distance, choisie par lui ou imposée à lui, mais dans la salle vide, *avant séance*, à l'égard d'une personne devant s'asseoir *au hasard* sur une chaise désignée *au hasard*.

A 14 heures 1/2, M. Humblot, sénateur, et M^{me} Camille Flammarion étant à l'I. M. I., je les mets au courant de l'essai projeté, les conduis dans la salle des séances, vide, et leur demande de désigner à leur gré une chaise parmi les 150 sièges. M. Humblot, marchant dans le ruban d'espace séparant en deux parties l'ensemble des chaises, en indique une du geste, par choix tout fantaisiste. Je colle dessous un petit morceau de papier gommé destiné à l'identifier dans la suite.

Cela fait, je vais chercher M. P. Forthuny, lui indique la chaise choisie et le laisse dans la salle avec la sténographe et ma secrétaire particulière, celle-ci chargée d'interdire l'entrée à toute personne et d'observer et noter tout ce qui se passera.

1. Ne pouvant pas reproduire ici le nom qui fut donné, je le remplace par un équivalent en rareté.

M^{me} Flammarion, M. Humblot et moi, allons ensuite à l'étage au-dessus, dans mon appartement privé.

M. Forthuny tourne la chaise dos aux fenêtres, pour ne pas être incommodé par la lumière, et s'assied dessus. Fermant les yeux, il se met à palper chacune des chaises immédiatement voisines, sauf celles derrière lui, car il a décidé d'étendre l'essai aux personnes devant venir s'asseoir autour de la chaise désignée.

Promenant nerveusement les mains sur chacune des chaises, comme si successivement il les interrogeait, il se met à exprimer des indications concernant le futur occupant. Jamais sa rapidité d'élocution n'a été aussi grande.

Après avoir travaillé sur cinq chaises, il en arrive à celle, principale, sur laquelle il est assis.

Le tout dure environ trente minutes. Sentant qu'il a beaucoup à dire et que les représentations mentales informatrices viennent avec plus de facilité que dans le travail en public, P. F. se désole d'être dans la nécessité de s'arrêter pour qu'il y ait temps de transformer la sténographie en dactylographie. Cette appréhension de disposer d'un temps trop court a d'ailleurs imprégné son esprit pendant tout le travail métagnomique et l'a gêné.

Quand, à 15 heures 30, P. F. quitte la salle, accompagné de la sténographe et de ma secrétaire, le palier du premier étage de l'I. M., l'escalier et le hall du rez-de-chaussée contiennent une centaine de personnes impatientes de prendre place et qui se précipitent dans la salle des séances, dès porte ouverte, s'y répartissant comme elles peuvent.

De 15 heures 30 à 16 heures, P. F., monté au deuxième étage, reste avec M^{me} C. Flammarion et moi dans le salon de mon appartement.

Dans le cabinet de travail, à côté, la sténographe dicte son texte à ma secrétaire qui le dactylographie.

M. Humblot, attendu quelque part, a quitté l'I. M. I. avant que P. F. fût sorti de la salle où il opérait.

Les six personnes ayant eu connaissance de la chaise choisie restent jusqu'à 16 heures sans aucun rapport avec les personnes venant assister à la séance et prenant place dans la salle à leur gré, selon les places libres.

A 16 heures, je descends avec M. Forthuny à la salle des séances. Il y a 200 assistants environ. Je les mets au courant de l'essai tenté. J'indique la chaise que je crois être celle choisie par M. Humblot. La dame qui l'occupe est quelque peu émue d'être l'objet de l'essai. Vérification est faite que cette chaise porte en dessous le papier collé identificateur.

On apporte, en double exemplaire, le texte dactylographié des indications métagnomiques de M. Forthuny. J'en garde un sous les yeux, cependant que M. Forthuny, debout, à la hauteur de la dame de la chaise, donne lecture, à haute voix, d'abord de ce qui concerne les occupants des chaises environnantes, et finalement de ce qui concerne cette personne, objectif principal de l'essai tenté.

Pour donner toute sa valeur à la partie fondamentale de cette expérience, je citerai seulement le texte ayant trait « à la dame à la chaise ». Les assistants, se basant sur les acquiescements de cette dame à mesure que P. F. lisait le texte, ont quitté la salle avec l'impression qu'il s'était effectué un fait nettement positif. A relire ici les indications métagnomiques, confrontées avec les événements qu'ils signalèrent, ils vont se rendre compte combien les mots exprimés par le métagnome contiennent plus de signification qu'ils semblaient en avoir.

Pour éviter une répétition, je vais donner le texte Forthuny en italique, faisant suivre chaque indication de sa correspondance avec la réalité, confiée après séance par l'intéressée.

M^{me} M..., jeune femme très intelligente, d'esprit positif, n'acceptant pas les à peu près, a tenu, jugeant que tel était son devoir, à nous permettre de donner à ce fait toute la précision désirable¹.

« Ce n'est pas une raison parce que tout vous est tombé des mains, pour la troisième ou quatrième fois, qu'il faut tout

1. Le lecteur comprendra pourquoi je laisse cette dame, comme, d'ailleurs, la plupart des autres personnes objets des connaissances para-normales, dans l'anonymat. Toutefois ces personnes seront en grande majorité à la disposition de qui voudrait s'assurer auprès d'elles de l'exactitude des faits.

laisser à terre. Ramassez ce que vous croyez en pièces et continuez, le succès est au bout. Vous avez pensé que c'était si simple de forger cette âme, de la remodeler ; c'est dur, mais vous en viendrez à bout. Vous serez aidée par la maladie et, à ce moment-là, vous prendrez autorité sur ce qui vous échappe encore partiellement.

Cela correspond à des efforts spéciaux de M^{me} M... dont elle m'a confié l'objet et les moyens, me demandant, pour cette seule chose, de ne rendre publique que son affirmation que cela correspond nettement à du réel, sans plus.

« Votre projet de partir au loin, dans l'été, a été contredit déjà, il le sera encore. Ne pensez donc plus à l'Est, pour un temps c'est fini... »

M^{me} M... avait eu deux projets récents de voyage pour les vacances prochaines : un de pérégrination en automobile de quinze jours, déjà abandonné, un autre dans les Vosges, où depuis deux ans des amis la demandent, projet également abandonné.

« Avant toute chose, prenez soin de vos tombeaux... »

M^{me} M... est de la catégorie des personnes n'ayant pas le culte des tombeaux. Elle ne va jamais sur la tombe de ses morts. Sa mère est morte il y a deux ans ; huit jours après elle s'est rendue au cimetière, ce fut la seule fois.

« Léon... on me donne : le chimiste, je ne sais pas pourquoi... »

M^{me} M... ne trouve à cela aucun sens. Cette seule indication sera erronée.

« Soignez votre foie... »

M^{me} M... est en traitement pour des troubles hépatiques.

« Ne portez pas cette ceinture, elle vous a déjà blessée... »

M^{me} M... portait depuis quelque temps, et avait sur elle ce jour-là une ceinture élastique qui, tout récemment, lui avait blessé la peau.

« Quelle chute ! on vous a presque renversée par terre, moralement. On vous a piétinée, on vous a traînée dans la cendre. C'est très bien de vous être relevée toute seule. La grande lettre M... Si vous pouvez reprendre tout votre sang-froid, vous achèverez votre vie sans émoi... »

Cela se rapporte à un épisode dramatique récent de la vie de M^{me} M... Dès qu'elle fut liée en association commerciale avec M. R..., M^{me} M... eut à subir l'assaut violent, hostile, acharné à nuire, de la femme de son associé : Marcelle R..., injustement jalouse. Elle fut moralement harcelée, piétinée, roulée à terre. Cela alla jusqu'à la menace de mort. Pendant un moment, elle prit ses dispositions pour partir au loin, dans le but de se soustraire à la torture morale qu'on lui infligeait. Finalement, elle a réagi, elle s'est défendue, faisant comprendre à son ennemie et aux autres l'injustice des jugements émis. Après avoir perdu tout sang-froid, elle l'a peu à peu repris, ce qui lui permet de mieux s'employer à rétablir le calme autour d'elle, après ce violent remous d'existence.

« Attention au retour du mal d'oreilles, de gorge, du nez, vos névralgies ne viennent que de là... »

M^{me} M... souffre de fortes névralgies céphaliques depuis peu de temps. Elle avait vu, quelques jours avant, un spécialiste des affections du nez, de la gorge et des oreilles, qui avait trouvé une déviation de la cloison du nez et une inflammation d'un cornet et de la pituitaire du côté droit, affirmant que la remise en état de cette région ferait disparaître les névralgies. (M^{me} M..., pour venir à l'I. M. I., manqua volontairement un rendez-vous avec ce médecin.)

« Tant pis pour celui qui est en prison, j'entends une prison morale, où il s'est enfermé. Il en sortira de lui-même par la conscience qu'il fait souffrir les autres. Alors vous trouverez tous la liberté. »

En réaction aux attaques calomnieuses faites contre sa femme, le mari de M^{me} M... s'était replié complètement sur lui-même. A son égard, il avait emmuré sa pensée, n'expri-

mant que le strictement nécessaire. Cette attitude de froideur, de quasi-mutisme, de désaffection, mettait M^{me} M... dans un état de contrainte morale pénible. La crainte de jugements malveillants et injustes sur ses actes quotidiens lui enlevait toute indépendance d'action. Cet état pénible de choses commence à s'améliorer. M. M... comprend ce que sa manière de faire a eu d'excessif. Il sort lentement de son emprisonnement moral volontaire. M^{me} M..., à mesure, voit s'atténuer son sentiment de contrainte.

« Ne vous plaignez pas qu'on vous ait retiré ce titre. Tout cela n'est que de la vanité humaine... »

Cela correspond chez M^{me} M... à une préoccupation de curiosité du moment. Plusieurs clairvoyants professionnels auprès desquels elle s'était récemment rendue lui avaient dit, accessoirement, qu'elle était de famille titrée. Intriguée par la répétition de cette indication et, par ailleurs, sachant que sa mère avait été une enfant abandonnée de ses parents, elle faisait des recherches dans le seul but de contrôler les dires des clairvoyants.

« Passé l'eau, loin sur les mers, au delà des mers, une odeur de vanille... Bien étonnée de voir revenir quelqu'un du Brésil, ou de l'Argentine... de l'Amérique du Sud en tout cas... Vous êtes en rapport avec celui-là... »

Huit jours avant la séance, M^{me} M... avait vu venir chez elle, en visite, sans aucun préavis, un très bon ami de sa famille, pas revu depuis quatre ans et arrivant du Brésil.

« Menace d'opération reviendra... »

Deux mois avant cette séance, le D^r Pauchet lui avait dit :
« Il faudra qu'on vous opère un jour ».

Cette confrontation faite entre les perceptions métagnomiques de P. F. et la réalité, je demandai à M^{me} M... de préciser les conditions de sa venue à l'I. M. I. et de sa prise de possession de la chaise. Voici ce qu'elle m'a confié par la parole et par écrit, une partiem'étant confirmée par M. R..., son associé :

« Je vous étais complètement inconnue, dit M^{me} M..., ainsi qu'à M. Forthuny. C'est la lecture d'un exemplaire récent de la *Revue Métapsychique* qui nous fit connaître, à M. R..., mon associé commercial, et à moi, l'existence des séances de clairvoyance données par M. Forthuny.

« Jusqu'à midi et demi du jour de cette séance, je n'avais pas dans l'esprit, non seulement de m'y rendre, mais même que ce fût son jour. M. R... m'en informa pendant le repas et je décidai d'aller à l'I. M. I., annulant pour cela un rendez-vous que j'avais à peu près à la même heure chez un médecin spécialiste du nez et de la gorge. Ce projet fait, nous parlâmes d'autres choses et ma pensée, dans la suite, s'orienta vers d'autres sujets.

« Autour de 14 h. 1/2, sans pouvoir préciser davantage, je me suis sentie prise d'un malaise (dyspnée), phénomène que je n'ai jamais éprouvé et qui m'inquiéta. J'en fis part à M. R... qui m'engagea à me reposer.

« Jusqu'à 15 heures, bien qu'occupée, mon attention fut constamment attirée vers les aiguilles de la pendule. J'éprouvai une hâte à m'en aller. Néanmoins, mon malaise persistant me donnait à penser que je ferais mieux de rester à me reposer dans mon bureau.

« A 15 heures, je partis quand même pour l'avenue Niel. La dyspnée cessa aussitôt.

Vers 15 heures 20, j'arrivai à l'I. M. I. Déjà, une foule nombreuse assiégeait la porte d'entrée, close, de la salle des séances. Je pris mon tour dans la foule et, à 15 heures 30 environ, les portes s'ouvrirent pour laisser passer le flot des assistants.

« Prise dans la cohue, j'ai échoué — portée par la foule et après quelques difficultés — sur une chaise se trouvant à ma portée, non sans avoir, au préalable, été légèrement bousculée. Il s'en est fallu de bien peu qu'une autre personne ne s'assît à ma place.

« A réfléchir sur ce fait, je pense à la multiplicité des incidents qui eussent pu faire qu'il ne se réalisât pas.

« Il s'en est fallu de peu que mon malaise ne me déterminât à rester chez moi. J'attendais, ce jour-là, des clients importants étrangers, lesquels arrivèrent dès mon départ du bureau ; leur venue durant que j'y étais m'eût empêchée

de sortir. D'autre part, le refus inattendu de mon associé, M. R..., de m'accompagner avenue Niel fut bien près de m'arrêter, ayant de la répugnance à l'ordinaire à sortir seule. Par ailleurs, c'est la bousculade de la foule qui m'a imposé la chaise où je me suis assise. Et si M. R... m'avait accompagnée, comme il comptait le faire tout d'abord, tout eût été changé. Il nous eût fallu deux chaises. C'est en arrière, dans les rangs libres, que nous aurions été nécessairement portés. »

Séance du 19 mai 1926.

Le but de cette séance était de tenter deux essais :

Premier essai. — Mettre M. Forthuny, quelques heures avant séance, dans la salle vide et lui demander de se comporter, devant une chaise vide désignée au hasard, comme si le futur occupant avait déjà pris place.

Cet essai devait reproduire celui réussi dans la séance du 21 avril.

Deuxième essai. — Demander à M. Forthuny de faire fonctionner sa faculté, quelques heures avant séance, sur une personne dont la chaise serait désignée par tirage au sort en pleine séance, tous assistants réunis.

Cet essai, on le comprend, avait pour but de s'assurer si la métagnomie de P. Forthuny était capable de vaincre le double obstacle de deux hasards successifs : celui conduisant une personne à s'asseoir sur une chaise et celui du tirage au sort de cette chaise.

A 11 heures du matin, des cartons numérotés furent attachés à 150 sièges, en vue du tirage au sort de la chaise pendant séance.

A 13 h. 1/2, j'introduisis dans la salle vide des séances M. Carl Vett, de Copenhague, de passage à Paris, et lui demandai de désigner une chaise à sa fantaisie. Comme les chaises étaient numérotées, il prit un numéro au hasard dans la corbeille contenant un deuxième jeu de cartons. Ainsi fut désignée la chaise 52. Nulle marque n'y fut faite.

Le numéro en fut inscrit par la sténographe sur son cahier.

Forthuny, informé du programme des essais et mis devant la chaise, fut laissé dans la salle vide avec la sténographe et ma secrétaire.

A 14 h. 20, Forthuny sortit de la salle des séances ayant terminé son travail.

La secrétaire et la sténographe se rendirent au bureau du deuxième étage pour dactylographier la sténographie. Elles ne communiquèrent avec aucune personne jusqu'à séance commencée.

M. Forthuny et moi, de 14 h. 20 à 16 heures, n'eûmes de contact avec aucun assistant.

A 16 heures, nous entrâmes dans la salle des séances avec le texte dactylographié. 300 personnes environ y étaient assemblées. Je les mis au courant des essais tentés et donnai lecture du premier essai.

Je trouvai la chaise 52 occupée par une dame connue de moi. Aux vingt premières lignes de ma lecture elle fit un accueil négatif. Mais à ce moment, un monsieur, assis à la troisième chaise à sa gauche, donna des signes d'une si anxieuse émotion que je crus à un début de syncope et priai qu'on l'emmenât à l'air. Il se leva, disant que son trouble avait pour cause les choses dites et qui le concernaient de façon indiscutable. Je lui demandai s'il pouvait dire en public à quelles réalités de sa vie correspondaient les indications fournies par M. Forthuny. Il s'y essaya dans un tel désarroi de pensée que je me crus en présence d'un déséquilibré mental. Cela me fit hâter la lecture de la suite du texte, m'arrêtant de temps en temps pour demander à l'assistance si quelqu'un y reconnaissait une signification pour soi. Personne n'y trouva rien à prendre, sauf le monsieur de plus en plus ému, donnant des signes répétés d'acquiescement et s'efforçant enfin de dire pourquoi il se tenait pour objet de cet essai. Si fort était son trouble, que ce qu'il trouva à dire donna à tous ceux qui l'entendirent la même idée de lui que j'avais eue. Désirant clore au plutôt cet incident cru burlesque, M. Forthuny et moi conclûmes à l'échec complet de ce premier essai.

Je mis alors en mains du Dr C... la corbeille contenant le

deuxième jeu de numéros (dont avait été sorti le 52) et le priai d'en faire tirer un. Le 77 fut tiré.

La chaise portant ce numéro était occupée par une dame, à côté de laquelle était assis (nous l'avons su ensuite) son mari. M. Forthuny lut phrase à phrase le texte de ses indications métagnomiques. Les réponses qu'il obtint furent hésitantes, imprécises et en majorité négatives. Ce deuxième essai, comme le premier, fut jugé, par lui et moi, comme un échec.

Pour ne pas laisser le public sous l'impression pénible d'une séance complètement stérile, M. Forthuny fit, comme naguère, quelques essais de glane dans l'assistance. Ils donnèrent des résultats que je regrette de ne pouvoir rapporter parce que la sténographe, en raison des bruits de voix autour d'elle, ne put consigner exactement les paroles dites, et aussi parce qu'aucune des personnes auxquelles P. F. s'est adressé n'est venue dans la suite fournir des indications précises comparatives.

Quelque peu démonté par ces échecs, et mal à l'aise dans une assistance trop nombreuse, P. Forthuny s'arrêta, s'excusant d'avoir, pour la première fois, donné un spectacle d'impuissance.

Tout le monde sortit avec le sentiment qu'un échec complet avait puni Forthuny de son audace, audace dont j'étais le provocateur.

Le lendemain, 20 mai, jour de ma réception, je vis avec quelque agacement entrer dans mon bureau le monsieur à l'esprit si bouleversé la veille. Et, alors que je m'attendais à des propos inconsistants, je fus étonné d'avoir en ma présence un homme s'exprimant posément, clairement, et allant droit à l'énoncé de l'utile à dire.

— « Vous m'excuserez, me dit-il, de n'avoir pas eu hier le sang-froid qu'il eût fallu devant une expérience si intéressante et en présence de tant de monde, mais quand je me suis aperçu que les révélations de M. Forthuny me concernaient, et que j'eus compris les terribles incidents de ma vie qu'elles rendaient publics, j'ai ressenti un trouble indescriptible au rappel d'événements douloureux et à l'idée que je

devais, en conscience, dire devant tout le monde que cela était vrai, et pourquoi c'était vrai. Mon émotion fut si grande que je voulus faire comprendre la vérité des paroles de M. Forthuny, mais ne pus rassembler mes idées. J'ai dû avoir l'air d'un fou. Vous n'imaginez pas combien j'en fus désolé quand, sans prendre au sérieux mes quelques paroles et mes gestes, vous avez, M. Forthuny et vous, considéré l'expérience comme un échec. Elle fut, au contraire, une remarquable réussite. Je suis venu pour vous confier la vérité, et aujourd'hui j'ai le sang-froid suffisant pour me faire bien comprendre. »

Je proposai à M. X... de lui lire phrase par phrase la sténo-dactylographie de la séance le concernant (1^{er} essai) pour qu'il me confiât la signification de chacune quant à la réalité.

« J'y consens volontiers, me répondit-il, c'est pour cela que je suis venu. Mais nous gagnerons du temps si, tout d'abord, je vous mets au courant de ce qu'il est nécessaire que vous sachiez sur ma vie intime, car là est la clef des paroles de M. Forthuny.

« Je suis marié. Ma femme et moi n'étions pas faits pour vivre ensemble. Nous n'avons pas eu d'enfant. Depuis quinze ans environ, nous avons une vie commune en apparence, en réalité nos sentiments respectifs nous séparent. Ne trouvant pas dans mon foyer l'affection que je pouvais espérer, il est arrivé que je l'ai rencontrée autour de moi, chez une jeune fille, ma cousine. Il y a plus de quatre ans, celle-ci mit au monde un enfant, un très bel enfant qui, physiquement et intellectuellement, se développa plus vite que la normale. Voici son portrait ¹. Avec une grande diplomatie, dans cette circonstance très délicate, j'arrivai d'étape en étape à faire savoir à ma femme, avec qui je vivais toujours et avec qui je vis encore, la maternité de notre cousine, puis à ce que l'enfant vînt souvent à la maison, et, finalement, à lui dire que j'étais le père. Cet enfant beau, très affectueux et remarquablement intelligent était toute ma vie. Il est mort il y a un mois. Ce me fut un coup

1. Le portrait justifiait pleinement les dires du père, pour le physique.

affreux... Maintenant lisez les paroles de M. Forthuny, vous allez les comprendre, et je vous donnerai toutes les explications qu'il faudra. »

Voici ce que fut la comparaison des indications de Forthuny avec la réalité confiée¹ :

Texte F. — « C'est une chose triste à dire, qu'on a dû perdre bien du temps, en tout cas beaucoup trop de temps en s'égarant sur une fausse conception du mal dont souffrait ce pauvre malade. Il y a eu une véritable erreur de diagnostic, cause d'une aggravation et responsable d'une inévitable conséquence... Il suffisait de voir respirer le malade pour comprendre que ce dont il souffrait n'était pas ce qu'on disait. Ce sont de cruelles expériences dont on reconnaît trop tard l'erreur. »

M. X... — Au commencement de mars 1926, mon enfant fut atteint d'une petite maladie éruptive pour laquelle on me conseilla de le conduire en consultation à l'hôpital B... On diagnostiqua varicelle. Et on me le garda. Au moment qu'il guérissait de cette petite maladie, il fut pris de fièvre, de dyspnée. On le changea d'hôpital. Pendant quinze jours on ne sut quel diagnostic porter. On finit par parler de rougeole et de scarlatine. Cette nouvelle maladie finissant, je me proposais de prendre l'enfant chez moi, quand il retomba brusquement malade. On parla de choses diverses. Il fut question de diphtérie et d'autres choses. L'enfant est mort, le 16 avril, de congestion pulmonaire, m'a-t-on dit après sa mort.

Texte F. — « Ma, m...a... comme un commencement de nom. »

M. X... — Je ne comprends pas à quoi cela se rapporte².

Texte F. — « Il est recommandé à la personne qui occupe cette chaise, s'il n'est pas trop tard, de sortir à l'égard d'autrui de cette attitude systématiquement froide et distante et de

1. Tout ce qui va suivre, *en italique*, est la sténo-dactylographie du texte lu par moi en public pendant la séance du 19 mai.

2. On verra plus loin que Ma... est l'ébauche d'un prénom donné ensuite en entier (Marguerite) et qui se rapporte aux indications immédiatement suivantes.

comprendre que les choses de la vie ne peuvent aucunement s'arranger par le silence et la bouderie, et que la solution d'un problème de paix désirable pour les uns et les autres ne peut être obtenue que par une franche explication... Il y a bien trop longtemps que dure cet état de malentendu réciproque et, soit dit par parenthèse, si on se souvenait de l'enfant, et si l'on abordait droitement, franchement, la mise au point d'un problème pénible, on serait étonné des atténuations qu'a apportées le temps et de toute la part de sage raison et d'accommodement qui intervient, sans que l'on s'en doute encore, dans cette difficulté pendante entre deux et même trois créatures... »

M. X... — Moi seul puis comprendre la justesse invraisemblable de ces paroles, car elles résument toute ma vie intime actuelle. Je sens bien que je ne pourrai vous faire saisir qu'un peu de leur prodigieuse vérité. Le manque d'affection entre ma femme et moi, beaucoup d'incidents de ma vie et ensuite l'aveu de paternité hors mariage, avaient créé l'atmosphère conjugale que vous pouvez imaginer. Aux sentiments tantôt agressifs, tantôt plus conciliants de ma femme, j'ai opposé l'attitude systématiquement froide et distante que signale M. Forthuny. J'ai dédaigné toute explication. Mais il se trouve que, depuis la mort de l'enfant, ma femme, émue sans doute par ma détresse morale, semble se transformer. Il est très possible que si j'avais avec elle une conversation franche sur notre situation de vie il en sortirait, comme dit M. Forthuny, « un accommodement dans cette difficulté pendante entre deux et même trois créatures ». Deux créatures : ma femme et moi. Trois créatures : ma femme, ma cousine et moi. Quelle précision ! Que de choses pour ma pensée, en si peu de mots !

Texte F. — « Ne vous effrayez pas de ces lourdeurs de tête, qui, sans entraver positivement votre travail matériel, ont eu assez d'effet chez vous dans le plan mental pour vous alarmer quelque peu. En ce qui concerne votre santé, tant au point de vue cérébral qu'au point de vue physique, vous devez commencer à être averti qu'il y a là un accident purement physiologique où la psyché n'intervient nullement et dont vous trouvez la source principale dans une mauvaise circulation, combinée avec le reliquat d'une ancienne maladie dont le siège serait

l'estomac, non pas tellement malade par lui-même que victime d'un mauvais état nerveux. »

M. X... — En 1918, pendant la guerre, j'ai été longuement traité dans la zone des armées pour un ulcère d'estomac avec spasmes du pylore. Une évacuation d'urgence de tout l'hôpital a suspendu l'opération qu'on allait me faire. L'ulcère a finalement guéri, mais mon estomac est d'une nervosité excessive. Toute émotion y retentit au point de me donner immédiatement une vive douleur à l'estomac. C'est peut-être là le motif de mon si grand trouble hier à la séance. J'ai souvent des lourdeurs de tête. Depuis la mort de l'enfant ces lourdeurs m'ont alarmé, parce qu'elles entravent parfois mon travail.

Texte F. — « Pierre... et, par assimilation, le mot pierre, qui peut désigner une personne, me semble tout aussi bien désigner un projet d'ordre que l'on pourrait dire « monumental » commencé à réaliser, arrêté brusquement dans sa construction, laissé en chantier, dont vous avez toujours l'intention de reprendre les travaux et que par force vous allez être obligé de reprendre, si vous ne voulez pas voir s'écrouler toutes les premières constructions sur lesquelles vous pensiez primitivement l'appuyer... Hâtez-vous, profitez d'une heureuse et nouvelle disposition sentimentale chez ceux dont vous pensiez jadis faire vos collaborateurs et qui maintenant, sans vous le montrer précisément, semblent plus inclinés qu'autrefois à vous servir... »

M. X... — C'est bizarre, cette présentation par M. Forthuny d'un autre aspect des choses, lié à tout le reste. J'habite Paris. Depuis quelque temps j'ai fait le projet d'acheter un terrain et de faire construire une maison dans les environs de Paris, pour l'habiter avec ma cousine, sa sœur, la fille de cette dernière et sa mère. Mon intention était de me séparer de ma femme par le divorce.

Dans la semaine dernière j'ai eu des pourparlers pour acheter une maison. Ils ont été interrompus. Il n'y a pas eu de travaux arrêtés, mais des pourparlers.

Ce projet, je ne puis le réaliser que par collaboration financière avec les personnes de ma famille devant habiter avec

moi. La mère de ma cousine n'y était pas favorable tout d'abord, maintenant elle l'accepte.

Texte F. — « Premier soin pour vous : vous affranchir de cette sorte d'angoisse permanente, qui est venue en vous à la suite d'un décès dont les effets furent de changer l'aspect des choses et le mental des gens, angoisse qui vous laisse mal renseigné sur les intentions secrètes de telle personne dans laquelle vous pourriez trouver, si vous agissiez avec elle d'une manière plus résolue et plus nette, premièrement : un appui, deuxièmement : le moyen de vous libérer de cette préoccupation sourde et pénible... »

« ... Marguerite... »

M. X. — Combien cela a de sens pour moi ! Après la mort de l'enfant, j'ai pris la résolution de divorcer. Mais je trouve un tel changement dans la manière d'être de ma femme, maintenant devenue calme, plus bienveillante, que je ne sais plus à quoi je vais me résoudre. D'elle-même, elle vient de demander une entrevue à ma cousine, mère de l'enfant. J'imagine que c'est dans une bonne intention. Un avenir tout prochain le dira.

Marguerite ? C'est le prénom de ma femme.

Souvenez-vous que, dans la séance d'hier, au moment où vous lisiez ce passage, n'attachant aucune importance, vous comme les assistants, à mes affirmations inconsistantes, souvenez-vous qu'alors que debout j'essayais de dire quelque chose d'impossible à dire parce que trop développé, je me suis brusquement effondré sur ma chaise. C'est le nom : *Marguerite* qui m'a terrassé. Car il précisait si fortement ma dure vie sentimentale que j'en perdis véritablement la tête.

Texte F. — « Ce qui frappe en vous c'est un sentiment foncier de frigidité, de réserve, une façon organisée et d'ailleurs naturelle de vous renfermer, de ne vous laisser approcher facilement ni par les élans sympathiques ou même passionnels dont vous êtes toujours méfiant, ni même par l'émotion de quelque nature qu'elle soit. Ainsi faisant vous apportez une contrariété à votre tempérament vrai. La preuve en est qu'à ce moment même vous êtes porté à enjamber, si je puis dire, les barrières dont vous vous entourez, pour céder à un élan qui,

cette fois, vient de vous et dont l'objet peut être discrètement désigné par la lettre L... »

M. X. — A voir comment le changement récent des sentiments de ma femme a déjà transformé mes intentions, j'envisage fort bien qu'un changement plus marqué de sa manière d'être m'amènerait peut-être à lui demander l'organisation d'une vie familiale moins pénible.

La lettre L... ? Je ne comprends pas¹.

*Texte F. — « Retirez-vous de la pensée la peine que vous avez pu ressentir pour une petite créature dont l'épaule était déformée. Ce qui lui est arrivé était le meilleur de ce qui pouvait lui arriver. Vous savez bien que, pour des raisons multiples, le bonheur ne pouvait pas lui être promis sur la terre...
... Louis... et Louise... le Jura ? »*

M. X. — Mon enfant n'avait pas d'épaule déformée, du moins je ne l'ai jamais remarqué. Toutefois il a eu, plus petit, une poussée de rachitisme, seulement du côté gauche. Quand il courait, il ne courait pas droit comme les autres enfants. On aurait dit qu'il boitait.

Quant à l'affirmation de M. Forthuny que la mort de l'enfant est ce qui pouvait lui arriver de meilleur et que le bonheur ne pouvait lui être promis, cela je ne le comprends pas et ne le crois pas.

Louis, c'était son prénom.

Louise, le Jura ? cela n'a pour l'instant aucun sens.

Texte F. — « Il importe de reviser immédiatement, et je crois que l'on y songe, un sentiment de haine qui n'est pas légitime. Il y a eu, certes, une offense faite au respect humain. Ce n'est pas suffisant pour souhaiter la mort ou tout au moins le malheur. »

M. X. — Cela a trait à ma femme. Elle haïssait l'enfant. Pendant sa maladie elle était contente de ce malheur, ne se gênant pas pour me dire : « Je voudrais qu'il meure, ce serait ta punition ». Pense-t-elle à reviser ce sentiment de

1. Le lecteur va comprendre plus loin. C'est l'ébauche encore d'un nom qui va s'exprimer bientôt : Louis.

haine contre la mère et contre moi ? Son attitude nouvelle, meilleure, à mon égard et l'entrevue demandée à ma cousine me le font espérer.

Texte F. — « On vous félicite, et c'est un vieillard qui a du recevoir, d'ailleurs confuses et incapables de s'exprimer sous une forme très claire, quelques confidences de vous à ce propos, on vous félicite, dis-je, d'être enfin revenu à des sentiments plus simples et plus équilibrés, premièrement : en ce qui concerne l'objet d'une passion (ordre sentimental) qui est maintenant fort loin de vous. Deuxièmement : en ce qui a rapport à une sorte de courant spirituel qui, sans être mystique au sens religieux du mot, s'orientait fâcheusement vers une sorte de crédulité qui faisait à l'hypothèse du miracle une place bien plus grande que celle de la raison... »

... Vous avez accompli là un travail de redressement louable, qui a contribué chez vous, dans l'ordre familial, à une modification d'attitude non moins louable... »

M. X. — « A quel vieillard ai-je fait des confidences ? Cela ne me vient pas en mémoire. Quant aux trois indications contenues dans ce passage, une est fausse car je n'ai pas eu d'objet de passion maintenant loin de moi. La seconde peut se rapporter fort bien à un courant de pensée qui m'a attiré depuis quelque temps après lecture des œuvres d'Allan Kardec. Et j'imagine que cette littérature, que je sais lue par ma femme dans les livres laissés sur ma table, a pu contribuer à modifier son attitude, ce qui donnerait un sens à la troisième indication ».

Texte F. — « Je ne sais pas très bien définir ce travail que vous avez recommencé, travail arrêté, repris. Est-ce un rappel de cette idée de construction dont je parlais tout à l'heure ? Toujours est-il qu'en pensant qu'il est opportun de le remettre en œuvre, vous me rendez cette justice qu'en le continuant demain vous lui donnerez un tout autre aspect que celui que vous lui prévoyiez tout d'abord. »

M. X. — Le retour de ma femme à d'autres sentiments, lequel semble possible aujourd'hui, changerait nécessairement mes projets. Il ne serait plus alors question de la

quitter et je ne verrai plus possible la collaboration, pour maison, avec les membres de ma famille dont je vous ai parlé. Que deviendraient mes projets ? Cela est le secret d'un avenir tout prochain.

Texte F. — « Ceci est le résultat d'une grande évolution philosophique qui, même à votre insu, s'est produite chez vous à la suite d'événements décisifs, dont vous avez été éclairé. »

M. X. — Il est un fait, c'est que depuis quelque temps la lecture de certains livres philosophiques et particulièrement des œuvres d'Allan Kardec ont introduit en moi plus de bonté et m'ont rendu plus généreux pour ma femme...

Texte F. — « Dans l'ordre strictement matériel, je vous vois prochainement préoccupé d'un changement de résidence, à peine oserais-je dire d'appartement, car je crois à quelque chose de plus décisif, de déplacement d'une ville à une autre pour entrer, bien que vous croyez le contraire, dans du bruit, bien plus que dans le silence. L'expérience vous le prouvera. »

M. X. — Je suis, en effet, comme je vous l'ai dit, actuellement préoccupé non seulement de changer d'appartement, mais de résidence, puisque j'envisage de quitter Paris pour la banlieue. Mon désir est de choisir un lieu silencieux. S'il arrive que j'habite dans du bruit, comme dit M. Forthuny, j'en serai bien étonné.

Texte F. — « Pour votre état physique, premièrement : je ne puis ressentir que cette impression de chaleur à la tête, accompagnée de sensations de vertiges brefs mais angoissants. Deuxièmement : que cette contraction dans la région du pylore à laquelle vous devez porter un intérêt particulier. »

M. X. — Cela est parfaitement exact. Quant à l'estomac et au pylore, j'ai tous les motifs d'y porter un intérêt particulier, c'est le lieu où la moindre émotion se répercute fortement, et je suis un grand émotif.

Cette confrontation de la production métagnomique avec la réalité étant faite, je demandai à M. X... comment il avait été amené à cette séance de l'I. M. I. et à y prendre place.

« J'ignorais, répondit-il, les séances données par M. Forthuny. Jamais je n'étais entré à l'Institut Métapsychique. Au Club du Faubourg, à la suite d'une toute récente réunion dans laquelle il fut parlé de phénomènes métapsychiques et des expériences faites avec M. Forthuny, une dame avec qui je liai conversation me dit qu'elle se rendait à la prochaine séance et m'engagea à y assister pour reprendre notre conversation. Arrivé vers 14 heures à l'I. M. I., le concierge me dit qu'il était interdit de pénétrer dans la salle des séances. Je suis resté dehors jusqu'à 14 h. 40 environ. A ce moment, voyant des personnes entrer et ne plus sortir, j'ai suivi un nouveau groupe arrivant. Tout d'abord j'ai eu l'intention de m'asseoir au milieu de la salle sur une chaise que je ne puis désigner, mais qui ne pouvait être que près de la chaise 52. Finalement, je me suis assis sur une des chaises adossées au mur. Deux chaises me séparaient de celle sur laquelle (ce que j'ai su ensuite) avait travaillé M. Forthuny. Et une de ces deux chaises, je l'avais réservée pour la dame avec qui j'avais rendez-vous.

« J'étais venu à l'I. M. I. pour la première fois. M. Forthuny et moi étions totalement étrangers l'un à l'autre. »

En ce qui concerne le *deuxième essai* — métagnomie dans salle vide sur une personne ultérieurement désignée pendant séance par tirage au sort — j'estime inutile d'en donner le texte complet, parce qu'aucun jugement sur sa valeur n'est possible.

La dame occupant la chaise 77 ne reconnut comme applicable à elle que quelques-unes des indications fournies par M. Forthuny, et les moins précises.

Après séance, son mari, occupant la chaise 75, me demanda de lui envoyer le compte rendu concernant sa femme, me disant que beaucoup des indications, fausses pour elle, le concernaient.

Voici, selon sa lettre du 29 mai 1926, la confrontation qu'il fit d'une partie du texte de M. Forthuny avec la réalité de sa vie.

Texte F. — « Dans la vie de la personne qui occupe cette chaise, il y a la sensation de ne pas pouvoir avancer — c'est une chose passée, — d'une part, parce qu'elle sent en elle-même

un obstacle physique, que je ne peux pas mieux imaginer que comme un énorme durillon sous le pied, qui lui rend la marche pénible... mais c'est symbolique... et, d'autre part, l'appréhension de marcher dans l'ombre vers une chose qui est comme un gouffre... Explication du symbole : une nature extrêmement peu allante et audacieuse, s'en référant plus au destin qu'à soi-même, et, par surcroît, très méfiante dans le destin, pour en avoir été, en effet, plus particulièrement blessée que beaucoup de monde...

« Insistant sur ce point, je vois la mort, dans sa jeunesse, d'une personne qui lui était tutélaire, protectrice, sur qui elle semblait pouvoir compter. La mort ou la rupture capricieuse d'une promesse d'ordre sentimental faite, lors de sa jeunesse, par une personne X..., promesse rompue sans qu'encore aujourd'hui on en sache les raisons secrètes... »

« ... L'existence de la personne occupant cette chaise n'est qu'un problème continu, et l'on ne peut vraiment pas dire qu'elle a de la chance. On peut affirmer, au contraire, qu'elle est de ceux pour qui le sort est vraiment méchant, jusque dans l'animosité que montre pour elle une personne proche d'elle et qui, de fait, n'a d'autres raisons de la détester ou de la contredire, tout au moins, que parce que cette personne est elle-même victime de ce que l'on pourrait appeler une mauvaise astralité, une influence déprimante qui la porte à aigrir en elle les sentiments les meilleurs, et en fait une mélancolique rageuse et injuste... Cette personne, néfaste à l'individualité occupant la chaise, je lui vois un teint bistré, d'ailleurs relativement, et que je pourrais dire changeant, sans pouvoir expliquer ma pensée... »

« ... On parle une langue étrangère que je définis mal comme une langue propre, mais qui est plutôt un patois intermédiaire entre deux langues complètement différentes... »

« ... Une personne a le foie malade (non pas la personne à la chaise, mais l'autre personne en rapport). »

Lettre de M. D... — « Je suis, en effet, peu allant et je manque souvent d'audace. Les incidents de ma jeunesse ont eu sur mon caractère une influence énorme qui m'ont amené à m'en remettre souvent au destin en qui j'ai confiance, sous cette réserve que je dois avoir une conduite

régulière en tous points et me donner au travail, appliquant en somme ce principe : « Fais ton devoir, advienne que pourra ». Cette confiance n'est pas sans limites, et à la moindre contrariété, au moindre obstacle, j'éprouve la sensation que tout va me manquer, la sensation d'un effondrement comme si je tombais dans un gouffre.

« Non seulement le durillon est pour moi un symbole de difficultés dans la marche de mes affaires, mais il est malheureusement une réalité et j'en ai beaucoup souffert. Maintes fois il a été pour moi un obstacle, m'empêchant d'entreprendre les choses que je jugeais utile de faire et, très souvent, la pensée de faire une chose en dehors de mes habitudes se traduisait de suite par une lassitude et une souffrance dans le pied gauche où se trouve ce durillon.

« Pour ce que fut ma jeunesse, voici :

« Né d'une mère délicate, je fus, dès ma naissance, mis en nourrice et j'en eus, paraît-il, plusieurs. Ces changements ont été pour moi des souffrances physiques. Ma mère est morte lorsque j'avais 4 ans. Puis je fus en but aux mauvais traitements d'une marâtre jusqu'à 7 ans. A cet âge, l'insistance d'un maître d'école me fit mettre en pension aux frais d'un vieux garçon qui devint mon protecteur et de qui je pouvais tout attendre. Ce protecteur mourut lorsque j'étais encore soldat ; appelé par sa famille pour assister à l'ouverture de son testament, la surprise fut grande de constater que je n'y étais pas. A quelle cause attribuer cet oubli ou plutôt cette décision à mon égard, sachant qu'il me laissait dans une situation pénible et sans rapport possible avec la vie à laquelle il m'avait habitué ? Je ne l'ai jamais su. J'ajouterai que je ne n'ai jamais cherché à le savoir, m'en remettant ici encore à ma destinée.

« ... Actuellement la destinée m'a placé chez un autre vieux garçon, ami, qui vient récemment de quitter ce monde et qui en ne m'oubliant pas, cette fois, m'a laissé aussi la charge de régler sa succession en collaboration avec un homme qui me contredit souvent, et agit souvent en contre-sens de sa mission. Il a, du reste, un caractère pas bien franc, il est poussé à toujours agir en opposition avec les règles, les coutumes. Il a le physique fort en couleur ce qui peut le faire prendre comme ayant le teint bistré, et de

plus, son épouse, instigatrice de la plupart de ses actes, parle le flamand.

«... La personne au foie malade, c'est moi. Je termine de me soigner pour un début de congestion du foie. »

A noter que les 32 lignes exprimant les indications métagnomiques, que M. D... retint comme le concernant, font un bloc continu dans le texte dactylographié de ce deuxième essai.

Pour les 10 lignes précédant ce bloc et les 30 lignes le suivant, quelques personnes assises non loin de la chaise 77 y ont reconnu des indications les concernant. Mais c'est trop morcelé pour qu'il en puisse être tenu compte.

Etant donnée l'importance des enseignements émanant d'expériences de cette sorte, nous nous proposons, dans la prochaine année scolaire, de les reproduire le plus grand nombre de fois possible, et d'en faire l'objet d'une étude spéciale.

CHAPITRE IV

Les enseignements émanant du travail métagnomique, en public, de M. P. Forthuny.

Le travail métagnomique de M. P. Forthuny dans la condition « en public » n'apprend rien à qui a étudié, dans la pratique expérimentale, de nombreux autres sujets métagnomes. Toutefois, par la multiplicité des incidents psychologiques spontanés des séances, et par leur répétition incessante, il réalise la confirmation, toujours plus accentuée, de quelques-unes des notions acquises ailleurs par observations provoquées. D'autre part, il permet d'explorer dans quelques directions l'étendue de la faculté de connaissance supranormale plus vite et de manière plus fortement démonstrative que dans la condition de métagnomie à l'égard d'une seule personne. C'est ainsi, pour ne prendre que deux exemples récents, qu'un court instant a suffi, dans la séance du 24 mars 1926, pour s'as-

surer que le psychisme de M. P. F. est capable non seulement de se mettre en rapport métagnomique à *distance* avec le psychisme d'une personne baignant dans une ambiance de deux cents autres personnes, mais de tirer de cette condition une production meilleure que lorsque P. F. est *en présence* d'une personne immergée dans l'assistance. De même, deux heures de temps ont suffi, le 21 avril, pour constater, dans une expérience simple et précise, que le psychisme humain est capable de prendre connaissance de l'avenir, comme il le fait de l'actuel et du passé.

Cette condition de travail métagnomique en public, malgré l'amointrissement en résultant, fournit, pourvu qu'on le varie et qu'on l'oriente vers des buts explicatifs et d'exploration, une matière d'étude utile à profit. Je vais dégager de l'apparent chaos dans lequel elles se compénètrent certaines notions de psychologie métagnomique qu'il est facile d'y démêler.

I. — De la qualité globale des séances.

Après lecture des comptes rendus des séances données à l'I. M. I. par M. P. Forthuny ou, mieux encore, après avoir assisté à la succession de ces séances, on constate que la valeur globale de chacune des séances faites jusqu'à ce jour a différencié assez fortement, et cela indépendamment de la difficulté apparente des expériences proposées.

Outre les causes multiples connues, supposables, ou inconnues, qui ont déterminé les oscillations qualitatives des séances, il y a lieu de considérer que,

dans l'ensemble, la condition de travail en public amoindrit la production métagnomique pour deux motifs principaux :

Le premier est que les entrées, les paroles, les manifestations diverses des assistants, impressionnant l'ouïe et la vue de P. F., sollicitent nécessairement son attention et font travailler son intelligence consciente dans le même temps qu'il s'efforce de l'amener et de la maintenir dans la subordination passive nécessaire au jaillement informateur venant d'un autre plan fonctionnel de pensée. Cette distraction, perturbatrice de l'ordinaire travail de l'intelligence, est ici particulièrement néfaste.

Le deuxième motif d'amoindrissement du travail métagnomique consiste dans la *multiplicité des assistants*. A l'émotion créée par la crainte d'échecs devant beaucoup de spectateurs s'ajoute le nombre des influences psychiques agissant dans le même temps sur le psychisme de P. F. Ignorant la psycho-physique de la pensée qui sous-tend la communication inter-mentale si complexe, nous ne pouvons pas nous faire une juste idée de ce qui se passe dans la condition où P. F. met en jeu sa faculté. Considérons que chaque assistant possède — la recherche métapsychique le montre avec grande évidence — des plans fonctionnels de pensée multiples ; il a un *conscient* qui veut ou ne veut pas que P. F. révèle quelque chose le concernant, ou qui désire que ce soit sur tel ou tel événement de vie que la métagnomie s'emploie : il a un *subconscient*, constructeur fécond et rapide de notions et riche de souvenirs revivifiables ; il a aussi un *plan transcendant* par lequel il se diffuse à la source de connaissance de toutes réalités. Chaque individualité humaine représente un

psycho-dynamisme apte à entrer en communication avec le psychisme de Forthuny. Il y a eu cinquante, cent, deux cents assistants, et plus. L'intrication de toutes ces influences, s'il nous venait un sens permettant, un instant, d'en saisir la vie énergétique impétueuse, nous frapperait d'étonnement. P. F., en public, est dans la condition physique d'un appareil détecteur d'ondes électro-magnétiques réagissant à deux cents appareils émetteurs d'ondes de même famille vibratoire. Seul un détecteur vivant est capable de s'adapter électivement, de lui-même, aux émanations d'un seul foyer vibrant parmi de nombreux autres foyers quasi-similaires.

Ceux qui ont pratiqué les métagnomes savent que quelques présences humaines suffisent généralement à stériliser leur faculté. P. F., par dispositions personnelles, vraisemblablement, et aussi par mauvaise et heureuse habitude, s'est adapté à cette condition amoindrissante, ce qui lui permet, en pleine difficulté, d'arracher à quelques individus des fragments indicatifs de leurs personnalités et de leurs vies.

A ces causes réductrices de la production métagnomique en public, d'autres causes secondaires s'ajoutent à chaque séance, les unes inhérentes aux individualités humaines réunies, les autres à l'état physico-moral de P. Forthuny.

Le lecteur verra plus loin que la production métagnomique de M. Forthuny, comme celle de tous les sujets métagnomes, varie suivant la personne qui en est l'objet. Il suffit, donc, dans l'assistance de la présence de quelques personnes particulièrement « favorisantes » et que l'accrochage inter-mental s'effectue avec elles

pour que telle séance soit très bonne alors qu'elle le serait beaucoup moins sans cela.

Si j'ai veillé à ce qu'ait lieu à chaque séance un renouvellement partiel du milieu humain, c'est non seulement pour que P. F. ait plus de chance d'y trouver des psychismes favorisants, mais aussi des psychismes non encore approchés. P. F., comme on l'a constaté, est fortement attiré par les nouveaux venus. On pourrait croire qu'il va volontairement vers eux pour que soit incontestable le fait métagnomique. Cela n'est que partiellement vrai. Il y est conduit surtout par le déterminisme psycho-physique de la communication inter-mentale.

Toute personne qui a, durant quelque temps, pratiqué des métagnomes à objectif humain a constaté que la première séance est souvent la plus productrice d'indications en quantité et en qualité. De cette constatation il importe de rapprocher ce fait que les métagnomes sont en général non informés à l'égard des membres de leur famille habitant avec eux. Envers les influences psychiques extérieures, ils se comportent d'une façon analogue au comportement de nos ordinaires sens, lesquels réagissent fortement à une impression nouvelle et arrivent vite, par la répétition, à réagir si peu que la conscience n'en est plus informée. Un parfum, un bruit, un spectacle toujours les mêmes s'imposent de moins en moins à notre perception. J'ai cité ailleurs le cas de M. L. Kahn qui, prenant avec une grande facilité connaissance de la pensée écrite de personnes jamais encore approchées, le fait de plus en plus difficilement s'il reproduit ce travail devant le même groupe. Avec sa femme, ce phénomène lui est impossible.

En plus de cette cause exogène de fluctuations de la production métagnomique chez P. F., il en est une autre : ses dispositions corporelle et morale du moment. Comme tous les métagnomes, il est plus ou moins clairvoyant suivant les jours et les moments, ce qui crée une relativité oscillante dans la qualité de « favorisants » ou de « stérilisants » chez les individualités qu'il essaie de détecter. Dans un moment d'exaltation de sa faculté, il lui arrive de recevoir quelques informations à l'égard de personnes jusque-là inaccessibles à son hyperconnaissance. Mais il ne s'agit alors que d'un succès relatif, médiocre en définitive.

A quelles causes répondent ces fluctuations incessantes de la disposition personnelle de P. F. ? Il est aujourd'hui aussi difficile de le dire, et même plus difficile, que de dire à quoi tiennent les fluctuations de notre mémoire, de notre attention, de notre volonté, de notre intelligence. Il doit y avoir à cela des motifs organiques bien divers et des motifs extérieurs (température, état hygrométrique et électrique de l'atmosphère, influences cosmiques..., etc.).

Toujours est-il que ce n'est pas une dépression générale du corps qui en est ordinairement la cause, car j'ai vu souvent les métagnomes, P. F. particulièrement, être de même valeur hypercognitive en état d'épuisement qu'en pleine sensation de vigueur. J'en dirai de même pour la fatigue cérébrale. C'est après trois ou quatre heures de travail que certains sujets me donnent les meilleurs résultats. Je rappelle que P. F. nous fit la séance la plus productive (25 février 1926) alors qu'il était arrivé à l'I. M. I. si « vidé » d'énergie morale et physique, si apparemment fatigué, que je le priai de ne pas entrer en séance. L'idée qu'il

avait de son état ne fut pas non plus une suggestion amoindrissante.

Si maintenant nous n'envisageons plus les oscillations de la métagnomie de séance à séance, et si nous regardons l'évolution générale qualitative du travail métagnomique en public de M. Forthuny, nous faisons deux constatations : 1° Il y a eu accroissement, par adaptation et exercice, du rendement de sa faculté ; 2° Il y a eu réalisation d'une capacité toujours plus ample d'hyperconnaissance à mesure que nous avons sollicité sa faculté à s'employer vers des buts semblant toujours plus difficiles à atteindre.

II. — La production métagnomique varie selon l'individualité humaine qui en est l'objet.

Médiocre observateur serait celui qui, dans les séances données à l'I. M. I. par P. F., n'aurait pas sans cesse remarqué que le rendement de sa faculté varie en quantité et qualité suivant les personnes qui en sont l'objet.

Il en est pour lui comme pour tous les autres métagnomes. A son égard, certaines personnes sont *favorisantes*, d'autres *stérilisantes*. D'intuition, P. F., se déplaçant dans l'assistance, cherche les *favorisantes*. Dès qu'il passe auprès de l'une d'elles ou que son regard se pose, même à distance, sur l'une d'elles, il sent tout de suite les informations métagnomiques jaillir dans le plan fonctionnel de conscience ; elles s'y succèdent nombreuses, précises, sans effort, avec sentiment d'euphorie, sans impression de fatigue.

Les *stérilisants*, il les évite généralement. S'il lui

arrive parfois de s'arrêter à l'un d'eux et, par amour-propre, de s'efforcer d'obtenir quelques indications le concernant, c'est pour lui un travail laborieux, vain, épuisant. Il n'en obtient qu'erreur et fatigue. Déjà j'ai dit que, dans les deux premières séances qu'il fit à l'I. M. I., P. F., encore mal adapté et de métagnomie beaucoup moins développée qu'aujourd'hui, s'attardait avec ténacité devant les stérilisants, ne comprenant pas pourquoi la source inspiratrice lui faisait défaut pour les uns alors qu'elle coulait si bien pour d'autres. Depuis qu'il s'est convaincu de la vérité des choses, la quantité et la qualité de sa production métagnomique se sont beaucoup accrues.

Cette mise en pratique plus logique de son travail, et surtout sa sélection intuitive des favorisants parmi les assistants faussent la signification d'une statistique par laquelle on voudrait juger la proportion, pour P. F., des favorisants et des stérilisants. De ce point de vue la statistique ci-dessous est donc optimiste ¹ :

Nombre de séances du 12 mai 1925 au 21 avril 1926.....	15
Nombre global approximatif de personnes ayant assisté à ces séances....	1.500
Nombre de personnes ayant été l'objet d'essais métagnomiques.....	136
Nombre de personnes ayant obtenu des complexes indicatifs entièrement ou presque entièrement vrais.....	46 (33,8 %)
Nombre de personnes ayant obtenu des indications en majeure partie vraies...	42 (30,9 %).
Nombre d'échecs, avec quelques indications justes.....	30 (22 %).
Nombre d'échecs complets.....	18 (13,2 %).

1. Encore faut-il tenir compte de ceci : qu'un certain nombre de personnes, en public, disent fausses des indications vraies concernant des faits de vie intime.

Quelle serait la transformation d'une statistique de cette sorte si, reprenant même genre d'essais métagnomiques et en même nombre, on imposait exclusivement à P. Forthuny des personnes tirées au sort ? Je suis fondé à supposer que le nombre d'échecs partiels et complets s'accroîtrait. Mais il y a mieux à faire que de traduire en chiffres la relativité inter-psychique de la production métagnomique.

Pourquoi les « stérilisants » ? Pourquoi les « favorisants » ? La physique de la pensée nous l'apprendra un jour. A propos du cas de P. Forthuny je voudrais, en passant, détruire cette opinion erronée qu'est *favorisant* celui croyant au phénomène et tout disposé à se « laisser lire », et *stérilisant* celui qui « se ferme » ou « est sceptique ». En vérité, la volonté d'être pénétré ou de ne pas l'être, la croyance ou le scepticisme n'ont foncièrement aucune influence ¹. J'ai vu beaucoup de sceptiques être de remarquables favorisants, et de très convaincus du phénomène être impénétrables à certains métagnomes, même à la grande majorité des métagnomes. Que de personnes, dans les séances Forthuny, venues en spectatrices et tendant d'espoir et volonté à ne pas être pénétrées, eurent la mésaventure de voir un lambeau intime de leur vie rendu public ! Et combien de sceptiques, après épreuve involontaire personnelle, sortirent convaincus de la réalité de la propriété de connaissance supra-normale dont ils doutaient !

1. Je parle du scepticisme non exprimé en paroles ou attitudes offensantes.

III. — L'état psychologique dans lequel travaille P. Forthuny.

Un des problèmes dont la solution apprendra beaucoup est celui de l'état psychologique fonctionnel dans lequel se mettent les métagnomes quand, cessant momentanément de demander la connaissance de la réalité aux données de leurs sens, à leur mémoire, au jeu ordinaire de l'intelligence, ils la laissent surgir dans leur esprit sans élaboration logique et sans aucun sentiment de son origine.

Cet état psychologique on l'a nommé *état second* ou *transe*.

A quoi physiologiquement correspond-il ? On n'en a aujourd'hui aucune idée. C'est dans ses résultats qu'on le connaît. On sait qu'il détermine, d'une part, la capacité d'être informé du réel par d'autres voies et d'autres moyens que ceux connus ; d'autre part, qu'il subordonne l'exercice attentif, volontaire, contrôlé de la pensée (le conscient) au travail mystérieux d'un autre plan du psychisme.

On sait combien est diverse, suivant les métagnomes, leur manière d'obtenir le passage de la psycho-physiologie normale à celle dite de transe. Certains sujets l'obtiennent presque sans effort. Il leur suffit de suspendre volontairement le mouvement de la pensée consciente et, s'ils sont mis en condition de rapport avec une individualité humaine, tout aussitôt se succèdent les représentations mentales informatrices. Ces sujets, vus du dehors, semblent penser la connaissance supra-normale comme la connaissance normalement élaborée. D'autres sujets ont le passage de l'état psychologique ordinaire à celui de transe moins facile ; ils le

provoquent par des artifices dont l'effet est : soit la passivité du conscient (fixation d'une boule de cristal, de l'écriture, des mains, de n'importe quoi), soit même sa suppression (écriture dite automatique, tables parlantes, oui-jà..., etc.).

Beaucoup de métagnomes ne trouvent l'état second que dans un degré plus ou moins profond de l'hypnose, soit qu'ils s'y mettent d'eux-mêmes, soit qu'ils y soient mis.

P. Forthuny, dans son travail en public, passe du normal au paranormal sans artifice et sans modification d'aspect. Ceux qui l'observent au moment où, arrêté devant une personne, il se met en condition d'opérer sur elle, remarquent toutefois que son rythme respiratoire se modifie, qu'il perd sa régularité pour devenir une succession de pauses plus ou moins prolongées et de reprises.

Ce n'est qu'après s'être « accroché » à quelqu'un qu'il cherche à provoquer l'état second. Alors, il s'efforce d'arrêter le cours de sa pensée et, dans le même temps, il fixe son regard soit sur un point quelconque de la salle, soit sur la personne, et il attend que surgissent et se succèdent les images mentales informatrices. Tous les lots d'informations qu'il reçoit et exprime lui viennent dans autant de courtes tranches.

Cet état second, indispensable et qu'il a obtenu de plus en plus aisément par l'exercice, P. F., dans son travail en public, le « sabote », si je puis ainsi parler.

En privé, P. F. s'abandonne à la réalisation naturelle de l'état psycho-physiologique favorable au fonctionnement métagnomique. Il se laisse aller à l'engourdissement du conscient, libérant ainsi au maximum le

travail sous-conscient. Alors, il a l'impression de vide cérébral, d'une sorte de dématérialisation de la pensée, il se sent léger. Son cerveau semble penser sans aucun effort, comme mû par une force étrangère. L'ambiance l'émeut à peine. Parfois l'éclipse du conscient est si forte que nul souvenir de ce qu'il dit ne lui reste. Encore, ce laisser-aller à la transe complète, ne l'a-t-il eu jusqu'à ce jour qu'en présence de personnes dont le jugement lui importait peu. Devant des gens de quelque importance intellectuelle, il réagit contre cette éclipse.

En public, c'est bien autre chose. Il lutte en permanence contre la tendance naturelle à la transe profonde, ne voulant pas faire « médium », « femme de roulotte », comme il dit. Dès qu'il se sent « parti », il se raidit, voulant garder apparence de conférencier. On le voit, malgré tout, mettre par moment une main devant ses yeux pour se donner l'état favorable, mais bientôt reprendre une attitude normale.

Cette « coquetterie morale » a pour résultat que P. F. s'efforce à faire travailler sa faculté métagnomique dans le même temps qu'il s'oppose à la bonne réalisation de la condition psycho-physiologique nécessaire. D'où une cause importante d'amointrissement du rendement et de fatigue.

Ces considérations feront comprendre aux lecteurs et assistants des séances de P. F. pourquoi les expériences les plus productives furent celles qui, logiquement, eussent dû l'être le moins. En le mettant en demeure de travailler à *distance*, seul avec la sténographe, sur quelqu'un de l'assistance siégeant à l'étage, au-dessous, en le mettant en demeure de travailler *avant séance*, dans salle vide, sur le futur occupant

d'une chaise, on croyait accroître la difficulté et, en conséquence, diminuer ou annihiler la production métagnomique. Ce fut le contraire qui se produisit. En compagnie d'une ou de deux personnes familières, il se laissa aller à l'état psychologique utile, et, sans aucun effort, produisit une somme et une qualité d'informations jamais encore obtenues.

IV. — Comment le psychisme de P. Forthuny se relie au psychisme d'autrui.

Le lecteur comprendrait mal les constatations que je vais relater dans ce paragraphe et il ne serait pas conduit à en tirer leurs véritables conséquences si je ne lui apprenais, ou ne lui rappelais, ce qui fut la conclusion de longues et diverses séries d'expériences que j'ai poursuivies, me servant de nombreux métagnomes, dans le but de découvrir d'où leur viennent les informations paranormales.

Cette conclusion sera celle, inéluctable, de toute personne qui, prenant conscience que l'explication de la nature n'est pas en nous, voudra bien demander au seul renouvellement de ces expériences ce qu'il faut en penser.

Elle consiste, cette conclusion, en ceci que, dans la *métagnomie à objectif humain*, les informations fournies par le sujet, quand ce ne sont pas des créations fantaisistes de son propre cerveau, ont pour origine divers plans fonctionnels du psychisme de la personne objet de métagnomie.

Voilà ce qui s'impose au pur expérimentateur, l'obligeant à acquérir des notions toutes nouvelles sur l'étendue et l'intensité de la communication intermen-

tale et l'existence d'un plan transcendant de pensée en tout psychisme, l'obligeant aussi à se débarrasser du préjugé : que rien n'est dans notre esprit que nos sens n'y aient introduit.

Dès qu'on s'est bien assuré de cela dans la pratique expérimentale, on a, dans le même temps, appris que la collaboration inter-mentale entre le métagnome et autrui est tributaire d'une psycho-physique encore inconnue, mais se traduisant par : 1° la nécessité d'une sorte de reliaement inter-psychique ; 2° la probabilité d'un accord fonctionnel entre les deux psychismes.

Ces notions, toutes les vicissitudes du travail métagnomique de M. P. Forthuny en public en ont fait, comme on va le voir, la confirmation spontanée.

Il est de quelque intérêt de distinguer deux cas du reliaement inter-psychique dans les séances Forthuny : le reliaement *spontané* (d'apparence) et celui *provoqué*.

Une fois, ce fut quelques jours avant d'être en présence d'une personne que l'influence inter-mentale se produisit. Forthuny commença ainsi la séance :

« Je vous salue tous et vous demande de me débarrasser d'une chose dont je me sens tyrannisé depuis trois jours. J'ai quelque chose à dire au sujet de M. Guanl. Quelqu'un a-t-il dit un Guanl dans son entourage¹ ? »

Une autre fois, ce fut quand P. Forthuny franchit le seuil de la salle, contenant une centaine de personnes, que s'effectua l'influence. Avant de se trouver auprès de l'intéressé, tout un lot d'images mentales informatrices, dont on lira plus loin la nature, lui fit

1. Voir séance du 7 juillet 1925.

dire, sans les rapporter encore à quelqu'un de déterminé :

« J'entends comme un bruit d'une grande imprimerie. Ce ne sont que ronflements de machines dans les sous-sols..., etc. Il y a ici un homme qui a une importante fonction dans un journal où il doit descendre à 2 heures du matin pour voir les formes¹.... »

Ce n'est qu'après ces informations venues et exprimées qu'il se dirigea d'intuition vers M. Landoy, rédacteur en chef d'un journal à Anvers, et, lui prenant la main, continua de faire travailler sa faculté à son égard.

Très fréquents sont, pendant les séances, les reliements inter-mentaux spontanés. Pendant que P. F. fournit à quelqu'un une suite d'indications, brusquement jaillit parfois dans son conscient une information qu'il sent ne pas concerner cette personne. Se tournant vers une autre, il dit : « Il me vient quelque chose pour vous, voici ce que c'est..., etc. » Et, après avoir donné quelques indications — en tels cas, remarquables de justesse, — il reprend le cours de son travail sur la personne momentanément abandonnée.

Ces sortes de reliements inter-psychiques, apparemment spontanés, dont je ne cite que ces exemples, ont toujours été producteurs d'excellente métagnomie, comme si une influence — de qualité meilleure dans le moment — imposait, pour ainsi dire, sa prépondérance.

Le plus souvent, le reliement inter-mental semble *provoqué* soit par la personne qui devient objet de métagnomie, soit par P. F. lui-même.

1. Voir séance du 2 décembre 1925.

S'il est évident que la volonté de chaque assistant n'a pas, en général, une action déterminante, — ce dont m'ont convaincu les vains efforts mentaux essayés par beaucoup de personnes, — il est possible que la volonté de certains ait, à un moment, une vertu d'influence imposant une sorte de sélection « d'accrochage ». Ce qui inciterait à l'admettre, c'est ce qui se produisit dans la séance du 16 décembre 1925. Trois nouveaux venus, du groupe d'étude de télépathie expérimentale de M. Warcollier, avaient décidé d'agir sur M. Forthuny dès qu'il entrerait dans la salle, dans le but de l'amener à travailler sur eux. Ces trois personnes s'étaient assises l'une près de l'autre dans un coin du salon, à la plus grande distance de Forthuny entrant. Celui-ci commença la séance ainsi :

« Je cherche à voir ce qui va me sauter à la figure et ce sont deux personnes ensemble... » Se dirigeant droit aux trois personnes, il s'adressa à deux d'entre elles tout d'abord, et chaque fois que, pour satisfaire d'autres curiosités, il voulut les quitter, il y revint disant : « C'est toujours dans le même coin que j'ai quelque chose à dire ». Quand il cessa de parler à ces deux personnes, ce fut pour s'adresser à la troisième. Sur 22 pages du compte-rendu sténographié, 14 leur sont consacrées. J'ajoute que P. F. ne connaissait aucune d'elles et qu'il lui est inhabituel de s'attarder si longtemps dans un seul lieu, ayant soin de disséminer dans la salle ses coups de sondes métagnomiques.

Quand le reliaement inter-mental ne s'impose pas, P. Forthuny part « en chasse » parmi les assistants. Il y circule, regardant les visages jusqu'au moment où jaillissent des images informatrices. Alors il s'arrête et

parle. Ce qu'il dit est parfois tout de suite intelligible, je veux dire : traduit nettement la réalité. Souvent l'amorçage de la collaboration inter-mentale est laborieux. Forthuny ne reçoit tout d'abord que des images mentales peu suggestives. Il dit une lettre, un prénom, un nom de personne ou de lieu. « A... n'est rien pour vous ? Avez-vous un Louis autour de vous ? Bordeaux joue-t-il un rôle dans votre vie ? etc. » Quelle que soit la réponse faite à ce vague amorçage, la cérébration de la personne interpellée a été mise en activité ; Forthuny insiste, et bientôt ce n'est plus du dubitatif qu'il exprime, il affirme et fournit rapidement toute une suite d'informations traduisant, parfois avec une précision prodigieuse, des réalités concernant la personne ou son ambiance.

Un incident de séance très fréquent, c'est l'erreur de rattachement des indications métagnomiques à une personne. L'interpellé refuse l'événement, mais quelque'un devant, à côté ou derrière, le réclame pour lui. Forthuny a senti, en tel cas, le lieu d'action de l'influence agissant sur lui, mais il s'est trompé dans la désignation de la personne.

Très significatif est cet autre incident, combien fréquemment constaté, qui consiste dans l'emmêlement des indications métagnomiques ayant trait à deux ou trois personnes voisines. Pour l'une, ce que Forthuny dit est vrai pendant un temps, puis ce devient faux, mais exact pour une autre.

Bien médiocre serait l'observateur à qui la répétition incessante de ces divers incidents ne suggérerait pas impérativement que l'influence inspiratrice vient des individualités humaines présentes. La démonstration s'en fait d'elle-même, sans arrêt.

Dans sa chasse à l'influence, P. Forthuny fait des tentatives infructueuses. Il s'arrête devant quelqu'un, dit quelques prénoms, un lieu, un fait. C'est laborieux. Il n'insiste pas. « Ça ne s'accorde pas entre nous », dit-il, et il continue sa chasse, à moins que, subitement, un reliement inter-mental ne se soit effectué avec un voisin.

D'instinct, Forthuny a quelquefois recours à un procédé qu'il devrait employer toujours. C'est celui dont se servent empiriquement beaucoup de métagnomes quand ils travaillent devant plusieurs personnes, et même devant une seule. On sait que certains d'entre eux ne se contentent pas de la proximité de la personne objectif, et qu'ils se trouvent mieux du contact direct (toucher des mains) ou indirect (toucher d'objet).

Je rappelle que c'est en prenant dans ses mains le manchon d'une dame (séance du 18 novembre 1925) qu'il lui dit sa qualité de femme de courtier en diamants et les deux tiers de son nom. Et que c'est en prenant la main de M. Landoy (séance du 2 décembre 1925) qu'il ajouta de nouvelles indications exactes à celles déjà données avant contact. Et il en fut de même pour M. Almira (séance du 13 janvier 1926) si abondamment favorisé.

Plusieurs fois, il est arrivé, qu'irrité de la succession d'erreurs dites à une personne, il lui prit une main et qu'alors une suite d'excellentes indications métagnomiques en résulta.

Toutes les fois que Forthuny a travaillé à l'I. M. I. en tenant une main de quelqu'un, il a pu tomber sur des stérilisants et ne leur dire que peu de vrai, voire que du faux; mais, jusqu'à ce jour, *il n'est pas arrivé que les indications fournies en cette condition aient*

concerné une autre personne que celle de la main tenue. Je souligne cette constatation. Elle dit la source inspiratrice.

Ce qui se passe au rapproché, la séance du 24 mars 1926 a montré que Forthuny l'obtient à *distance*.

Et ce qui se passe dans l'espace, les séances des 21 avril et 19 mai 1926 ont fait la preuve que cela s'effectue *dans le temps*. C'est ici le moment de faire connaître au lecteur que quand Forthuny travailla sur chaise vide, les images mentales informatrices surgirent tout de suite et se succédèrent allègrement, cependant qu'un sentiment de pleine confiance l'imprégnait, lui donnant la certitude qu'il saisissait le vrai. C'est aussi le moment de rappeler que durant le temps que P. Forthuny effectua son travail métagnomique à l'égard de la personne que le destin devait asseoir sur la chaise désignée par la fantaisie de M. le sénateur Humblot, M^{me} M., dans sa maison de commerce, ressentit un malaise angoissant, jamais encore ressenti par elle, et apparenté aux cas de télépathie spontanée à forme anxieuse et sans information précise. Je suis enclin à supposer que, dans ce cas, la perturbation psycho-physiologique de M^{me} M. a pu être l'émergence émotive dans sa conscience du travail inter-mental s'effectuant entre son psychisme et celui de Forthuny.

V. — La nature des indications métagnomiques fournies par P. Forthuny.

La métagnomie, c'est-à-dire la propriété de connaître la réalité, dans l'espace et le temps, par d'autres moyens que les sens connus et la raison, est en potentiel chez tous les êtres humains, mais ne se réalise que

chez quelques-uns, soit en manifestations rares et spontanées (télépathies, pressentiments, rêves monitoires ou prémonitoires), soit en faculté permanente sollicitable à volonté. En ce dernier cas, on constate que chaque métagnome, suivant sa constitution psycho-physiologique, et aussi suivant ce qu'il demande de connaître à sa faculté, a une disposition marquée, parfois exclusive, pour détecter telle ou telle partie de la réalité ambiante.

Pour être bref, dans une considération générale utile à émettre ici, je me bornerai à dire que l'humanité s'est surtout attachée à solliciter de la propriété métagnomique des indications sur le contenu du sous-sol (eau particulièrement) et sur le contenu des vies particulières (caractéristiques intellectuelles et morales de la personnalité, événements effectués, en cours, et surtout à venir). D'autres buts lui ont été çà et là donnés, mais les ci-dessus, en raison de leur utilité immédiate, ont été ceux les plus abondamment proposés.

Jusqu'à ce jour, c'est presque exclusivement sur la réalité *homme* qu'on a braqué la faculté de M. Forthuny. Ce qu'elle est capable d'en connaître est en cours d'exploration ; les expériences faites jusqu'ici à l'I. M. I. n'en ont vraisemblablement révélé qu'une partie. Il restera ensuite à s'enquérir, par expériences, quelle est l'extension de sa connaissance aux autres modes du réel.

Ce que nous a appris jusqu'à ce jour le travail métagnomique de M. Forthuny en public, c'est qu'il est susceptible de prendre finalement conscience de tout ce qui intéresse de près ou de loin, peu ou beaucoup, l'individu humain.

Dans la quantité des indications métagnomiques ainsi produites, une grande partie représente des états de mémoire facilement évocables chez la personne-objectif. Une partie moins importante se réfère à de l'oublié. Quelques indications seulement sont du non sensoriellement enregistré, donc non contenues dans la mémoire classiquement conçue.

Une suite d'incidents psychologiques, survenus dans la séance du 12 mai 1925, donnera à la fois une idée des inter-influences psychiques et de la force de suggestion des reviviscences mémorielles. S'adressant au groupe de personnes occupant un coin du salon, M. Forthuny dit : « Il me vient un Henri, qui a été une personne politique. Il a été paralysé d'un côté. Il a eu la voix éteinte à la fin de sa vie. Il est mort. Personne ne veut de cet Henri ? André, qu'est-ce que c'est qu'André?... »

Ces indications s'appliquaient à une dame, de mes relations, assise dans cette partie du salon. Gênée par l'orientation que le nom André donnait aux perceptions de Forthuny, elle ne répondit rien. Mais le peintre André D., comme personne n'acceptait le Henri ni l'André, dit : « André, cela peut me concerner ». P. Forthuny vint à lui et donna sur sa personnalité intime des informations exactes et précises.

Cela fait, il se tourna vers l'autre partie du salon, s'écriant : « Henri, Henri !... je suis obsédé par l'idée de ce personnage mort. Personne ne l'a connu ? » A ce moment, il passa devant M. L. G. qui dit en plaisantant qu'un Henri avait joué un rôle dans sa vie, mais n'était pas mort. Et tout aussitôt Forthuny donna cet Henri-là comme homme de cheval, ayant voyagé dans sa jeunesse en Afrique., etc., ce qui était exact.

Cet exemple, prototype de nombreux faits analogues, fait comprendre pourquoi le travail métagnomique en public est nécessairement *fragmentaire* dans sa production. Le comportement des assistants et la multiplicité des influences psychiques arrêtent à tout moment la coulée métagnomique orientée sur un individu. Ce sont de petits lambeaux de vie qui sont révélés, parfois de grande saillie, souvent de minime importance. Il n'y a pas de logique dans cette pêche métagnomique, livrée au déterminisme chaotique des interactions, des interférences, des inhibitions, des arrêts par refus d'aveux..., etc.

On trouve de tout dans ce morcellement de la production métagnomique : des indications synthétiques, des détails, des noms de personnes et de villes exacts ou légèrement déformés, des initiales de noms raccordées à un événement exactement signalé, des dates, des âges, des morceaux de conversation, ... etc.

Presque toutes les indications obtenues jusqu'à ce jour à l'I. M. I. ont eu trait à de l'accompli : *passé* plus ou moins reculé et *présent*. Forthuny s'est abstenu volontairement de prophéties, voulant ne travailler que sur l'instantanéité contrôlable.

Quelles sont les limites de sa connaissance paranormale de la réalité *homme*, dans l'espace et dans le temps ? De quoi est-elle capable, orientée vers la réalité *choses* ? C'est à chercher progressivement, à mesure que sa faculté se réalisera par exercice sur buts toujours renouvelés. Curieux, autant que moi, de savoir les ressources et les possibilités de sa faculté, Forthuny ne se dérobera certainement pas à l'expérience.

VI. — **Comment M. Forthuny prend conscience des informations métagnomiques.**

Sous quels aspects arrivent à la conscience de M. Forthuny les notions venues de connaissance supra-normale? En d'autres termes: comment Forthuny *pense-t-il* les indications métagnomiques qu'il fournit? voilà un spectacle psychologique que je veux, en raison de ce qu'il comporte d'intérêt et d'enseignements, décrire ici assez largement pour qu'il soit bien compris. Il est matière à observation dans l'objectivité même des comptes rendus des séances et il résulte de l'analyse introspective, demandée à Forthuny, des représentations mentales justifiant ses paroles.

Tout d'abord, afin d'être clair pour ceux des lecteurs non au courant des notions déjà acquises sur le fonctionnement général de la faculté de connaissance supra-normale, je résumerai en quelques lignes l'aspect qu'il prend dans la pratique de la diversité des métagnomes.

Quand un de ces sujets est mis en condition d'exercer sa faculté sur une personne présente — pour prendre le cas le plus simple — on peut analytiquement décomposer le travail de son psychisme en trois phases qui se succèdent si vite que le temps de leur succession est généralement infime.

Dans une première phase s'effectue la prise de connaissance paranormale de la réalité hors la conscience de surface (le conscient classique).

Dans une deuxième phase, la connaissance paranormalement élaborée se transforme dans le cerveau du métagnome en les ordinaires modalités représentatives

de la pensée intérieure (images visuelles, auditives, tactiles, motrices verbales, ... etc.).

En dernier lieu, la fonction intellectuelle dite consciente intervient, démêlant le sens des images mentales qui se succèdent et le transposant en parole, sauf dans les cas d'écriture et de parole impulsives où les informations métagnomiques s'expriment directement.

Pour le sujet métagnome, ce n'est donc qu'à l'instant où les images informatrices jaillissent sous l'impulsion du travail subconscient que le phénomène métagnomique devient apparent. C'est dire qu'au moment qu'il semble commencer, il est en vérité fini. L'œuvre de connaissance supranormale s'est accomplie tout entière dans une sorte de plan de pensée que l'homme ne saurait pas posséder si la nature spéciale de sa production ne le révélait.

Voici une série d'exemples qui donneront une idée des procédés imaginatifs grâce auxquels les plans profonds du psychisme de Forthuny s'efforcent à rendre consciente la connaissance paranormalement saisie¹.

Séance du 18 novembre 1925. — P. F., circulant dans la salle, arrête son regard sur M^{me} G... Il aperçoit sur ses genoux un manchon de fourrure noire. Ce manchon brusquement lui apparaît lumineux ; il en infère qu'il doit lui être utile et le prend en mains, disant :

« Ceci devrait me donner une impression de noir, cela me donne tout au contraire une impression de blanc. Ce que je dis n'a d'ailleurs aucun sens, mais je vais tâcher de lui en prêter un... »

Pendant qu'il dit ces mots, P. F. a la sensation que la température du manchon baisse. Il le regarde attentivement,

1. Pour bonne compréhension de ce qui va être exposé, le lecteur peut se reporter aux comptes rendus des séances.

étonné de l'apercevoir maintenant comme un bloc de cristal, ce qui lui fait dire :

« Voyez cet objet. Je le considère comme un bloc de cristal bien plus que comme une fourrure. Je ne vois pas très bien où je vais, mais je continue... »

Un spasme respiratoire subit le prend, cependant que, impulsivement, il dit :

« Votre mari a de l'oppression... »

Parole impulsive et spasme respiratoire ont été deux modalités informatrices synchrones.

Reportant les yeux sur le manchon, il le voit de plus en plus brillant cependant que se prolonge le spasme respiratoire. Et, brusquement, il sent une douleur vive au poignet droit, ce qui lui fait effectuer un geste réflexe de défense. En raison de ces perceptions, il dit :

« Quant à cet objet, il redevient de plus en plus éclatant comme radiation et luminosité... Il y a toujours cette oppression dont je suis frappé... mais j'ai quelque chose à poursuivre avec cet objet qui devient de plus en plus lumineux... Et il y a un côté santé qui m'obsède en même temps... Vous avez des douleurs ? des torsions musculaires ? » (Il montre son poignet droit.)

Sans délai, P. F. retourne à la contemplation du manchon qu'il tient en mains. Il voit le bloc lumineux diminuer de volume, puis, brusquement, sur le fond redevenu noir du manchon, il aperçoit, dans une atmosphère voilée, un gros diamant étincelant, à facettes ; et, tout d'un coup, ce sont de nombreux diamants qu'il a devant lui. Ce qui lui fait dire :

« Je vois cet objet se réduire, se diminuer, se tailler. Il prend un aspect géométrique. Il a maintenant la forme d'une pierre taillée, d'un diamant... Je vois une masse de diamants, une quantité de diamants... »

Sur ces données, son conscient construit :

« Si je voulais vous donner un surnom, je vous appellerais M^{me} Diamant... »

A ce moment, impérativement, une voix intérieure, écho de la sienne, lui fait entendre, et il le répète :

« Gagner, gagner... fortune... diamants... »

Séance du 2 décembre 1925. — En franchissant le seuil de la salle des séances, P. F. a la plus forte vision qu'il ait eue jusqu'à cette date. Il revoit un spectacle souvent vu par lui jadis. Il se trouve reporté dans les sous-sols du journal *Le Matin*, de Paris, au moment où on va serrer les formes¹. M. Henri de Jouvenel, rédacteur en chef, y circule en habit de soirée, cependant que ses camarades de rédaction de 1907-1908 vont et viennent. Il entend le bruit des machines à imprimer. Il sent l'odeur d'encre. C'est en raison de cela qu'il dit, à peine entré dans la salle :

« J'entends comme un bruit d'une grande imprimerie. Ce ne sont que ronflements de machines dans les sous-sols. Il est 2 heures du matin, il règne une forte odeur d'encre d'imprimerie. Je vois un monsieur qui sort d'un bureau, il descend dans les sous-sols de la maison pour regarder ce qu'on appelle les « formes » d'un journal. On me reporte la pensée vers le journal *Le Matin* où j'ai été rédacteur dans un temps. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'assistance un rédacteur du *Matin*, du moins pour ce que j'entends dire du *Matin*. Cependant il y a ici un homme qui a une importante fonction dans un journal où il doit descendre à 2 heures du matin pour voir les « formes ».

Allant impulsivement à M. Landoy, il lui prend une main et, tout de suite, il a la vision de la lettre majuscule L comme dessinée en grand, 40 cm. sur 40 cm. environ, sur un carton, et il dit :

« On me donne une grande lettre L... »

1. Il y a intérêt à noter que P. Forthuny a été rédacteur à d'autres journaux qu'au *Matin* et que, comme on va le voir, ce choix avait un but.

C'est l'initiale du nom qu'il percevra en entier dans un instant.

A peine apparue, la lettre s'est effacée. Un autre spectacle surgit. Forthuny est sur une rive d'un large cours d'eau. Sur l'autre rive se silhouette une ville qu'il ne reconnaît pas. Le ciel est bas. Instantanément le voici sur l'autre rive, dans la ville même, sur un long quai de fleuve. Il y a un grand mouvement de choses qu'on débarque. Cela sent le goudron, les épices, il dit :

« Il y a du brouillard, il y a de l'eau... Il y a des bateaux... Une odeur de denrées coloniales, de l'eau jaune, grise... »

Surgit à ce moment le souvenir d'un voyage en Belgique, ce qui fait dire :

« Vous êtes Belge... »

Une voix douce dit en lui : Lanoi... D'où :

« Qu'est-ce que Lanoi?... »

Voici maintenant qu'il se revoit à Rouen, quand il y faisait jadis son service militaire. Il monte sur un bateau marchand, voit le capitaine norvégien Bellé que lui avait fait connaître M. Ligné Poë. Chaque fois que ce capitaine venait à Rouen il allait à son bord deviser, fumant avec lui de très bons cigares. Ce rappel d'un souvenir datant de plus de 30 ans, presque jamais évoqué depuis, lui fait dire :

« Vous allez dans des bateaux ? Vous allumez des cigares des Antilles ou je ne sais quoi avec des capitaines de bateaux ?.. »

Et, sans savoir pourquoi, par parole impulsive, il ajoute :

« ... A un club ? »

Coordonnant ces données mentales, il dit :

« Vous rencontrez des capitaines de bateaux à un club, et là on vous donne un cigare ?... »

Et par parole impulsive, il ajoute :

« Vous avez perdu un pari dans un cercle ?... »

A ce moment jaillit de sa mémoire, très objectivée, la vision d'une aquarelle d'Arnold Jongkind, représentant Anvers, qu'il avait expertisée 25 ans auparavant. Lui succède aussitôt un tableau de Boudin, minutieusement analysé autrefois dans une de ses critiques d'art. C'est la ville d'Anvers silhouettée sur un ciel du Nord. Rassemblant alors toutes les indications ainsi venues à son esprit, il conclut :

*« Je vois un grand port, c'est plein de fumée et de denrées, c'est Anvers. Vous êtes rédacteur au *Matin d'Anvers*, vous, Monsieur... Lanoë...¹ »*

Séance du 13 janvier 1926. — Promenant son regard sur un groupe de personnes, P. Forthuny voit sur le visage d'une jeune femme un papillon posé. Immédiatement, ses souvenirs de critique d'art associent cette vision à ces gravures anglaises du type « keepsake » représentant des jeunes filles blondes en voiles clairs et des papillons sur ciel bleu. Cela lui fait dire :

*« On me dit : « *Butterfly* »... ce mot de papillon en anglais a-t-il quelque chose d'important pour vous dans votre vie?... »*

Un souvenir de traversée de la Manche surgit dans sa pensée. Il est sur un bateau, sous un ciel gris. Et voici, de plus, que des papillons se mettent à croiser leur vol dans l'air ; les uns gris viennent du côté France, les autres bleus viennent du côté Angleterre. Ce que P. F. traduit :

« Sous une forme imagée, picturale, symbolique, je vois venir d'Angleterre des papillons vers vous, comme des pensées aimables... Vous avez eu de la correspondance avec l'Angleterre?... Dans ces courriers, je vois un échange de papillons tristes, mélancoliques auxquels répondaient des papillons plus gais, réconfortants... »

Regardant le visage de la jeune femme, il le voit se trans-

1. En 1907, M. Henri de Jouvenel, personnage de premier plan dans la vision revécue en souvenir par M. Forthuny, était rédacteur en chef du *Matin* de Paris. Le 2 décembre 1925, jour de la séance, M. Landoy était rédacteur en chef du *Matin d'Anvers*.

former en masque mélancolique. Ce qui lui donne la notion que c'est elle la consolée.

Toutes les autres indications fournies à cette dame l'ont été par la parole impulsive, sans pensée intérieure consciente préalable.

Séance du 10 février 1926. — Dans cette séance, je ne prendrai que l'artifice mental par lequel le subconscient fit connaître au conscient un nom.

Au début de cette séance, P. F., se déplaçant devant le premier rang d'assistants, entend en lui *Buenos-Aires* au moment où son regard passe sur l'un d'eux. Il le lui dit.

Et aussitôt, devant ses yeux, une colonne de noms se dessine, en flou, cependant que des impressions confuses d'accent espagnol hallucinent ses oreilles. Brusquement, dans l'étagement des noms, un apparaît en clair : *Ramón*. Ce qui lui fait dire :

« *Connaissez-vous Ramón, mort ou vivant?...* »

Après une succession d'autres visions lui suggérant des indications diverses, voici qu'une page de journal illustré lui apparaît. Il y voit une tête de femme, de profil, très blanche sur fond noir. Il ne la reconnaît pas et se demande si ce n'est pas Rose Caron. Cela provoque dans son conscient un mouvement de pensée ainsi exprimé :

« *On me montre une grande tête sur un journal illustré, un journal de théâtre...* »

Une caractéristique du portrait l'écarte de la reconnaissance de Rose Caron. Il trouve au visage de sa vision un nez plus long et une chevelure brune fondue dans le noir entourant l'image. Toutefois, il a le sentiment d'avoir vu autrefois cette tête vivante. Il dit :

« *Elle est brune, je la connais, je l'ai vue il y a longtemps. Mais où donc ? Quel rapport cela a-t-il avec votre Ramón, je n'en sais rien ?* »

Surgit alors devant ses yeux la lettre majuscule M en gris noir, sur le fond de la salle, comme une affiche d'un demi-mètre carré. Et la voici subitement remplacée par un autre

spectacle. C'est Catulle Mendès, affalé dans un fauteuil, gilet ouvert, bouton de ceinture défait, fumant sa pipe. Une seule fois Forthuny a vu Catulle Mendès ainsi débraillé. Il se rappelle la circonstance : c'était après un déjeuner chez l'actrice Moréno. Moréno ! mais c'est la tête de la vision du journal illustré ! Un sentiment de satisfaction l'envahit, confirmant qu'il sait ce qu'il fallait savoir. Voilà la filiation de représentations mentales par laquelle P. F. arriva, en quelques secondes, à dire :

« Ramón Moreno !... Il s'appelle comme cela votre ouvrier ?... »

Séance du 24 février 1926. — Au début de cette séance, P. F., se promenant dans le public pour y chercher l'accrochage inter-mental, voit le visage d'une dame se transformer soudain et exprimer fortement un grand sentiment de mysticisme, de passion idéaliste. Il s'arrête auprès d'elle et tout ce qu'il dit sort de sa bouche par parole impulsive, sauf le nom « Madeleine » qu'il entend et répète.

C'est de la même manière que se réalise mentalement le fait du cinquième essai. P. F., au moment où son regard passe sur M^{me} X..., la voit changer brusquement d'expression et devenir empreinte d'une « vieille douleur ». Il est pris d'un sentiment de compassion cependant que, sans aucune pensée intérieure consciemment perçue, sans savoir apparemment ce qu'il dit, il exprime par parole impulsive une suite d'indications concernant la vie intérieure de cette personne.

Quittant cette dame, P. F. va à l'autre bout du salon, parcourt du regard un groupe de personnes et, tout à coup, au-dessus et dans le prolongement de la tête de l'une d'elles il voit se profiler sur une boiserie un très grand B.

« La lettre B, pour vous, Monsieur... » s'écrie-t-il.

Et il ajoute, par pur raisonnement :

« ... Comme initiale d'un nom de famille, tout près de vous ?... »

Sur négation de l'interpellé, P. F. le regarde et aussitôt, se rappelant un certain courtier en vins qu'il a connu, il dit :

« Voyons, *on me parle d'un courtier en vins dans le Midi, vous le connaissez ?...* »

D'où ce passage de séance :

Le monsieur. — Oui.

P. F. — Le B existe donc ?

Le monsieur. — Oui.

Et P. F. voit se reformer le grand B, et s'y ajouter une petite lettre o. Il attend. Rien de plus ne lui apparaissant, il dit :

« *Bo... Bo... je ne sais plus...* »

Le monsieur. — « Il s'appelle Bonnefoy... »

Séance du 10 mars 1926. — Au début de cette séance P. F., passant devant une dame, a brusquement l'évocation du souvenir d'un roman de Balzac relu par lui il y a 6 ans. Il se rappelle l'image qu'il s'était faite de l'héroïne : M^{me} de Morsauf. Dans un éclair de temps, il a le spectacle d'un parc, de la démarche mélancolique de la châtelaine, et le sentiment du drame secret au milieu des arbres. Et il se dit que puisqu'il a ce rappel du « *Lys dans la Vallée* », c'est que ce livre intéresse particulièrement cette dame. Cela lui suggère ces paroles :

« ... *Je dois vous demander, Madame, si vous n'avez pas, chez vous, conservé avec un soin tout particulier une édition du « Lys dans la Vallée », de Balzac ?...* »

Indication, comme on l'a vu, fausse en soi, mais qui est une étape le menant à penser que quelqu'un autour de cette dame a eu une existence semblable à celle de M^{me} de Morsauf. Ce raisonnement est à peine effectué, qu'il se met à dire, par parole impulsive, toute la suite des indications qu'on peut relire dans le compte rendu.

Séance du 24 mars 1926. — Cette séance fut, pour une grande part, consacrée à un essai de travail métagnomique à distance. Voici comment se présentèrent au conscient de P. F. les informations venues de connaissance paranormale.

Assis dans un coin du salon du deuxième étage, la sténographe non loin de lui, P. F. arrête l'ordinaire mouvement de sa pensée. Quelques secondes se passent et voici qu'il a la vision d'une silhouette d'homme, grand, mince, aux cheveux noirs rejetés en arrière et de sa situation dans la salle. Il diffère de dire ce qu'il voit. Le visage de cet homme prend maintenant quelque précision, il en saisit l'expression, laquelle est de tristesse, comme si un choc affectif l'avait endolori. Une forme féminine s'en approche qui, par son attitude et ses gestes, semble le consoler, se prodiguer en dévouement. Il traduit ainsi :

« Un monsieur qui, dans l'ordre sentimental, a eu une blessure cruelle et vers lequel s'est porté un ange de bonté qui a tout fait et fera tout pour colorer sa vie d'autant de douce lumière qu'il l'a vue envahir de brusques et cruelles ténèbres... »

« Charles... Marie... » est dit par parole impulsive.

Par logique il ajoute :

« ... A côté de lui ou dans le passé... »

A ce moment il exprime l'indication de sa première vision :

« ... Il est placé dans l'assistance, non pas dans la première salle, mais dans la seconde, au pied de la bibliothèque, à côté de la cheminée et près de la cheminée... »

La tête du monsieur se représente maintenant, en plus net. A son aspect il estime qu'elle est d'un homme autour de la cinquantaine. Impulsivement il précise :

« ... 53 ans. »

Et sur les données de la vision antérieure :

« ... grisonnant, les cheveux rejetés en arrière... »

Changement de spectacle. C'est encore la même silhouette. Mais le monsieur est jeune. Il le voit dans un milieu manuel, comme une industrie du bois, luttant avec son père qui vou-

drait le faire travailler là. Autre tableau : le jeune homme franchit à pied, une des portes de Paris. Cela se transpose en ces paroles :

« ... A été combattu par sa famille pour le choix d'une vocation. Et est venu à Paris... »

Revoyant la tête grisonnante vue il y a un instant, il trouve dans son expression de la finesse, de l'intellectualité, cependant qu'il est porté à dire sans aucun autre motif apparent :

« ... il s'occupe de lettres, de belles-lettres... »

Une autre vision surgit. La même silhouette d'homme manifeste de la colère devant le rapport de la Société des Gens de Lettres — rapport que P. F. reçoit et reconnaît — à l'endroit des rubriques du budget, ce qui lui fait dire :

« ... Il a commenté avec une sorte d'amertume le plus récent rapport de la Société des Gens de Lettres... », etc.

Les autres indications fournies par P. F. à M. Charles X... le furent sur des données visuelles analogues. La mimique du visage et de la silhouette fut le procédé suggesteur surtout employé.

Je souligne cette constatation que dans ce cas, où P. F. fit une description particulièrement exacte et détaillée de la personne, sa vision ne lui eût pas permis de la reconnaître. Quand, au moment de la lecture du texte, en séance, P. F. fut en présence de M. Ch. X..., il put se rendre compte que le signalement était vrai, mais que ce n'était pas la tête vue. Ici, comme en général, P. F. n'avait pas été spectateur de la réalité, mais d'une succession de représentations mentales destinées à lui donner notion d'une réalité.

Séance du 21 avril 1926. — Pour donner une idée un peu plus complète du passage de la pensée métagnomique du plan profond du psychisme au plan fonctionnel de conscience, je vais encore faire connaître sur quelles représentations mentales P. F. arriva, avec grande facilité, à fournir

des indications précises sur une personne devant s'asseoir plus tard sur une chaise, au hasard.

Assis, comme on l'a vu plus haut, sur la chaise où le destin devait conduire M^{me} M..., P. F., dès arrêt du cours normal de sa pensée, voit, comme devant ses yeux (comme on voit en rêve), une femme jeune, debout, regardant avec ahurissement, à terre, des choses brisées en morceaux. Dans le même temps qu'il voit cela, il dit, impulsivement et sans autre motif :

« ... Ce n'est pas une raison parce que tout vous est tombé des mains, pour la troisième ou quatrième fois, qu'il faut tout laisser à terre. Ramassez ce que vous croyez en pièces et continuez. Le succès est au bout... »

Surgit une autre vision. La jeune femme, maintenant, pétrit de ses mains un bloc de glaise. Elle peine sous l'effort. En même temps qu'il voit cela, P. F., par parole impulsive, dit :

« ... Vous avez pensé que c'était si simple de forger cette âme, de la remodeler. C'est dur. Mais vous en viendrez à bout. Vous serez aidée par la maladie, et, à ce moment-là, vous prendrez autorité sur ce qui vous échappe encore partiellement... »

Autre vision. C'est une gare de chemin de fer, dans un paysage verdoyant. Sans autre représentation mentale, impulsivement, P. dit :

« ... Votre projet de partir au loin, dans l'été, a été contredit déjà. Il le sera encore... »

P. F. a maintenant la vision de Nancy, qu'il connaît, puis de la ligne bleue des Vosges. Synchroniquement, la parole impulsive continue :

« ... Ne pensez donc plus à l'Est, pour un temps c'est fini... »

P. F. a brusquement une sensation comparable à celle que donnerait un doigt appuyant fortement sur la région hépatique. Il dit :

« Soignez votre foie... »

Et aussitôt survient la vision d'une femme portant une ceinture colorée et ayant une érosion de la peau.

« Ne portez pas, dit-il, cette ceinture. Elle vous a déjà blessée... »

Autre spectacle. Une femme est renversée par une main violente sur un canapé. Elle est presque à terre. Elle ne bouge pas, comme attendant la suite. Changement de tableau : elle est à terre, effrayée, mais voici qu'appuyant les mains sur le tapis usagé couvrant le parquet elle se relève lentement. Cette vision est éclipsée par la survenue d'une sorte de grand carton gris portant une très grande lettre M. La jeune femme reparaît, debout, les yeux apaisés, avec une attitude calme. A mesure, Forthuny a traduit cela dans ces paroles :

« ... Quelle chute ! On vous a presque renversée par terre, moralement on vous a piétinée, on vous a traînée dans la cendre. C'est très bien de vous être relevée toute seule ! La grande lettre M... Si vous pouvez reprendre tout votre sang-froid, vous achèverez la vie sans émoi... »

Un malaise douloureux envahit subitement ses oreilles, sa gorge, son nez. Impulsivement, il dit :

« ... Attention au retour du mal d'oreilles, du nez, de la gorge, vos névralgies viennent de là... »

Un grand bâtiment, maintenant, lui apparaît. Il le reconnaît : c'est la prison de Blois devant laquelle il passait souvent dans son enfance quand il était au collège de cette ville. Il voit l'entrée de cette prison. Mais soudain le spectacle change. Voici un prisonnier dans une cellule, un homme debout. Autre tableau : même cellule, mais l'homme est assis et se tient le front d'une main avec le geste d'y enfermer ses pensées. Cependant qu'avec une rapidité de rêve ces visions se succèdent, P. F., par parole impulsive, dit :

« Tant pis pour celui qui est en prison, j'entends une prison morale où il s'est enfermé. Il en sortira de lui-même par la conscience qu'il fait souffrir les autres. Alors vous trouverez tous la liberté... »

Vient la vision d'un blason en grisaille. Il est barré d'un trait annulateur, P. F. traduit :

« Ne vous plaignez pas qu'on vous ait retiré ce titre. Tout cela n'est que de la vanité humaine... »

Une odeur de vanille. Et voici P. F. au milieu d'un horizon d'eau calme miroitante. Il est sur un bateau, ses yeux regardent dans la direction de l'Amérique du Sud, vers le Brésil, comme s'il était placé sur une vaste carte géographique. Brusquement, c'est un appartement à Paris. Un homme y entre familièrement, il a la peau brune, un peu huileuse, son caractère est gai. P. F. transpose cela ainsi :

« Passé l'eau, loin sur les mers, au delà des mers, une odeur de vanille... bien étonnée de voir revenir quelqu'un du Brésil ou de l'Argentine, de l'Amérique du Sud. Vous êtes en rapport avec lui. »

Il était nécessaire de faire connaître par les exemples ci-dessus les procédés de représentation mentale de la faculté métagnomique en travail de P. Forthuny, car ces procédés contiennent des enseignements que je signalerai dans le dernier paragraphe de ce chapitre.

Comme le lecteur a pu s'en rendre compte, le Psychisme de P. Forthuny se sert de la grande majorité des modalités sensorielles représentatives de la pensée intérieure. Pour rendre conscientes les informations paranormalement saisies, presque toutes les catégories du psycho-dynamisme imaginaire entrent en jeu, se succédant, se superposant, s'entremêlant.

Ce qui caractérise l'activité imaginative dans le travail de transposition de la pensée métagnomique en états de conscience, c'est le relief, pour ainsi dire, de l'imagerie mentale. La pensée intérieure tend à l'*objectivation*, c'est-à-dire à prendre force de sensations.

En réalité, chez Forthuny elle n'y réussit pas entièrement. Il n'est pas, à proprement parler, halluciné. Il se rend parfaitement compte que ce qu'il voit, entend, sent, n'est pas un reflet du dehors mais une amplification du dedans. L'atmosphère imaginative de ses perceptions n'est même pas comparable à celle de l'homme endormi qui rêve. Le rêveur n'a qu'un spectacle : celui dans lequel son imagination le place. Forthuny, au contraire, perçoit deux réalités : l'ambiance vraie, salle, assistants, ... etc., à laquelle il ferme le mieux possible ses sens, et, dans cette ambiance, la projection plus ou moins forte de l'évolution imagée de sa pensée intérieure, dont je crois bon de faire un peu mieux connaître les caractères.

L'objectivation des *images visuelles* n'a jamais de force véritablement hallucinatoire. P. F. reste, à tout moment, pleinement conscient qu'il n'est pas devant des spectacles réels, mais devant des représentations mentales plus fortes qu'à l'ordinaire, intermédiaires, pourrait-on dire, entre la pensée intérieure normale et l'hallucination. Derrière le masque figuratif que son imagination superpose au visage d'une personne, il voit le vrai visage. Derrière la vision d'un lieu, d'une scène, il aperçoit la glace, le panneau, la fenêtre du salon qui lui fait fond. Ce qu'il voit n'a d'ailleurs jamais la netteté de forme, de couleur, de relief du réel. Tout lui apparaît dans une sorte d'atmosphère gris laiteux, ou, pour prendre ses expressions, dans une brume fantomale. Il le perçoit les yeux ouverts. Quand c'est trop flou et que le fond réel le gêne, il ferme les yeux, ce qui souvent précise les images. Ces spectacles fantomaux se situent dans l'espace face à lui, tantôt dans le

champ libre au-dessus de la tête de la personne qu'ils concernent, tantôt sur son visage même, tantôt ailleurs et où P. F. fixe les yeux. Parfois la vision se déplace avec son regard. D'autres fois, s'il tourne les yeux, elle disparaît et, pour la retrouver, il lui faut regarder à l'endroit où primitivement elle s'était projetée.

Variable est la durée des visions. Certaines persistent durant quelques secondes, permettant une description de leurs éléments discernables. D'autres, à peine vues, disparaissent. On dirait que chacune ne reste que le temps de fournir la notion utile.

Il en est qui évoluent avec mouvement, à la manière de la projection d'un morceau de film cinématographique. D'autres sont comme des tableaux à contenu immobile. Tantôt rien ne semble manquer au spectacle ; il a les formes, les mouvements et les couleurs de la vie ; tantôt il se construit avec les seuls jeux du noir et du blanc.

Dans l'ensemble, les visions de Forthuny peuvent se diviser, quant à leur rapport avec la réalité qu'elles représentent, en deux catégories : les unes sont nettement *figuratives*, les autres semblent être, en estompé, *la perception, par les yeux, du réel*.

La première catégorie est de beaucoup la plus abondante. Presque toutes les visions de Forthuny sont *allégoriques* ou *symboliques*.

Tout ce qui peut avoir une vertu suggestrice est mis à profit : souvenirs personnels, constructions imaginatives de toutes sortes, lettres, mots inscrits ou s'inscrivant en très gros caractères, ... etc.

Quant aux visions pouvant être tenues pour semblables à la perception visuelle du réel, rien n'est plus facile, dès qu'on en demande une description à P. F.

et qu'on la compare avec la réalité, que de se rendre compte que, si elles sont *véridiques* quant aux indications qu'elles suggèrent, elles sont *fausses* quant à leur reproduction du réel. P. F. ne « voit » pas la réalité, il en prend conscience par des images visuelles fausses en soi, vraies seulement dans ce qu'elles lui suggèrent de dire. Cette constatation, d'ailleurs, ne saurait étonner si l'on considère que la modalité *visuelle* de la prise de conscience de l'information métagnomique n'est pas, au demeurant, nécessaire. P. F. obtient des résultats analogues par emploi des autres formes sensorielles de l'imagination, et même beaucoup mieux par la parole impulsive. D'ailleurs, le visuel n'est, dans la succession du travail imaginatif, qu'un moment. A lui seul il ne fournit que peu d'éléments indicatifs. C'est par l'intervention de visions, d'auditions, d'émotions, de paroles impulsives que se construit le thème métagnomique.

La représentation mentale *auditive* joue aussi un grand rôle. P. F. entend des bruits, des sons, des mots, des phrases, non pas comme si le dehors faisait vibrer ses oreilles, mais comme si ces sonorités résonnaient dans un point de sa tête. La voix qu'il entend, quand c'est une voix entendue dont il répète les mots, n'a pas de timbre individualisateur. C'est plutôt comme s'il percevait sa voix venant de loin, comme s'ils s'entendait parler oreilles bouchées. Cette voix résonne doucement dans sa tête, mais avec un accent plus ou moins autoritaire. Lente et faible, elle ne lui donne pas de sécurité quant à la vérité de ce qu'elle suggère. Au contraire, quand elle est impérative, c'est avec assurance de dire vrai qu'il en répète les paroles. La reconnaissance des

mots ainsi perçus n'est pas toujours parfaite; P. F. arrive à les déformer comme quelqu'un répétant mal du mal entendu. Parfois, la netteté de la parole entendue est parfaite.

La localisation en est variable. Souvent, c'est dans la tête, globalement, que P. F. situe le siège de la voix intérieure. Quelquefois, la sensation est unilatérale. Alors il y a, en général, un motif à cela, que P. F. trouve d'instinct en tournant les yeux dans la direction suggérée; une autre modalité représentative (auditive encore, ou visuelle, ou autre) lui désigne souvent, dans ce cas, la personne à laquelle se réfère l'information métagnomique. C'est ce qui se passe quand, en séance, P. F., interrompant brusquement son travail sur quelqu'un, se tourne vers une autre personne, s'écriant: « Pour vous, Monsieur, on me dit, ... etc. ».

Il est des cas où la modalité auditive de la représentation mentale est abondamment employée. Dans le premier essai de la séance du 19 mai 1926, elle fut le seul procédé imaginaire mis en jeu. P. F., assis, dans la salle vide, sur la chaise désignée, entendit, dès qu'il eut arrêté le cours de sa pensée, une voix posée, calme, douce, de timbre indéterminé, parler en lui, ne donnant pas la sensation d'être entendue par les oreilles, et sans localisation possible. C'est ainsi que, sans effort, sans un arrêt, il n'eut qu'à répéter à la sténographe ce que disait clairement cette voix pour fournir une suite d'indications de remarquable capacité synthétique.

Sur les modalités *tactiles* employées par la représentation mentale, je me bornerai à dire que P. F. ressent,

comme s'il les éprouvait lui-même, les émotions, les sentiments à traduire; et que ce sont des sensations très nuancées de douleur, de spasme, de malaise, qui lui font connaître, pour une part, la nature et le siège des maladies.

Je rappelle que le goût et l'odorat participent au but informateur.

Il est, enfin, un mode de la représentation mentale dont le psychisme de P. F. se sert beaucoup, c'est *la parole impulsive*. Les images mentales motrices d'articulation sont chez lui les plus fortement objectivées. Son appareil phonétique verbal fonctionne sans qu'il ait l'impression d'y être pour quelque chose. Il parle sans savoir ce qu'il dit et n'en prend conscience que dans le même temps que ceux qui l'écoutent. Et c'est de cette manière qu'il exprime, sans pensée intérieure perceptible, les notions métagnomiques les mieux présentées, les plus chargées de signification. Alors la pensée métagnomique emploie la voie la plus directe, la plus sûre, celle évitant toute erreur d'interprétation. Qu'on ne nomme pas ce prodigieux usage du dynamisme verbal d'articulation « *parole automatique* ». Il n'y a pas automatisme, mais utilisation des centres du langage parlé par une intelligence autre que celle dite consciente et parfaitement avertie de ses buts et de ses moyens.

Faisons ici un retour sur les débuts de P. F. dans le métanormal psychologique, et rappelons-nous ce qu'a été l'évolution de sa phase « *d'écriture impulsive* ». Pendant quelques semaines, P. F. ne put savoir ce que sa main écrivait que par lecture ensuite. Mais, à partir d'un certain moment, le geste graphique s'accéléra

et bientôt s'accompagna de langage intérieur parlé. L'écriture impulsive finit par devenir l'accessoire : un geste de plus en plus saccadé, imprécis, incohérent, traçant sur place des lettres enchevêtrées superposées, illisibles. La parole impulsive intérieure la remplaça jusqu'au jour où P. F., ne pouvant plus impulsivement écrire, crut à la fin de sa médiumnité et cessa de la solliciter. Quand, plus tard, une occasion favorable vint provoquer des manifestations véritables, la parole impulsive se retrouva plus impérieuse, puisque s'extériorisant directement dans les mots parlés, sans relation intérieure conscient ; elle s'augmenta des autres modalités sensorielles de la représentation mentale.

Par les exemples cités, le lecteur sait combien est prépondérant chez M. Forthuny le rôle de la parole impulsive. Elle est derrière la plupart des représentations sensorielles, accentuant et développant leur signification ¹.

VII. — Enseignements d'ensemble.

Tels sont, considérés l'un après l'autre, les enseignements particuliers qui se sont dégagés d'eux-mêmes, pour ainsi dire, du travail métagnomique de M. Forthuny en public.

1. Il n'est pas sans intérêt, pour la psychologie métagnomique, de rapprocher de l'évolution de la représentation mentale de P. Forthuny celle de Ludwig Kahn, métagnome de la pensée écrite. A dix-huit ans, celui-ci prenait conscience des papiers écrits exclusivement par écriture impulsive. Par l'exercice, peu à peu, s'y ajouta la vision intérieure des phrases, dessins, ... etc. Un moment vint où la vision prit une netteté si grande que l'écriture devint superflue et que Kahn l'abandonna. De son procédé premier, il a conservé l'habitude de mettre en train sa propriété en agitant sa main sur un papier. Il n'y trace qu'un petit gribouillis illisible,

Il importe maintenant de grouper ces significations analytiques en quelques enseignements de synthèse¹.

*
* *

Le cas P. Forthuny n'est qu'une occasion nouvelle de constater que les acquisitions actuellement *classiques* de la psychologie sont tellement restreintes en qualité, et surtout en extension, que le savant, fourni de ce seul bagage scientifique, est dans l'impossibilité de se donner la moindre explication du phénomène de connaissance supra-normale et, en conséquence, enclin, s'il n'en a pas constaté l'existence, à le tenir pour improbable.

Quand les métapsychistes auront fait passer dans la science psychologique ce phénomène — et cela ne saurait longtemps tarder, — il en résultera non seulement un élargissement immense du champ de la recherche sur la pensée humaine et de la pensée en général, mais aussi la nécessité de transformer certaines notions et de changer certains mots. Au plan psychique fonctionnant dans l'attention et le contrôle, au jeu mécanistique du cerveau produisant idées et

mais l'excitation de la fonction graphique déclenche la représentation mentale visuelle jadis consécutive.

1. A certains lecteurs, ces enseignements pourront sembler incomplètement justifiés par les faits métagnomiques cités dans ce livre. Si leur curiosité de la propriété des connaissances supra-normales les incite à étendre leur instruction et à se fournir de bases solides de jugement, je leur conseille la lecture du livre « *La Connaissance supra-normale* » et celle des exposés cités à la première page de ce livre. Cette documentation les mettra en condition d'apprécier la légitimité des sortes de conclusions qu'on va lire.

sentiments dans un quasi-automatisme, on sera dans la nécessité d'ajouter un autre plan fonctionnel tributaire de propriétés de perception inconnues — voire encore inconcevables, — et puisant ses informations dans un mode du réel où la connaissance *survit aux réalités matérielles éteintes et précède celles à venir*. En conséquence, les mots *conscient* et *subconscient* prendront aspect d'étiquettes à supprimer, parce que les conceptions qu'elles désignent aujourd'hui se seront fondues dans un nouvel aspect des choses.

La proposition de Condillac : *Rien n'est dans notre esprit qui n'y soit venu par les sens*, traduit encore la psychologie classique. Cette proposition n'a, en effet, rien perdu de sa vérité, si l'on restreint l'étude à l'exercice normal de la pensée sur les données des sens et à ses perturbations. Mais, devant le fait métagnomique, elle fait faillite. Car alors que le psychologue classique, quand il quitte l'étage fonctionnel de pensée dit conscient pour s'engager dans la mécanistique des sous-sols mentaux, va du meilleur vers le moindre, le métapsychiste, entraîné au delà de ces deux plans de l'idéogenèse cérébro-sensorielle, se trouve bientôt en présence d'une intelligence prenant sa connaissance, hors les obstacles ordinaires d'espace et de temps, dans une modalité du réel qui n'est plus celle impressionnant nos sens.

Rien n'est plus plaisant à observer que les phases d'adaptation intellectuelle des savants, imbus de la doctrine psychologique classique actuelle, au fait métagnomique.

La première phase est de vérifier *qu'il existe*; très peu d'entre eux entreprennent de la réaliser. Si

quelques-uns acceptent la possibilité du phénomène, la plupart, de parti pris et au nom de leur savoir, la nient. Pratiquement, les savants ne se donnent même pas la peine de constater ce qui est la manifestation culminante de la pensée, de la vie.

Aux quelques très rares d'entre eux ayant eu la curiosité d'affronter cette épreuve, s'ouvre la phase de l'*explication*. Ils l'abordent avec le maigre bagage de la psychologie classique et une ignorance généralement très complète de l'acquis métapsychique. C'est alors, pendant un temps variable en longueur selon la finesse individuelle d'esprit et la plus ou moins bonne assimilation des nouvelles choses à apprendre, un essai d'abord tranquille, puis de plus en plus inquiet de donner une explication du fait métagnomique par les notions classiques. Comme il est admis que, hors le conscient, il n'y a que jeu spécifique des mécanismes cérébraux et d'habitudes psycho-physiologiques, la représentation mentale de la pensée métagnomique leur semble un *résultat d'automatisme psychologique* : un autre sens que ceux connus percevrait la réalité par son impressionnabilité à des radiations auxquelles les cinq sens sont insensibles; et sur ces sensations inconscientes, le cerveau, selon ses habitudes idéogénétiques, élaborerait de la connaissance qui finalement s'imposerait à l'attention consciente sous l'aspect des ordinaires images sensorielles de la pensée intérieure.

Cet effort d'ajustage de l'acquis psychologique classique (issu de l'observation du fonctionnement normal de la pensée) à son fonctionnement surnormal, finit un jour par cesser, si le savant continue à s'instruire par la lecture et surtout par l'expérience. Inéluctable-

ment, arrive le moment où il ne peut plus accepter qu'il y ait similitude entre l'intelligence normale construisant ses jugements sur les données de sens *impressionnés* par des *vibrations du moment* et l'intelligence surnormale prenant connaissance d'événements anciens *ayant cessé de vibrer* et surtout d'événements futurs *ne vibrant pas encore*. Se rendant compte qu'il est sans bases et quasi absurde de créer l'hypothèse que le passé et le futur émeuvent par vibrations le système nerveux humain, alors que le détecteur de T. S. F. est insensible aux ondes émises une heure avant ou à émettre, il aboutit à cette notion, nouvelle pour lui, que le psychisme humain, au delà de son exercice cérébro-sensoriel, possède une autre intelligence diffusée *en connaissance* dans l'espace et le temps par des moyens inconnus ne semblant pas se référer au déterminisme physico-physiologique de ceux qu'emploie l'intelligence que la psychologie actuelle nomme « *consciente* ».

*
* *

Si on observe, en effet, le travail intellectuel de P. Forthuny — comme celui de tout autre métagnome, — on s'assure aisément que son psychisme fonctionne, pour ainsi parler, à trois étages. On est devant le spectacle permanent d'une *intelligence transcendante* employant les ressources de la *cérébration subconsciente* (sens classique) à faire comprendre sa connaissance à l'*intelligence dite consciente*.

Pour y parvenir, l'intelligence transcendante est dans la nécessité de mettre en jeu les modalités sensibles du langage intérieur. Elle le fait, avons-nous vu,

par usage de toutes les catégories sensorielles, mettant en œuvre tout ce qui est susceptible de suggérer ce qu'elle veut faire connaître. Souvenirs, créations, allégories, symbolisme, ... etc., tout lui est bon, pourvu que cela ait un sens intelligible. Et, s'ils s'agit de faire passer les notions trop subtiles, trop nuancées, ou de contenu trop synthétique pour être traduites en visions, elle a recours au symbolisme éminemment expressif de la parole entendue ou, plus souvent encore, de la parole impulsive.

Ses efforts pour atteindre ses buts sont admirables. Elle y tend en réalisant une sorte de programme menant l'image mentale de l'approximatif au précis. Visions, auditions, paroles impulsives, sentiments, ... etc., s'entremêlent, se succèdent, chacun marquant une étape dans la marche à la prise de conscience. Et elle accompagne ses efforts suggesteurs d'un sentiment de malaise tant que le vrai n'est pas encore compris; dès qu'il l'est, elle le remplace par une impression de tranquille satisfaction.

Quand on s'attache à observer la qualité de la connaissance que l'intelligence transcendante fait passer dans le plan d'exercice sensoriel dit conscient, on s'aperçoit qu'on se trouve en présence de procédés de connaître tout autres que ceux de l'intelligence ordinaire. Celle-ci, à l'aide des données des sens, construit des jugements, des raisonnements, des idées, allant du détail à l'ensemble, de l'analyse à la synthèse. Celle-là présente soudain au conscient du synthétique, comme si, sachant toutes les circonstances préparatoires et déterminantes d'un événement, elle en fournissait le résumé. En quelques secondes de proximité

ou de contact entre un métagnome et une personne, s'élabore, se transpose en images mentales, et s'exprime, une somme de connaissances qui parfois résume dans un raccourci génial tout un aspect d'une vie particulière, vécu dans beaucoup de temps et d'événements. Parmi les exemples qu'en a fournis M. Forthuny, l'allégorie de M^{me} de Morsauf est significative du genre.

Si, de ce seul point de vue, on relisait les comptes rendus des séances, on admirerait encore l'habileté et le tact, parfois exquis, avec lesquels l'intelligence transcendante formule ses informations. Elle a le souci de révéler surtout l'intimité de la vie, pour mieux convaincre ; et, comme c'est en public qu'elle opère, elle évite souvent l'énoncé direct des choses et effectue une présentation si finement allusionnante qu'elle prend aspect de rébus pour l'assistance, alors qu'elle est d'une clarté et d'une puissance révélatrice stupéfiant l'intéressé. En de tels cas, c'est généralement à la parole impulsive qu'elle a recours ou à la parole entendue, comme si, utilisant elle-même les symbolismes précis des mots, elle se donnait ainsi la plus grande exactitude d'expression et se gardait des incompréhensions, des erreurs et des fautes de tact de l'intelligence de surface.

Le psychologue qui, longuement, chez les divers métagnomes, observe le travail du plan transcendant de pensée, ne peut plus s'accommoder des mots et des conceptions de *conscient* et *subconscient*. Outre l'intelligence dite consciente, outre le travail automatique et associatif du subconscient classique, il rencontre dans le psychisme humain et met en condition de se manifester, tant qu'il le veut, une autre

intelligence, infiniment mieux douée en propriété de savoir, sachant clairement ses buts et ses moyens, et semblant immergée dans un monde où la connaissance des réalités matérielles est immanente et immédiate.

*
*
*

Le rôle de l'intelligence qu'on pourrait appeler de surface ou, mieux, *d'exercice sensoriel*, élaborant la connaissance sur les données des sens connus (le conscient classique) est nettement établi, dans l'œuvre métagnomique, par l'observation et facile à bien établir. Il est d'évidence que son intervention n'est pas nécessaire, puisque, pour une grande part, — pour la meilleure même, quand il y a parole impulsive, — elle se supprime. Quand elle intervient, c'est pour répéter la parole entendue ou pour interpréter la succession des représentations mentales. Encore y trébuche-t-elle sans cesse sur d'incessantes difficultés, déformant souvent les mots et n'aboutissant que laborieusement à la traduction en notions vraies des jeux représentatifs de l'imagination.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que les deux intelligences, celle de surface et celle latente (je suis tenté de dire : la sensorielle et la transcendante) sont deux étrangères usant tour à tour, chez le métagnome, des mécanismes cérébraux. Le psychisme humain, quelle que soit sa constitution fondamentale encore inconnue, est un ensemble solidaire. Les deux consciences travaillent en parfait accord sur les meilleurs moyens à employer. On peut dire que la conscience transcendante s'adapte à celle sensorielle, ne lui présentant à interpréter que ce qu'elle est capable de

comprendre. D'où autant de représentations mentales de la pensée métagnomique que de métagnomes. A chacun ses jeux imaginatifs. Aucun d'eux ne comprendrait le sens exact des allégories et des symboles des autres. Bien plus, les figurations de la représentation mentale n'ont, pour l'intelligence de surface du métagnome, de valeur qu'à l'état naissant; elles seraient souvent mal comprises s'il y avait interprétation différée. Souvent le métagnome s'étonne ultérieurement d'avoir donné tel sens à telles images et, si on le laissait faire, sa raison transformerait la version primitive, créant ainsi du faux. C'est que, derrière la succession des formes sensibles de la représentation mentale, il y a l'intelligence transcendante qui anime, pour ainsi dire, celle dite consciente, sous-tendant d'intuition son mouvement vers la saisie du vrai, ce qui, comme je l'ai dit plus haut, est d'ailleurs senti confusément en malaise tant que le but n'est pas atteint, et, dès qu'il l'est, en satisfaction.

Si, maintenant, nous considérons le rôle de l'intelligence consciente, non plus chez le métagnome, mais chez la personne objet de métagnomie, que constatons-nous? Qu'il n'existe à peu près pas, disons qu'il n'existe pas.

Vouloir ou ne pas vouloir que le phénomène s'accomplisse, le désirer ou le redouter, souhaiter qu'il s'effectue et sur un point espéré, etc., n'a, en général, aucune action.

A peu près rien n'apparaît dans le conscient de la personne, lui donnant l'idée que son psychisme est en jeu.

Dans ses séances en public, on a toutefois cru cons-

tater que Forthuny avait, dans certains cas, saisi un souvenir surgi dans la mémoire de la personne en cause, mais à l'analyse je me suis aperçu que le souvenir avait été consécutif, presque toujours, à une première indication vague, mais évocatrice, de M. Forthuny.

Rappelons-nous aussi que, durant que Forthuny travaillait à son égard, M^{me} M..., à distance (séance du 21 avril 1926), eut son conscient envahi par un fort, mais imprécis, sentiment de malaise.

Tout se passe, en général, — pour la personnalité objectif — dans la passivité et dans l'ignorance de son intelligence consciente.

C'est pourquoi, sous la suggestion des préjugés classiques, limitatifs de la capacité cognitive du psychisme, on est enclin à imaginer que, dans la métagnomie à objectif humain, la source inspiratrice est extra-humaine.

*
* *

Mais si, au lieu d'imaginer sous la poussée des préjugés, on observe sans parti pris ce qui se passe quand Forthuny fait travailler sa faculté en public, il n'est pas possible de ne pas se rendre compte que c'est de la personne, proche ou éloignée, à l'égard de laquelle il fournit des indications inconnues de toute autre, qu'il tire ces indications.

Sans arrêt, les vicissitudes de la production métagnomique, dans cette condition à influences multiples, suggèrent : 1° que Forthuny ne perçoit pas sensoriellement les réalités qu'il révèle, mais qu'il lui en vient *la notion*; 2° que cette notion est le produit d'une

collaboration inter-psychique, conditionnée par une psycho-physique encore inconnue dans sa nature et dans ses lois.

Et cela, alors si nettement manifeste en spontané, est conforme à ce que j'ai appris dans une longue suite d'expériences provoquées dans le but de mettre en évidence la source informatrice des métagnomes quand leur faculté fonctionne sur la réalité *homme vivant*.

Qu'on ne me fasse pas dire plus et autre chose que je ne dis. Il me tarde que les théoriciens qui gravitent autour de la science métapsychique finissent par comprendre que si tel est le déterminisme psychologique général de la métagnomie braquée sur la réalité *homme vivant*, cela ne signifie pas qu'un sujet métagnome puise toute sa connaissance dans le psychisme d'autrui, et que « tout est télépathie ».

Il est bien évident que, lorsqu'il s'agit des *réalités choses*, dans l'espace comme dans le temps, et non liées à une vie humaine, le métagnome n'a pas plus de motifs d'en trouver la connaissance dans les psychismes de ses congénères que dans le sien. Le même raisonnement vaut pour la réalité *homme mort*, quand elle est de l'inconnu pour tout homme vivant. Quelle est alors la source informatrice des métagnomes ? C'est à chercher dans l'expérience, et je puis dire par pratique que ce n'est pas la rapide et simple recherche que d'aucuns imaginent.

Mais, quelle que sera l'explication que l'avenir apportera de ces mystères, qu'on trouve à la métagnomie des sources informatrices multiples ou qu'on s'assure qu'il n'en est finalement qu'une, il n'en restera pas moins vrai que, quand il s'agit de la réalité *homme*

vivant, c'est du psychisme de cette réalité que le métagnome reçoit ce qui la concerne. Cela est si vrai que ce sujet, en présence d'un « stérilisant », se montre aussi impuissant à lui parler de ses morts, de son ambiance êtres et choses que de sa personnalité propre.

*
* *

Je devrais m'en tenir aux enseignements immédiats des faits, terrain solide que je n'aime pas, à l'ordinaire, quitter. Toutefois, aujourd'hui, je vais me permettre une hypothèse suggérée par la diversité des aspects du phénomène de connaissance supra-normale et les comportements psychologiques des métagnomes. Peut-être en sortira-t-il une vague clarté capable de donner au lecteur l'illusion d'apercevoir quelque chose dans l'opaque mystère du monde psychique?

Supposons — comme beaucoup de philosophes l'ont pensé et écrit — que l'univers soit foncièrement une intelligence réalisant sa pensée et sa volonté dans l'infini de l'espace et du temps, sous toutes les modalités pour elle possibles et acceptables, et qu'en conséquence l'être humain soit une individuation dans un plan de matière de cette infinie psyché. S'il en était ainsi, chaque homme jouerait un rôle déterminé, intelligible en soi, voire d'apparence absurde. Et chaque homme posséderait réellement deux psychismes : un *transcendant*, dépendant de l'intelligence universelle, sachant le programme de vie de l'individualité auquel il est rattaché; un *cérébral*, prenant, dans la succession et la relativité des sensations, une connaissance progressive de l'ambiance physique pour laquelle il est construit.

Considérons, par ailleurs, que le *sujet métagnome* semble se distinguer du commun des hommes par une double propriété psycho-physiologique : 1° pouvoir faire cesser momentanément le travail spécifique de son cerveau sur son propre fonds; 2° dans cette condition, l'abandonner à l'influence idéogène soit de son propre plan transcendant de pensée, soit des psychismes d'autrui.

Avec cette supposition et cette considération (considération qui est véritablement une constatation), la diversité des manifestations de la connaissance supranormale prend des aspects logiques.

Il est admissible que la vie de la plupart des hommes s'écoule sans que leur psychisme cérébro-sensoriel s'aperçoive de la coexistence du psychisme transcendant.

Il se comprend aussi que, chez quelques personnes, ce barrage ordinaire entre les deux psychismes dans un même individu puisse être forcé, et que, fortuitement, un fragment de la connaissance du transcendant passe dans le cérébral, réalisant ces états de conscience, plus ou moins clairs ou confus, dénommés télépathies, pressentiments, visions monitoires ou prémonitoires en rêve, etc.

Et si l'on réfléchit au travail psychologique du métagnome, on est conduit à imaginer que son cerveau cessant, dans l'état dit de transe, de travailler sur son propre fonds, devient l'instrument de prise de conscience de connaissances venues soit de son propre psychisme transcendant, soit du psychisme d'autrui, et, dans ce dernier cas, aussi bien du cérébral que du transcendant.

Cela étant, ce serait par son plan transcendant de

pensée que le métagnome prendrait une connaissance supra-normale de toutes les réalités autres que celles *homme vivant*. Mais l'expérience oblige à constater que c'est par une collaboration inter-mentale avec l'homme vivant qu'il puise les indications concernant la personnalité et la vie des êtres humains vivants donnés en but à sa faculté.

De sorte que la personne qui demande à un métagnome de lui révéler ses caractéristiques individuelles et les événements de son existence se comporte, sans le savoir, comme si elle lui disait : « J'ai en moi deux psychismes, l'un sait ma vie écoulée, telle que les sens la lui ont fait connaître; l'autre sait mon passé tel qu'il a vraiment été, mon présent tel qu'il est, et aussi mon devenir. Vous pouvez mettre vos mécanismes cérébraux à la disposition de ces deux psychismes. Efforcez-vous de pénétrer jusqu'à celui transcendant et à lui demander la vérité de tel événement en cours qui m'intéresse, ou des événements qui m'attendent dans l'avenir ». A cette injonction, non exprimée mais de fait, le métagnome s'efforce de prendre dans le psychisme de cette personne *ce qu'il peut*. Ce qu'il prend est variable en abondance et qualité suivant la valeur de sa faculté et suivant les conditions psycho-physiques inter-mentales. Ce travail de détection rencontre beaucoup de difficultés. Ce n'est pas toujours dans le plan transcendant de la pensée d'autrui que le métagnome s'informe. Chez quelques personnes, il y pénètre aisément, y puisant des vérités cérébralement inconnaissables. Chez d'autres, il n'y parvient jamais. Chez la plupart, c'est tantôt dans le psychisme transcendant, tantôt dans le psychisme cérébro-sensoriel qu'il prend sa connaissance, mettant à jour, dans ce

dernier cas, les projets, les désirs, les craintes, les supputations de l'avenir presque toujours erronées que le subconscient (classique) a déjà en mémoire ou qu'il construit soudain à une vitesse de rêve.

Dans ses séances publiques, P. Forthuny s'est surtout montré révélateur du plan cérébro-sensoriel d'autrui, peut-être parce que les conditions du travail sous influences multiples ne permettent guère que la saisie de ce plan de pensée le plus facile à détecter. D'un certain point de vue, ce fut heureux, les indications métagnomiques étant ainsi immédiatement contrôlables.

Toutefois, les essais réussis de métagnomie sur *chaises vides* nous introduisent dans un plan de pensée pour lequel l'espace et le temps n'ont pas la valeur que le psychisme cérébro-sensoriel leur donne.

Quel sort la recherche scientifique fera-t-elle à l'hypothèse que je viens d'esquisser? Je l'ignore. Mais je puis dire que plus je me suis avancé dans l'étude, toute pratique, du phénomène métagnomique, plus elle s'est avec force proposée. Rien de ce que j'ai constaté jusqu'à ce jour ne l'a, en quelque endroit, compromise. Cela ne juge pas sa valeur foncière, certes, mais la recommande comme hypothèse de travail.

**VERIFICAT
2017**

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER.	
La personnalité psychologique de Pascal Forthuny avant l'apparition de sa faculté métagnomique.	7
CHAPITRE II.	
L'éclosion et l'évolution de la faculté métagnomique de P. Forthuny.	19
CHAPITRE III.	
Les séances publiques de métagnomie faites par P. For- thuny à l'I. M. I. de Paris.	37
CHAPITRE IV.	
Les enseignements émanant du travail métagnomique, en public, de P. Forthuny.	126

BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ "CAROL I"
BUCUREȘTI

**VERIFICAT
2007**